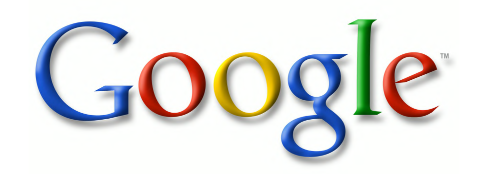
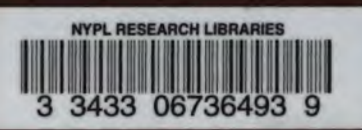



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06736493 9



NADE





7. Collationné. Complet. le 10 août 182[illegible]
J. J. De Bure l'aîné.

Comme on le voit par le Privilége qui est à la fin de ce volume, la 1re édition était de 674.

Gilbert.

1. French language — Grammaire.

2. French language — Syntax

3. Rhetoric, French.

4. Vaugelas : Remarques sur la langue française.

DOUTES
SUR
LA LANGUE FRANÇOISE,

PROPOSEZ

A MESSIEURS

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE,

PAR UN GENTILHOMME

DE PROVINCE.

NOUVELLE ÉDITION.

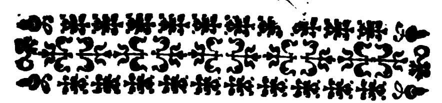
Par le R. P. BOUHOURS.

A PARIS,

Chez la Veuve de SIMON BE'NARD, ruë Saint Jacques, vis-à-vis le Collége de LOUÏS LE GRAND.

M. DC. XCI.

Avec Privilege de sa Majesté.



DOUTES SUR LA LANGUE FRANÇOISE,

PROPOSEZ A MESSIEVRS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

MESSIEURS,

Vous ne devez pas trouver étrange qu'un homme né dans la Province s'adresse à vous, pour s'éclaircir de quelques doutes qu'il a sur le langage. La Raison veut que les doctes soient les maistres des ignorans, & qu'en toute matiére on

s'en rapporte aux perſonnes intelligentes. Dans les affaires civiles on ſuit l'avis des Juriſconſultes & des Avocats; dans celles de la Religion & de la conſcience, on croit les Théologiens & les Directeurs : mais dans ce qui regarde noſtre Langue, à qui peut-on s'en fier qu'à des Académiciens établis pour la réformer & pour la polir; qu'à vous, MESSIEURS, qui eſtes les juges naturels, & les vrais oracles de l'éloquence Françoiſe ? Vos réponſes ont de quoy ſatisfaire les eſprits les plus délicats : vos déciſions ſont des loix qu'il faut obſerver, pour bien parler, & pour bien écrire.

C'eſt ce qui m'a fait prendre la hardieſſe de vous conſulter; & c'eſt ce qui me fait eſperer auſſi que vous m'écouterez favorablement.

Mais avant que je vous propoſe mes difficultez; ſouffrez, MESSIEURS, que je me faſſe connoiſtre à vous, autant qu'il eſt neceſſaire, pour me faire entendre.

Comme j'ai une inclination naturelle pour les Lettres, je me ſuis fait toute ma vie un plaiſir, & meſme une occupation de l'étude. Je voyageai quelques années dans ma jeuneſſe, pour voir les célebres Académies, & les principales Cours de l'Europe. Aprés mes voyages, je me retirai dans la Province; & pour eſtre plus à moy, je préferai le ſejour de la campagne à celuy des villes. La fortune m'ayant donné aſſez de bien pour me paſſer des Princes, & l'ambition ne m'ayant jamais donné trop d'inquiétude, je n'ai pas eû de peine à renoncer au grand monde, & à trouver mon compte dans la retraite. Mes livres & mes amis m'ont tenu lieu de toutes choſes; & j'ai connu par experience que quand on ſçait ſe borner, on eſt aiſément heureux.

J'ai eu la curioſité de ſçavoir un peu de tout; & il n'y a preſque point de ſcience à laquelle je ne

me ſois appliqué. Comme j'ay aſſez de génie pour les Langues, j'en ai fait de tout temps une étude particuliére : outre la Greque & la Latine, j'aime beaucoup l'Italienne & l'Eſpagnole ; mais à vous parler franchement, la Langue Françoiſe eſt ma grande paſſion. Elle m'a ſemblé toûjours ſi belle, & les excellens Ouvrages que vous avez mis au jour, m'en ont donné une ſi haute idée, que j'ai crû ne devoir rien negliger pour la ſçavoir raiſonnablement : car il n'appartient pas à un Bas-Breton comme moy d'en avoir une connoiſſance parfaite. Les délicateſſes du langage ſont réſervées pour ceux qui hantent la Cour, & qui ont le bonheur de vous voir ſouvent. Quelque effort que faſſent les Provinciaux pour bien parler, ils ſe ſentent toûjours de la Province : ils ont beau ſe polir en liſant les bons Auteurs ; il leur reſte, aprés toutes leurs lectures, je ne ſçai quelle

crasse dont ils ne sçauroient se défaire.

J'ai leû tout ce qui s'est fait de meilleur en nostre Langue depuis que vous en avez entrepris la réformation ; & je l'ai étudiée dans les livres des plus fameux Ecrivains, ne pouvant l'apprendre par le commerce du grand monde & des honnestes gens de Paris. Au reste, je me suis fort attaché à lire les *Remarques sur la Langue Françoise* ; & j'ose vous dire, MESSIEURS, que pour un Provincial je sçai assez bien mon Vaugelas.

Mais à ne vous rien déguiser, mes lectures ne m'ont pas esté si utiles que je pensois : en voulant m'instruire, je n'ai fait que m'embarasser. Aprés avoir leû exactement les plus beaux Ouvrages des Auteurs que j'ai choisis pour mes Maistres, je ne sçai presque à quoy m'en tenir ; & je suis plus en peine que jamais, quand il faut que je parle, ou que j'écrive. Il m'est

venu mille doutes, que je ne puis résoudre moy-mesme. Quelques beaux Esprits de la Province ont tasché de m'oster tous mes scrupules : mais je ne me fie pas trop à leurs décisions, & il n'y a qu'une autorité comme la vostre qui me puisse mettre l'esprit en repos. Prenez, MESSIEURS, s'il vous plaist, la peine d'examiner mes difficultez : pour vous donner moins de fatigue, je les ai mises un peu en ordre, & les ai réduites à ce qui regarde le choix des mots, la pureté des phrases, la régularité de la construction, la netteté & l'exactitude du stile.

Je commence par les mots, qui en toute Langue sont les fondemens du discours, & dont le choix est, selon M. de Balzac, le principe de bien parler.

PREMIERE PARTIE.

DOUTES
SUR
LES MOTS.

LE premier mot ſur quoy je vous demande un peu d'éclairciſſement, c'eſt le mot d'*urbanité*, que M. Coſtar employe dans la *Défenſe des Ouvrages de M. de Voiture*, contre la Critique de M. de Girac.

Il croit avec nous, ce ſont les « *p.* 21.
paroles de M. Coſtar, que l'Au- «
teur a excellé en ce ſecond genre, «
& que l'élegance Attique & l'ur- «
banité Romaine n'ont rien eû de «
plus fin, de plus délicat, & de plus «
joli. «

M. de Balzac a fait ce mot, comme vous ſçavez, & ce fut je penſe dans le Diſcours *de la Converſation des Romains* qu'il l'introduiſit la premiére fois.

Oeuvres de Balzac. t. 2. p. 434.

» Si en leur cauſe on doit croire » leur témoignage, dit-il, ils ont ef- » facé toutes les Graces & toutes les » Venus de la Grece; & ont laiſſé » ſon Atticiſme bien loin derriére » leur *urbanité*. C'eſt ainſi qu'ils ap- » pellerent cette aimable Vertu du » commerce, aprés l'avoir pratiquée » pluſieurs années, ſans luy avoir » donné de nom aſſûré. Et quand » l'uſage aura meuri parmi nous un » mot de ſi mauvais gouſt, & cor- » rigé l'amertume de la nouveauté » qui s'y peut trouver, nous nous y » accoûtumerons comme aux autres » que nous avons empruntez de la » meſme Langue.

Nous y ſommes-nous accoûtumez? Ce mot a-t-il perdu avec le temps ce qu'il avoit de rude au commencement? A-t-il eſté auſſi-

bien receû que l'assûre M. Ménage p. 341.
dans les *Observations sur la Langue Françoise ?*

L'autorité de M. Pelisson sur laquelle il s'appuye, & qui est sans doute une grande autorité, ne me semble pas luy estre trop favorable.

Le mot d'*urbanité* a esté bien « receû, dit M. Ménage dans les « p. 481.
Additions; & avec d'autant plus de « raison, que selon la remarque de « M. Pelisson dans son Discours sur « les Oeuvres de M. Sarasin, le mot « de civilité, de galanterie & de po- « litesse ne l'expliquent qu'imparfai- « tement. Mais de la maniére dont « M. Pelisson parle luy-mesme, on peut juger qu'il ne croit pas le mot d'*urbanité* encore établi. Voicy ses propres termes :

L'inimitable Dialogue que Ci- « p. 13.
ceron nous a laissé de l'Orateur, « ne nous enseigne pas seulement la « Rhetorique du monde & des af- « faires, toute differente de celle du «

„ College; mais nous montre en mes-
„ me temps toutes les graces de la
„ Conversation des Romains & de
„ cette *urbanité*, que les mots de ci-
„ vilité, de galanterie & de politesse
„ n'expliquent qu'imparfaitement, &
„ à qui nostre Langue n'a point en-
core trouvé de nom assez propre.

Ces derniéres paroles font voir, à mon avis, que dans la pensée de M. Pelisson le mot d'*urbanité* estoit étranger en nostre Langue, lors qu'il composoit cette Préface; & que l'autorité de M. de Balzac ne l'avoit point fait recevoir parmi les termes françois.

M. d'Ablancourt me paroist aussi de ce sentiment dans l'Epistre dédicatoire de son Lucien, où non-seulement il écrit *urbanité* en Italique, comme un mot qu'il distingue des autres; mais encore il déclare en quelque façon que ce n'est pas un mot receû.

„ On ne peut nier, dit-il en par
„ lant de Lucien, que ce ne soit r

des plus beaux Esprits de son siécle, qui a par tout de la mignardise & de l'agrément, avec une humeur gaye & enjoüée, & cette *urbanité* Attique, que nous appellerions en nostre Langue une raillerie fine & délicate.

M. Costar, qui a composé la Défense de M. de Voiture avant que la Préface de M. Pelisson & le Lucien de M. d'Ablancourt parussent, a-t-il eû droit de se servir d'*urbanité* qui ne faisoit que de naistre, & qui sembloit de si mauvais goust à celuy-mesme qui en estoit comme le pere? A-t-il eû droit de s'en servir comme d'un mot établi, sans le marquer d'un autre caractere, ou y mettre un correctif? Mais pourroit-on maintenant l'employer ainsi? Pourroit-on dire, *Il y a peu de gens qui ayent de l'urbanité: Son urbanité le rend aimable à tout le monde?* Je le dirai, MESSIEURS, dés que vous me l'aurez permis: mais jusques à ce que l'Académie toute

entiére se soit déclarée, vous voulez bien que je m'en tienne à l'opinion des deux illustres Académiciens dont je viens de vous parler.

Ce sçavant homme qui a une si profonde connoissance des Langues, & qui a fait de si curieuses Observations sur la nostre, se déclare hautement pour *venusté*. Il le trouve fort à son gré, & l'on diroit que c'est son mot favori.

p. 409. » Ce mot est tres-beau, dit-il, &
» je m'en sers volontiers.

Il ajoûte qu'on dit aujourd'huy *venusté* par contraction, pour une plus grande douceur, au lieu de *venusteté* que l'on disoit autrefois.

Je ne sçai, MESSIEURS, si ce mot avec toute sa beauté vous plaist autant qu'à M. Ménage, & si vous vous en servez aussi volontiers que luy. Je ne sçai mesme s'il se dit; du moins je ne l'ai jamais oüi dire à personne. Peut-estre qu'il est dans nostre Langue *incognito*, ou que c'est un mot myste-

rieux, qu'il n'eſt pas permis à tout le monde de prononcer.

Que dites-vous de *fatuité?* C'eſt un mot Latin, comme *urbanité* & *venuſté*; mais eſt-il françois? Un Auteur celebre en uſe dans un Ouvrage qui a eû l'approbation du Public. *Education d'un Prince. p. 104.*

Un de ces voluptueux de Rome, « dit-il, ſe faiſant reporter du bain « dans une chaiſe, demandoit à ſes « valets, Suis-je aſſis? C'eſt à-peu- « prés comme celuy qui eſtant à la « chaſſe, demandoit à ſes gens, Ay- « je du plaiſir? Ce ſont des *fatuitez* « des Grands, qu'il eſt bon de re- « marquer. «

J'ai marqué ce mot d'Italique, afin que vous y faſſiez plus de réflexion, & je marquerai ainſi tous les mots douteux que je rapporterai des Auteurs, quoy-que les Auteurs ne le faſſent pas.

Depuis quand dit-on dans un ſtile noble, *tracaſſer* & *tracaſſerie*, comme le dit le meſme Auteur? *p. 105.*

» Ils s'empressent, ils *tracassent*;
» & leur empressement & leurs *tra-*
» *casseries* se terminent à rien.

J'avois crû jusques à cette heure qu'on ne disoit *appel* qu'en matiére de duel & de chicane. Cependant il est pris dans un excellent Livre pour une inspiration sainte & pour une vocation divine.

Préjugez légitimes contre les Calvinist. p. 86.

J'ai veû dans des Livres fort estimez, *hautesse*, en un certain sens qui me met en peine.

Imitation de I. C. p. 294.

» Toute la *hautesse* & l'éclat du
» monde estant comparé à vostre
» éternelle gloire, n'est que folie &
» que vanité.

Vie de D. Barthelemy des Martyrs. p. 418.

» Quoy-que la veûë de l'ennemi
» si proche l'eût rendu un peu plus
» moderé pour écouter les conseils
» qu'on luy donnoit, elle n'avoit
» néanmoins diminüé en aucune sor-
» te la *hautesse* & la fermeté de son
» cœur.

Souffrez, MESSIEURS, qu'en vous consultant, je vous dise quelquefois mes pensées & mes gousts.

Hors *Sa Hauteſſe*, quand il s'agit du Grand Seigneur, *hauteſſe* me déplaiſt & me choque étrangement. C'eſt peut-eſtre une bizarrerie & un caprice : car les averſions que l'on a pour les mots, ne ſont pas quelquefois plus raiſonnables que celles que l'on a pour les perſonnes.

L'Auteur des *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, qui ne peut ſouffrir non plus que moy le mot de *hauteſſe*, ſe ſert du mot de *fermeté* pour marquer le caractére de Tacite.

Ceux qui écrivent le mieux ont « *p.* 64
un ſtile également ſerré & poli; ils «
joignent dans le François la pure- «
té de Ceſar & la *fermeté* de Ta- «
cite. «

Le mot de *fermeté* ne regarde-t-il pas plûtôt l'humeur que le ſtile ? Ne ſignifie-t-il pas plûtoſt réſolution & conſtance, que force d'expreſſion & de penſée ? On dit bien *un ſtile ferme*; mais je doute que *fermeté de ſtile* ſoit françois.

p. 138. Le meſme Auteur dit qu'il a ouï dire *le rabaiſſement des monnoyes*. Pour moi je n'ai jamais ouï dire, que *le rabais des monnoyes*; & ſelon M. Ménage, on dit *le rabaiſſement d'une perſonne*, & *le rabais des monnoyes*.

Obſervations ſur la Langue Françoiſe. p. 245.

p. 384. L'Auteur des *Préjugez légitimes contre les Calviniſtes*, dit *la ſuffiſance de l'Ecriture*, pour exprimer que l'Ecriture ſuffit toute ſeule.

Je penſois que *ſuffiſance* n'avoit que deux ſignifications; que dans l'une il ſe prenoit en mauvaiſe part, & ſignifioit *préſomption*; que dans l'autre il ſe prenoit en bonne part, & ſignifioit *capacité*. Suivant ces deux ſignifications on dit en parlant d'un homme orgueïlleux, *Il a beaucoup de ſuffiſance*; *ſa ſuffiſance le rend ridicule*. On dit en parlant d'un homme habile, *Il s'eſt élevé par ſa ſuffiſance*. Je penſe néanmoins que ce mot eſt équivoque, ſi on ne l'accompagne d'un autre qui le détermine & qui l'ex-

plique en quelque façon, par exemple du mot de *zele*, de *ſageſſe*, de *modeſtie*. C'eſt à quoy l'Auteur, ou pour mieux dire, les Auteurs de *la Vie de D. Barthelemy des Martyrs* n'ont pas pris garde : car j'ai appris en liſant le Privilege, que ce Livre a eſté compoſé en Eſpagnol par le R. P. Louïs de Grenade, & trois autres Religieux de ſon Ordre; qu'il a eſté traduit en François, & donné au Public par le R. P. Superieur & les Religieux du Noviciat des Freres Preſcheurs : & peut-eſtre, MESSIEURS, n'y aviez-vous pas fait de réflexion. Voicy ce que diſent ces Auteurs, ou plûtoſt ce que dit cette Communauté d'Auteurs.

Pluſieurs des Prélats qui ont par- « p. 192.
lé avant moy ont repreſenté avec «
grande *ſuffiſance* les Paſſages des «
Conciles & des Saints Peres. «

Le R. P. Superieur & ſes Religieux n'auroient-ils pas mieux dit, *ont repreſenté avec beaucoup de zele*

& de suffisance? Il me semble qu'un mot auroit rectifié l'autre, & que *suffisance* estant soustenu par *zele* ne se pourroit prendre qu'en bonne part.

Mais pour revenir à l'Auteur des *Préjugez*, il étend plus loin la signification de *suffisance*, en disant *la suffisance de l'Ecriture*. Et ce mot pris de la sorte revient à une expression du peuple, que je ne croy pas trop élegante: *J'en ay ma suffisance*, pour dire, *J'en ay autant qu'il m'en faut*; ou, *ce que j'en ay, me suffit*.

Pour *suffisant*, je croy que quand il est participe, il n'a point d'autre signification que celle de son verbe, *des provisions suffisantes, la Grace suffisante*; que quand il est adjectif, il signifie toûjours orgueïlleux, à-moins qu'il ne soit joint au verbe *faire*: car avec le verbe *faire* il signifie *capable* & *habile*. Ainsi on dit, *C'est un suffisant; je n'ai jamais veû d'homme plus suffisant*, pour

exprimer, qu'un homme s'en fait accroire, & qu'il a beaucoup d'orgueil. Mais pour marquer qu'un homme fait le capable & l'habile, on dit, si je ne me trompe, *Il fait le suffisant*. C'est à vous, MESSIEURS, à décider là-dessus: l'usage est le maistre de la Langue: mais vous estes les interpretes de l'usage.

L'Auteur des *Observations sur la Langue Françoise* avouë de bonne foy que *prosateur* est un mot de sa façon. J'ai fait *prosateur*, dit-il, à l'imitation de l'Italien *prosatore*, pour dire un homme qui écrit en prose. p. 342.

D'autres Ecrivains illustres ont fait *murmurateur*, *coronateur*, *assassinateur*, ne se contentant pas d'*assassin*, ou du moins les ont fait revivre: car pour moy, je ne voy pas de difference entre faire un mot, & en renouveller un qui ne se dit plus, & qui est à nostre égard comme s'il n'avoit jamais esté.

p. 115. » Ces *murmurateurs* affectoient la » souveraine Prestrise. Dieu com» manda à tout le monde de se sé» parer de ces *murmurateurs*, dit l'Auteur de l'*Histoire du Vieux & du Nouveau Testament*.

p. 9. » Le *coronateur* de nos combats, dit le Traducteur de Saint Jean » Climaque, est si bon, &c.

t. 1. p. 399. » Si quelqu'un assembloit, dit le Traducteur de Saint Jean Chryso» stome, tout ce qu'il pourroit trou» ver de libertins & d'*assassinateurs*.

p. 505. » En quoy estes-vous different d'un » *assassinateur*?

Je sçay le meilleur gré du monde à ces grands hommes, du dessein qu'ils ont d'enrichir la Langue. Je loüe leur zele, bien-loin de blâmer leur hardiesse. Je vous demande seulement si ces mots entreront dans le Dictionnaire de l'Académie.

En voicy d'autres qui me paroissent, ou fort vieux, ou fort nouveaux.

Comme ils pouvoient tirer « *Homel de*
quelque vanité de la Passion de « *S. Chrysost. sur S. Matt.*
Saint Jean, il abbaisse leur *éleve-* « *t. 1. p. 335.*
ment, en leur prédisant la sienne. «

L'honneur du monde, le pou- « *Confess. de*
voir de commander, la gloire de « *S. Aug. p. 58.*
vaincre, ont un attrait & un *éleve-* «
ment qui éblouït. «

Il aimoit mieux que mon stile se « *p. 318.*
sentist de l'*élevement* des cedres de «
la Philosophie & de l'Eloquence. «

Il a bien voulu encore, aprés « *Hist. du V.*
avoir déja pris la chair du peché, « *& du N. Test. p. 385.*
prendre dans cette chair la marque «
mesme du peché, pour *l'effacement* «
duquel la Circoncision avoit esté «
ordonnée. «

Il luy dit avec une humilité in- « *p. 415.*
terieure qu'il témoigna au dehors «
par ses *prosternemens*. «

Cette humilité parfaite, qui ne « *Homel. de*
consiste pas seulement dans un ab- « *S. Chrysost. sur S. Matt.*
baissement, mais dans un entier « *t. 2. p. 32.*
brisement de cœur. «

Ceux qui ont voulu introduire « *Education*
l'usage des Tables semblent avoir « *d'un Prince. p. 52.*

» esté trompez par *l'abregement* des
» paroles & du papier.

Imit. de I. C. p. 197. » Quand ma grace entre dans un
» cœur, il ne se trouve plus dans le
» *resserrement*.

p. 206. » L'aveuglement & l'*enyvrement*,
» où ils se trouvent, ne leur permet
» pas de discerner ce qu'ils sont.

p. 130. » L'*enyvrement* de l'amour & des
» divertissemens du monde.

Pleust à Dieu que ce fust parler François que de parler de la sorte! Il n'y a rien de plus commode que tous ces mots terminez en *ment*. Mais d'où vient, MESSIEURS, que vous ne vous en servez pas? Je les ai cherchez en vain dans les Oeuvres de M. de Vaugelas, & dans celles de M. d'Ablancourt. Je n'y ai point trouvé aussi *bréveté*, *brévement*, que j'ai veû ailleurs.

Homel. de S. Chrysost. sur S. Matt. t. 1. p. 42. » Il l'entendoit de la *bréveté* & de
» l'instabilité de la vie.

Education d'un Prince. p. 78. » Les hommes du commun se plai-
» gnent de la *bréveté* de la vie.

Souvent leurs Passages estoient « *Hist. du V.*
trop longs pour tenir dans le petit « *& du N. Testam.*
espace qui restoit aprés la repre- « *Avertissement*
sentation de chaque Histoire, & «
ils n'auroient plus eû cette *bréveté* «
vive & animée qui paroissoit si «
necessaire à des réflexions qu'on «
veut joindre à un discours histo- «
rique. «

Je veux esperer que l'on ne trou- « *Histoire des Iuifs.*
vera pas mauvais que j'écrive *bré-* « *t. 3. p. 398.*
vement quelque chose de ma vie. «

Comme je suis accoûtumé à *briéveté* & à *briévement*, aussi-bien qu'à *griéveté* & à *griévement*, je sens, MESSIEURS, que j'aurois de la peine à men défaire. Cependant, si l'usage veut qu'on dise *bréveté*, *brévement*, contre l'analogie de la Langue, il en faut passer par-là. Je dis contre l'analogie de la Langue, car j'ai observé que nous mettons d'ordinaire un *i* devant l'*e* aux mots qui ont en Latin un *e* à la premiére syllabe. Ainsi nous disons *fiévre* de *febris*, *fier* de

ferus, *tient* de *tenet*, *vient* de *venit*, *hier* d'*heri*, *bien* de *bene*, *siécle* de *seclum*, *pierre* de *petra*, & *brief* de *brevis*. De-sorte que si l'usage a établi autrefois *bref*, c'étoit contre le génie de la Langue: & c'est pour cela peut-estre qu'on s'en est défait peu-à-peu; *Bref*, outre *Bref du Pape*, n'estant presque plus usité que dans le mot de *breves*, quand il signifie la mesure des syllabes. On dit *les breves* & *les longues*, mais cela ne fait point de consequence pour le reste. Ce mot n'a point changé, parce que c'est un mot d'Art, & que les Doctes qui empruntent des Langues sçavantes & originales les termes des Arts, les conservent toûjours sans les alterer, quelque changement que fasse l'usage.

p. 243. J'aurois encore de la répugnance à approuver *impecunieux* & *impecuniosité*, avec l'Auteur des *Observations sur la Langue Françoise*; à me servir d'*improbation*, avec les

Essais de Morale. p. 330.

sieurs

sieurs de Mombrigny & de Chanteresne : & j'admire M. Ménage, qui a la force de digerer l'*intemperature*, l'*infrangible*, l'*inforçable*, l'*inscrutable*, l'*inguerdonné*, l'*interminé*, l'*internel* de Nicod ; sans parler de l'*incorrompu* de M. Pascal, de l'*inconvertible* des sieurs de Royaumont & de Marsilly, de l'*injudicieux* de je ne sçai qui, qu'il ne nomme point, & qu'il appelle tres-judicieux. *Education d'un Prince p. 228.*

Il faut que je vous déclare ma foiblesse : la pluspart de ces mots qui commencent en *in* ne me font gueres moins de peine que les mots qui finissent en *ment*. Cependant il s'en voit assez dans certains livres d'aujourd'hui. J'ai trouvé entre autres *infaisable* dans les *Homélies de Saint Chrysostome sur Saint Mathieu.*

Si ce Prince croyoit cét Oracle « *t. 1. p. 156.*
du Prophete, & s'il estoit persua- «
dé que rien n'en pourroit empes- «
cher l'effet, ne devoit-il pas recon- «

» noiſtre que ce qu'il entreprenoit
» eſtoit *infaiſable ?*

J'ai leû dans la Vie de D. Barthelemy des Martyrs *inſurprenable* & *irramenable.*

p. 77. » Ces Magiſtrats reconnurent alors,
» par la ſageſſe de ſes diſcours & par
» la fermeté de ſon eſprit, accom-
» pagnée d'une veritable charité,
» que Dieu leur avoit donné un Ar-
» cheveſque qui ſeroit le protecteur
» des bons & la terreur des mé-
» chans, que ſon integrité rendroit
» incorruptible, & ſa vigilance *in-*
» *ſurprenable.*

p. 574. » Quand ils les ont veûs confir-
» mez dans leurs erreurs, & entié-
» rement *irramenables.*

Ces mots ſont tout neufs ; & je doute qu'ils aient la bonne fortune d'*intrépide*, ni meſme d'*intrépidité*, qui n'eſt pas, ce ſemble, ſi en uſage qu'*intrépide*.

Un Abbé de mes voiſins qui vit depuis quelques années dans la retraite, & qui a fort étudié les pre-

miers siécles de l'Eglise, soûtient que ces mots sont excellens. Trouvez bon, MESSIEURS, que je vous rende compte d'un entretien que nous eûmes l'autre jour luy & moy sur ce sujet, en nous promenant dans un petit Bois qui joint ma maison.

Vous me faites pitié, me dit-il avec un ton de voix radouci, d'avoir le goust aussi méchant que vous l'avez. Ce sont de si jolis mots qu'*insurprenable* & *irramenable*; ils expriment si-bien ce qu'on veut dire; ils ont une chûte si agréable, & un son si doux; il faut n'avoir ni sens, ni oreille, pour n'en estre pas enchanté. Je vous avoûë, luy repartis-je, que je n'en suis pas touché jusques à l'enchantement, & que je n'ai ni l'esprit assez fin, ni l'oreille assez délicate pour cela. D'ailleurs, j'ai appris dans les *Remarques* de M. de Vaugelas, que les mots ne sont recevables que quand l'usage les a établis.

Vous eſtes bon avec voſtre Vaugelas, me dit-il en m'interrompant. Un Ecrivain comme celuy à qui nous devons des mots ſi exquis, en vaut mille autres, & ſon autorité ſeule peut faire l'uſage. Vraiment, ajoûta-t-il avec un peu de chagrin, nous nous ſommes bien moquez d'un petit Auteur qui a eû la hardieſſe de condamner *insallié*, *inexperimenté*, *intolerance*, *inattention*, & d'autres termes pareils; ſous prétexte de nouveauté; comme ſi une diction nouvelle ne pouvoit pas eſtre introduite par un écrivain du premier ordre.

Ce ne ſont pas-là les principes de M. de Vaugelas, luy répondis-je. Mon Dieu, me dit-il en ſe radouciſſant un peu, Vaugelas vous a gaſté. Croyez-moy, mon cher Monſieur, vous ne parlerez jamais bien, que vous ne vous mettiez au deſſus de ſes *Remarques* : elles ſont plus incommodes que vous ne penſez; & cét uſage qu'elles font

tant valoir, eſt un joug peſant qu'on doit ſecoüer quelquefois, pour donner une honneſte liberté à ſon génie.

Avec tout cela, luy repliquay-je, je ne puis m'accommoder d'*inſurprenable* & d'*irramenable*. Accommodez-vous pour le moins d'*incharitable*, me dit-il avec aſſez de chaleur. Ah *incharitable*, repartis-je, je ne ſçai ce que c'eſt, & je ne l'ai veû nulle part. Vous n'avez pas tout veû, reprit-il; & il s'eſt fait de beaux Ouvrages qui ne ſont pas tombez entre vos mains.

En verité, luy dis-je, *incharitable* me ſemble encore plus contre le génie de noſtre Langue, qu'*inſurprenable* & *irramenable* : car j'ai remarqué il y a long-tems que tous les mots François qui commencent par *in* & qui finiſſent par *able*, viennent tous d'un verbe, comme *inconſolable*, *infatigable*, *inimitable*, &c. & je n'en ſçache point qui vienne d'un nom, hors *impi-*

royable, qui fait bande à part, & auquel l'uſage a donné cours contre la regle.

Quoy-qu'il en ſoit, dit Monſieur l'Abbé, *incharitable* eſt excellent. Mais puiſque ce mot vous eſt inconnu, pourſuivit-il en reprenant ſon air modeſte & tranquille, apparemment vous en ignorez l'origine : elle merite d'eſtre ſceûë, & vous ne ſerez pas faſché de l'apprendre.

Il y a quelques années que dans un Convent de Filles, une jeune Penſionnaire ſe confeſſa d'avoir eſté deux ou trois fois *incharitable* envers ſes compagnes. Le Confeſſeur fut touché de ce mot nouveau, & ne manqua pas dés le jour meſme d'en régaler les bonnes Meres. Elles applaudirent toutes à *incharitable*; elles trouvérent *incharitable* tres-commode ; & jugérent d'une voix commune qu'il falloit luy donner cours. Pour autoriſer ce beau mot, & le conſacrer

en quelque façon, elles priérent un Docteur de leurs amis, fameux par sa doctrine & par ses livres, de le faire entrer dans le premier ouvrage qu'il donneroit au Public. Depuis ce temps-là *incharitable* a eû vogue parmi les Dévotes polies, parmi les Religieuses spirituelles ; & j'en connois plus d'une qui ne manquent gueres de s'accuser dans leurs Confessions d'avoir esté *incharitables*.

Voilà l'histoire d'*incharitable*, me dít-il en soûriant. Que nous serions heureux, ajoûta-t-il, si nous sçavions celle d'*incorrompu*, d'*inconvertible*, d'*insurprenable*, & d'*irramenable* !

Je m'en allois luy répondre, lors que j'apperceûs au bout d'une allée Madame la Marquise * & M. le Chevalier *, qui venoient me rendre visite. Dispensez-moy, s'il vous plaist, MESSIEURS, de vous dire leurs noms ; je ne leur ferois pas plaisir de les nommer,

& Dieu me garde de fascher personne. Ce que je puis vous dire, c'est que cette Dame a beaucoup d'esprit, qu'elle a vêcu long-temps à la Cour, qu'elle a pris depuis peu le parti de la dévotion, & qu'elle passe l'automne toutes les années dans mon voisinage ; que ce Chevalier est son parent & son ami, au reste fort galant homme, plein de probité & d'honneur, brave, spirituel, sçavant, & tres-agréable dans la conversation.

Nous allasmes les recevoir Monsieur l'Abbé & moy. Aprés les premiers complimens, je leur dis le sujet de nostre entretien. Madame la Marquise me confirma l'Histoire d'*incharitable*, qu'elle sçavoit d'original, & m'en dit des circonstances assez curieuses, mais qui doivent estre secretes. Ensuite se tournant vers M. l'Abbé, qui ne manque pas de luy faire la cour tandis qu'elle demeure dans la Province : Je suis bien contente,

luy dit-elle, du Livre que vous m'avez envoyé. Quelque docte & quelque solide qu'il soit, il est si clair & si aisé, qu'il ne faut qu'un peu de bon sens pour l'entendre. Il n'y a qu'un mot qui m'a arresté. C'est *inamissibilité*. *Préjugez legitimes contre les Calvin.*

Je vous confesse, Madame, repartit M. l'Abbé, que ce mot est un peu Latin, & qu'il se sent encore de la barbarie de l'Ecole; mais il ne laisse pas d'estre François, ou du moins il mérite bien de l'estre : car comment pourroit-on s'en passer ? Pour moy, interrompit M. le Chevalier, je ne le croy pas François : ce n'est tout au plus qu'un étranger habillé à la Françoise, ajoûta-t-il en riant. *p. 323. 325.*

Comme je ne l'entens point du tout, dit Madame la Marquise, je vous asſûre que je n'aurai pas beaucoup de peine à m'en passer, & je suis bien trompée si je m'en sers jamais. Monsieur l'Abbé ne répondit rien ou par modestie,

ou par complaiſance pour Madame la Marquiſe : de-ſorte que la converſation ſe tourna d'un autre coſté.

Je croy, MESSSIEURS, que vous me pardonnerez bien ce petit détail : il ſervira peut-eſtre à vous faire mieux entendre mes penſées. Mais puiſque vous eſtes mes Oracles, permettez-moy de vous conſulter ſur d'autres mots qui me donnent du ſcrupule.

Indiſpoſé ſignifie-t-il autre choſe en noſtre Langue, que malade ? Le ſieur de Beüil luy donne une ſignification toute nouvelle dans l'*Imitation de Jeſus-Chriſt*.

p. 415. » Ainſi vous pourriez, dit-il, differer long-temps de communier, & » vous y trouver plus *indiſposé* dans » la ſuite. Il fait là *indiſposé* participe, comme vous voyez ; & afin qu'on n'en doute pas, il fait un verbe d'*indiſpoſer*.

p. 418. » Celuy qui aprés m'avoir receû » ſe répand auſſi-toſt en des ſatisfa-

ctions exterieures, s'*indispose* beau- «
coup pour me recevoir. «

Cét *indisposer* me paroist, si je l'ose dire, quelque chose de monstrueux en nostre Langue. A la verité *in* joint avec les noms, marque une négation en François, comme en Latin, témoin *indigne*, *injuste*, *inutile*: mais *in* joint avec les verbes ne marque point de négation ni en Latin, ni en François, comme on peut juger par *inscribo*, *infringo*, *inuro*, *imprimo*, &c. & je ne voy qu'*infirmo* & *improbo* qui soient irréguliers. De l'un nous avons fait *infirmer* en stile de Palais, *infirmer une Sentence*; & de l'autre nous avons fait *improuver*, pour dire *desapprouver*, qui est selon le génie de la Langue : car au lieu d'*in*, qui estant joint avec un verbe signifie *dans*, comme il paroist aux verbes *inscrire*, *imprimer*, &c. nous avons mis *de* à la teste des verbes simples, afin d'en faire des verbes négatifs; & nous avons

dit, par exemple, *déregler, déplaire, délier, détromper*: voilà nostre usage. De-sorte qu'*indisposer* & *indisposé*, dans le sens que le Traducteur luy donne, sont hors de la regle generale; & c'est ce qui m'en donne mauvaise opinion.

Au reste, MESSIEURS, on ne doit pas s'étonner de ce que la préposition *in* fait dans les noms un autre effet que dans les verbes: nostre Langue a bien d'autres bizarreries. Quelques adjectifs ont une signification active & passive. On dit *une personne entenduë*, pour dire intelligente; *un bastiment bien entendu*, pour dire bien imaginé. *Pitoyable* signifie, qui a de la pitié, & qui est digne de pitié; *il est bon & pitoyable; regarder d'un œil pitoyable; c'est un orateur pitoyable*, pour dire un méchant orateur; *il est pitoyable dans ses raisonnemens; c'est une chose pitoyable.* Ce qu'il y a de particulier en cecy, c'est que *pitoyable* ayant tout

ensemble deux significations ; *im-pitoyable* n'en a qu'une. On dit *une personne impitoyable*, , pour dire, qui n'a point de pitié ; mais on ne le dit pas pour dire, qui est indigne de pitié.

Un mesme adjectif signifie une chose dans le genre masculin, & une autre dans le genre feminin. Nous disons d'un homme de la Cour, que c'est *un bon Courtisan* ; mais nous ne disons pas d'une femme au mesme sens, que c'est *une bonne Courtisane* : & M. de Balzac a eû raison de se moquer d'un Prédicateur qui disoit de l'Imperatrice Livie, *cette habile Courtisane*. Le bon Pere disoit une injure à l'Impératrice, en voulant luy donner une loûange.

Il y a des mots qui sont bons dans le figuré, & qui ne valent rien dans le propre. *Fléchir & infléxible* sont de cette espece. On dit bien *fléchir un homme*, *un Juge infléxible* : ce seroit mal parler que

de dire *fléchir un arbre*, *une branche infléxible*.

Nous avons des mots qui changent de ſignification ſelon la place qu'on leur donne. *Galant* mis devant *homme* a un autre ſens, qu'étant mis aprés ; & ce ſont deux propoſitions bien differentes, *c'eſt un galant homme*, *c'eſt un homme galant*. Tout cela eſt aſſez bizarre.

Mais pour reprendre mes doutes : que penſez-vous de *mal-ſage*, qui a eſté employé par M. de Balzac dans ſon Ariſtippe, qu'il eſtimoit ſon chef-d'œuvre ?

Oeuvres de Balzac. t. 2. p. 138.

» La Fortune eſt à peu prés de l'hu-
» meur de ces Princeſſes *mal-ſages* :
» elle choiſit le plus laid & le plus
» mal-fait.

Mal-ſage ne ſe dit pas, ſi je ne me trompe, comme *mal-habile*, *mal-content*, *mal-honneſte*, *mal-plaiſant*, ni meſme comme *mal-agréable*, qui s'eſt introduit depuis peu, & qui regne fort dans la con-

versation, à ce que m'a dit M. le Chevalier *.

Pour *défaveur* & *desservir*, que j'ai trouvez dans le mesme livre, je les croy d'assez méchans mots, avec tout le respect que je dois à M. de Balzac. Ce n'est pas qu'ils ne soient François; mais c'est qu'ils sont un peu vieux. Je les croy pourtant meilleurs que [a] *desoccupation*, [b] *desoccuper*, [c] *desapliquer*, [d] *desaveugler*, que j'ai veûs dans de bons livres. Car bien qu'en toute sorte de Langues les locutions vieilles & les locutions nouvelles ayent mauvaise grace dans le discours, selon la remarque du Bembo: les mots qui sont un peu vieux me plaisent encore plus que les mots qui sont trop nouveaux; par la raison que les uns sont naturels & intelligibles; au-lieu que les autres sont quelquefois obscurs, & qu'il y a toûjours de l'affectation à s'en servir.

p. 158. p. 161.

a S. Iean Climaque. p. 21.
b Vie de D. Barthel. des Martyrs. p. 449.
c Education d'un Prince, p. 113.
d Homel. de S. Chrys. sur S. Mathieu. t. 3. p. 305.
Le Prose di M. Pietro Bembo. l. 2.

Dit-on une *Jeroglyphe*, ou un *Jeroglyphique*?

M. de la Chambre dit dans l'Epistre dédicatoire du *Discours sur les Causes du Débordement du Nil.*

» Qui sçaura toutes ces particula-
» ritez, jugera comme moy que ce
» sont les images, & pour parler dans
» le langage du païs où l'on voit tou-
» tes ces merveilles, que ce sont les
» *Jeroglyphes* des vertus & de la for-
» tune de Vostre Majesté.

L'Auteur des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*, dit dans la premiére édition, en parlant de la Devise :

p. 262. » La figure seule ne fait qu'un sym-
» bole ou un *Jeroglyphe*.

M. Patris est pour *Jeroglyphique* dans la *plainte des consones qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neufgermain.*

Compagnes, mes cheres amies,
Souffrirons-nous ces infamies ?
Non, non, il les faut éviter.
Loin de ces lieux mélancholi-
ques,
Allons en Egypte habiter,
Et nous rendons *Jeroglyphiques*.

Peut-eſtre qu'on ſous-entend lettres, ou caractéres, & qu'*Ieroglyphiques* n'eſt-là qu'adjectif, comme dans la ſeconde Edition des *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, où l'Auteur a changé *Jeroglyphe* en *ſymbole Jeroglyphique*.

Cependant on m'a aſsûré que des perſonnes tres-intelligentes dans noſtre Langue, faiſoient *Jeroglyphique* ſubſtantif, & condamnoient *Jeroglyphe*.

L'Auteur de l'*Hiſtoire du Vieux & du Nouveau Teſtament* dit en parlant du Poſſedé que Noſtre Seigneur guerit avec tant d'éclat.

« Cét homme eſtoit ſans veſtement, pour figurer que nous avions perdu la foy & la juſtice *originale*. « p. 408.

Si *originale* eſt bien en cét endroit au lieu *d'originelle*, il faudra dire par la meſme raiſon, le peché *original*. Mais le peché *originel* eſt bien établi; & c'eſt ce qui me fait douter de la juſtice *originale*.

Je doute mesme de la vie *originale*, comme parle le sieur de Beüil dans l'*Imitation de Jesus-Christ*.

p. 391. » Monseigneur & mon Dieu, qui » estes le créateur & la vie *orginale* » de tous les esprits.

Encore passe pour Langues *originales*. Je l'ai ouï dire toûjours, & je pense qu'il faut parler de la sorte, peut-estre parce que Langue *originale* vient immediatement d'*original*; témoin l'*original* Hebreu; l'*original* Grec, les textes *originaux*.

Je m'en rapporte à vous, MESSIEURS, qui estes si éclairez & si entendus dans tout ce qui regarde les Langues anciennes & modernes.

M. de Vaugelas, qui sçavoit toutes les délicatesses de la nostre, a mis de la difference entre *florissant* & *fleurissant*.

p. 345. » Cette remarque est curieuse, dit-» il; car dans le propre on le dit d'u-» ne façon, & dans le figuré d'une » autre. Dans le propre on dit plus

ouvent *fleuriſſant*, comme un ar- «
ore *fleuriſſant*; & dans le figuré on «
dit plûtoſt *floriſſant* que *fleuriſſant*, «
comme une Armée *floriſſante*, un «
Empire *floriſſant*. Le verbe *fleurir* «
a auſſi de certains temps où l'on «
employe plûtoſt l'*o* que l'*eu*, dans «
le figuré; comme dans l'imparfait, «
on dira, un tel *floriſſoit* ſous un tel «
regne; l'éloquence ou l'art militai- «
re *floriſſoit* en un tel temps. J'ai dit «
dans le figuré, parce que dans le «
propre on diroit, par exemple, cét «
arbre *fleuriſſoit* tous les ans deux «
fois, & non pas *floriſſoit*. «

Cependant de fameux Auteurs diſent d'ordinaire *fleuriſſant* au lieu de *floriſſant*, & *fleuriſſoit* pour *floriſſoit*. En voicy des exemples.

Quoi-que l'on m'eût rapporté « *Hiſt. Iuifs p. 38.*
des avantages que vous poſſedez «
tant en vous-meſme par voſtre ſa- «
geſſe & voſtre excellente condui- «
te, que hors de vous par la gran- «
deur d'un ſi puiſſant & ſi *fleuriſſant* «
Royaume.

p. 393. " Hircan se trouva dans un estat " tres-*fleurissant* durant le regne d'A- " lexandre Zebin.

Vie de D. Barth. des Mart. p. 17. " Le Pere Louïs de Grenade qui " *fleurissoit* alors.

Qui en faut-il croire de ces Auteurs, ou de M. de Vaugelas?

Gracieux se dit-il communément pour *agréable*? Il est dans les *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*; & M. Ménage l'a bien remarqué. Mais il n'a pas pris garde que l'Auteur des *Entretiens* ne s'est servi apparemment de ce mot que comme d'un terme de peinture; & que c'est pour cela peut-estre qu'il l'a marqué d'Italique.

p. 196. " Les images sous lesquelles il ex- " prime ses pensées, sont comme ces " peintures qui ont toute la finesse de " l'art, & je ne sçai quel air tendre " & *gracieux*, qui charme les con- " noisseurs.

Croyez-vous, MESSIEURS, que *délecter* soit un mot du bel usage, & qu'on puisse le dire serieu-

sement ? N'a-t-il point vieilli depuis que M. de Balzac l'a employé ? N'estoit-il point déja vieux, lors que cét illustre Ecrivain composoit ces belles Lettres où il l'a mis ?

« Sçachant, Monsieur, que vous
« avez une exquise connoissance de
« la délicatesse des Arts, & que vous
« vous *délectez* de belles figures, j'ai
« crû que vous ne seriez pas fasché
« de voir celle-cy ; & qu'une maison
« qui est sçavante dedans & dehors,
« & qui a des Spheres pour ses gi-
« roüettes, méritoit d'avoir un tel
« hoste que vostre esprit.

Lettres choisies, tom. 1, p. 186.

Pour moy, à vous parler franchement, je ne puis souffrir ni *délecter*, ni *délectation*, à moins qu'on ne les dise en riant. Je haïrois mesme *délectable*, si M. de la Chambre ne l'aimoit, & ne s'en servoit quelquefois. Chacun a ses aversions & ses inclinations dans le langage, aussi-bien que dans le reste.

Discours de l'amitié & de la haine, qui se trouvent entre les animaux. p. 523.

L'aversion de M. Balzac est le mot de *Religionaire* : il s'emporte

avec beaucoup d'animosité contre ce mot, & en dit tout le mal qu'il peut. Voicy comme il parle.

Oeuvres de Balzac. t.2. p. 246.

» Le mot de *Religionaire* n'est pas » François : il vient du mesme païs » que celuy de *Doctrinaire*; & ce » fut sans doute un Prédicateur Gas- » con qui le débita le premier dans » les Chaires de Paris. Je ne vou- » drois dire ni les *Gueux*, comme » on faisoit au Païs-Bas au commen- » cement des troubles de la Reli- » gion, ni les *Parpaillaux*, comme » on fit en France dans nos derniè- » res guerres Civiles, & durant le » Siége de Montauban. Ces deux » mots ont esté de courte vie, & » leur destin n'a pas voulu qu'ils du- » rassent: outre qu'ils me semblent un » peu trop comiques & trop popu- » laires. Mais encore me déplaisent- » ils moins que *Religionaires*, qui n'est » ni Latin ni François, ni plaisant » ni serieux, qui ne signifie point » ce qu'ils veulent qu'il signifie. Le » mot de *Religieux* vient de *Religion*

par la voie legitime & naturelle ; «
celuy de *Religionaire* en vient auſſi, «
mais par une licence vicieuſe : pour «
le moins il n'eſt pas François, com- «
me je l'ay dit d'abord, & n'a gar- «
de d'eſtre ſi bon que *Sectaire*, du- «
quel néanmoins on ne ſe ſert pas. «
La meilleure partie du peuple ne «
l'entend point ; le bon uſage ne l'a «
point receû : il a eſté fabriqué dans «
un coin du Quercy, ou du Perigort ; «
& par conſequent il doit eſtre con- «
damné comme barbare, & ren- «
voyé à Sarlat, ou à Cadenat, d'où «
il eſt venu. «

Un mot peut-il eſtre plus mal-traité ; & M. de Balzac n'eſtoit-il pas ce jour-là en mauvaiſe humeur ? Mais eſtes-vous de ſon ſentiment ? Le mot de *Religionaire* eſt-il ſi barbare & ſi monſtrueux ? N'a-t-il point eſté receû à la Cour ? Tant de mots Gaſcons y ſont bien venus. Si les mots Eſpagnols & Italiens deviennent François avec le temps, pourquoy les mots Peri-

gourdins ne le deviendroient-ils pas ? Comme les Calvinistes ont esté appellez au commencement *ceux de la Religion*, & que nous disons encore aujourd'huy, en parlant d'un Huguenot, *c'est un homme de la Religion*; on a pû les appeller *Religionaires*, de mesme que les Héretiques qui ont eû des erreurs sur le Sacrement de l'Eucharistie, & sur le Mystére de la Trinité, ont esté nommez *Sacramentaires*, & *Trinitaires*.

D'ailleurs on a pû par analogie former de *Religion Religionaire*, comme on a fait de *vision visionaire*, de *concussion concussionaire*, de *mission missionaire*.

Je tombe d'accord que le mot de *Huguenots*, ou de *Calvinistes*, est plus propre & plus usité; qu'il s'en faut servir d'ordinaire, sur tout dans le discours familier : mais ne pourroit-on pas dans un discours élevé, aprés avoir dit souvent *Huguenots*, dire une fois ou deux

deux *Religionaires* ? Je suis bien trompé si vous ne l'aimez mieux que *Parpaillaux*. Le goust d'un Académicien n'est pas toûjours celuy de l'Académie.

Aimez-vous le mot de *peregrination*, dont M. Sarasin s'est servi dans un discours de la Tragédie qu'il vous a dédié, & qu'il a soumis à vostre censure ?

Il ne s'est jamais veû une si longue *peregrination* que celle que cét Ouvrage contient. L'Auteur s'y est servi aussi hardiment du Pegase, que l'Arioste de l'Hypogriphe ; & le Comte de Gleichen du Poëte François, ne fait pas moins de chemin que l'Astolphe du Poëte Italien.

Oeuvres de Sarasin. p. 521.

Le sieur de Mombrigny se sert du mot d'*évaporation* dans un sens moral. En parlant de la Mort, de l'Eternité, de l'Enfer, des Jugemens de Dieu, il dit qu'il n'y a rien dont Dieu se serve plus souvent pour retirer les ames d'une certaine

Essais de Morale. p. 201.

évaporation que leur insensibilité produit, & pour les faire rentrer en elles-mesmes, que de la veuë de ces terribles objets.

Si *évaporation* est François, n'est-ce pas un mot de Physique & de Chimie? On dit bien peut-estre, quand il s'agit d'un alambic, l'*évaporation des esprits*: mais peut-on dire, en matiére de morale, l'*évaporation de l'esprit*, comme on dit *un esprit évaporé?*

M. de la Chambre employe le mot d'*Atrabile* dans l'*Art de connoistre les hommes*.

p. 40. » En effet l'*Atrabile* domine dans
» le lyon, & dans un homme fort &
» robuste.

Atrabilaire est de ma connoissence; mais *Atrabile* n'en est point: & j'ai esté surpris de rencontrer l'*Atrabile*, au lieu de la *bile noire*.

Le mesme Auteur use de *par aprés* dans les *Caractéres des Passions*.

t. 1. p. 137. » La connoissance qu'elles ont de
» cette perfection est cause de l'agré-

ment qu'elles y trouvent, qui *par* «
aprés est suivi de l'amour. «

Ces façons de parler, *par aprés*, & *en aprés*, ont vieilli ; & l'on dit p. 178.
aprés tout seul, au sentiment de l'Auteur des *Remarques*. L'autorité de M. de la Chambre doit-elle l'emporter sur celle de M. de Vaugelas ?

M. Costar dit *possible* pour *peut-estre* dans la *Défense des Ouvrages de M. de Voiture*.

Un autre *possible* prendra enco- « p. 111.
re la liberté de condamner un ser- «
ment que fait le Dieu Mars dans «
une de nos Ballades. «

Possible mesme que ç'a esté par « p. 5.
une charitable bonté, qu'il s'est «
voulu expliquer en une Langue in- «
connuë aux Dames, afin de faire «
moins de tort à M. de Voiture. «

M. de Vaugelas dit, en parlant p. 119.
de *possible* pour *peut-estre* : Les uns «
l'accusent d'estre bas, les autres «
d'estre vieux ; tant-y-a que pour «
une raison ou pour l'autre ceux qui «

» veulent écrire poliment, ne fe-
» ront pas mal de s'en abstenir.

Si j'en crois M. le Chevalier *, cét adverbe n'est pas de la Cour, & n'entre pas dans le beau stile d'aujourd'huy; non plus qu'*au possible*, dont M. Sarasin se sert en faisant le portrait de Valstein.

p. 72. » Artificieux *au possible*, principa-
» lement à paroistre desinteressé.

M. d'Ablancourt dit *turbulemment* dans les Annales de Tacite.

p. 1. p. 42. » Aussi n'agissoient-ils point *tur-*
» *bulemment* comme dans une émeu-
» te populaire. C'est un adverbe de sa façon, mais je n'oserois m'en servir que je ne sçache le jugement que vous en faites.

Je craindrois de vous fatiguer, MESSIEURS, si je vous proposois tous les mots qui m'embarassent. Il y en a une infinité dont je doute. Il faut cependant que je vous consulte encore sur les adjectifs qui tiennent lieu de substantifs, comme *le vray*, *le fin*, *le serieux*. Car *la*

serioſité de M. de Balzac n'eſt plus, je penſe, à la mode; & s'il vivoit encore, il ne diroit pas: Je répons « dans une grande *ſerioſite*, ou aux « railleries, ou aux civilitez de vô- « tre lettre. Il diroit ſans doute, *dans* « *un grand ſerieux*. Je ſçai bien que pluſieurs autres mots de cette eſpece ſont établis, comme *le bon*, *le beau*, *l'honneſte*, *l'utile*, *l'agréable*, en fait de morale; *le vray-ſemblable*, *le merveilleux*, *l'heroïque*, en matiére de poëſie & de deviſe: mais je voudrois bien ſçavoir s'il eſt permis d'en faire à ſa fantaiſie, & de dire par exemple.

Lettres choiſies t. 1. p. 388.

Ne nous amuſons point à *l'inutile* des dialogues. « «

Ariſtippe Avantpr.

Il ne tiendra qu'à vous que *le ſimple* & *le provincial* de mes écrits « ne ſoit préferé au *poli* & au *courtiſan* des écrits des autres. « « « «

Lettres choiſies t. 1. p. 607.

Quoy-que *le poli* ne ſe rencontre gueres avec *le pur*, il a la ſcience de la Cour, & l'innocence de la campagne, « « « «

t. 2. p. 213.

Je m'imagine que l'uſage doit nous regler à cét égard, comme en tout le reſte : & pour ce qui eſt des mots tout nouveaux, je ne penſe pas qu'aucun particulier ait droit de les établir. Cela n'appartient qu'au public ; c'eſt à luy à les recevoir, & à leur donner cours dans le monde. Permettez-moy, MESSIEURS, de vous dire tout ce qui m'eſt venu en l'eſprit ſur cette matiére ; & faites-moy la grace de me redreſſer, ſi je me ſuis égaré, en m'abandonnant à mes penſées, ou en ſuivant celles des autres.

Comme la parole eſt le lien de la ſociété, & que la langue qu'une nation parle eſt commune à toute la nation ; le public ſeul peut déterminer ce qui regarde la parole. Il faut qu'un mot, pour eſtre receû, ait les ſuffrages du peuple qui doit s'en ſervir. Et de meſme que dans les Royaumes électifs, l'élection d'un Prince n'eſt point legitime, ſi les Eſtats aſſemblez ne le choiſiſſent

d'un commun accord ; dans les Langues une diction nouvelle n'est point autorisée, si toute la société, ou du moins la plus saine partie de la société ne se déclare en sa faveur.

Deux personnes qui veulent se parler par chiffre, établissent tel chiffre qu'il leur plaist, & peuvent se faire un jargon à leur mode, parce que ce chiffre & ce jargon n'est que pour eux. Mais dés qu'on veut parler la Langue ordinaire, on ne peut user que des paroles communes ; & une personne particuliére, de quelque qualité qu'elle soit, fust-ce un Prince & un Souverain, n'a pas plus de droit d'ajoûter un mot à la Langue qu'une lettre à l'Alphabet.

On s'est moqué du Roy Chilperic, qui, à l'imitation de l'Empereur Claude, voulut établir trois caracteres, jusques-à en ordonner l'usage dans tout son Royaume par un Edit solennel.

Le public eſt ſi jaloux de ſon au-
torité, qu'il ne veut la partage
avec perſonne. Et c'eſt peut-eſtr
pour cela qu'il rebute d'ordinair
les mots dont un particulier ſe dé
clare l'inventeur, ou le patron. Té
moin l'*eſclavitude* & l'*inſidieux* d
M. Malherbe, le *plumeux* de M
Deſmarets, l'*impardonnable* de M
de Segrais, l'*invaincu* & l'*offenſen*
de M. Corneille.

Au contraire, il accepte volontie
les mots dont les Auteurs ne pa
roiſſent point; & il a ainſi acce
pté *exactitude*, *gratitude*, *habilet*
emportement, *connoiſſeur*, *intrepid*
& tant d'autres dont l'origine e
obſcure. De-ſorte que les mots qu
réüſſiſſent, reſſemblent en que
que façon à ces enfans dont on n
connoiſt point les peres, mais qu
ſont nez ſous une conſtellation heu
reuſe, & que le Chancelier Ba
con appelle les enfans & les favo
ris de la fortune. Pour un mot o
deux qui ont réüſſi par une autr

voye, comme *pudeur*, dont Desportes se faisoit honneur d'estre le pere; & *burlesque*, dont M. Sarasin se vantoit d'avoir usé le premier : il y a mille mots qui ont échoüé, ou plûtost qui sont morts un peu aprés leur naissance, & quelquefois presque en naissant, comme des monstres & des avortons de la Langue.

Il s'ensuit de ce principe que le Grammairien Pomponius eût raison de dire à Tibere, qu'il pouvoit bien donner le droit de bourgeoisie Romaine aux hommes, mais non pas aux mots; & que M. de Voiture flattoit Mademoiselle de Ramboüillet, en luy disant qu'elle devoit avoir dans nostre Langue une souveraine puissance, & faire vivre ou mourir les paroles comme il luy plaisoit.

Ce n'est pas à dire pour cela que les particuliers, qui ont le goust de la Langue, & qui parlent bien, ne puissent faire quelquefois des mots.

Ils le peuvent sans doute, pourveû qu'ils y gardent les regles que les Maistres de l'Art ont prescrites; & qu'ils soûmettent au jugement du public les mots qu'ils font.

J'entens par ces particuliers qui parlent bien, des Auteurs celebres; ou des personnes plus celebres que les Auteurs, comme il y en a plusieurs à la Cour, & dans Paris.

In verbis etiam tenuis, cautúsque serendis. *De Arte Poët.*

La premiére regle qu'ils doivent observer, selon le précepte d'Horace, c'est d'estre fort réservez à faire des mots nouveaux. Si Horace veut que les Poëtes, à qui tant de choses sont permises, ayent de la retenuë & du scrupule à cét égard, quelle doit estre la moderation & la réserve des Orateurs? Aussi le grand Maistre de l'Eloquence ne défend pas seulement à son Orateur d'estre hardi à inventer de nouvelles dictions, mais encore il luy ordonne d'estre retenu & réservé à faire de nouvelles metaphores.

Nec in faciendis verbis erit audax, & in transferendis verecundus & parcus. *Orat.*

Il n'y a qu'une occasion, à proprement parler, où il soit permis de faire un mot nouveau dans une Langue déja faite. C'est lors qu'il faut exprimer une chose toute nouvelle. Car les mots estant les signes des choses, ils doivent estre de mesme temps que les choses qu'ils font connoistre. Ainsi, quand la fleur que nous appellons Tubereuse a paru en France, nous luy avons donné ce nom, pour la distinguer des autres fleurs.

Si fortè necesse est indiciis monstrare recentibus abdita rerum. *Horat. de Art. Poët.*

Sunt enim imponenda nova novis rebus nomina. *Cic. de fin. bon. & mal.*

On peut prendre encore la mesme liberté, quand la Langue n'a pas un mot propre, pour signifier une chose assez commune. Ainsi nous avons fait *emportement* & *contretemps* qui nous manquoient.

Ce seroit pécher contre les préceptes de Ciceron & d'Horace, & contre la regle du bon sens, que d'inventer des mots inutiles, ou peu necessaires.

Il faut que les mots qu'on invente, soient faits selon l'analogie de la

Et nova fictáque nuper habebunt verba fidem, si Græco fonte cadant, parcè detorta. *Ibid.*

Langue. Et comme Horace vouloit que les mots Latins que l'on faisoit de nouveau, fussent dérivez de la Langue Greque ; la raison & l'usage veulent que les mots François que l'on fait nouvellement soient tirez en quelque façon du Latin, ou des autres Langues, qui comme la Langue Françoise ont la Langue Latine pour leur mere.

Nous avons fait de cette maniére *intrepide* d'*intrepidus* Latin, ou d'*intrepido* Italien, *bravoure* de *bravura*, *disculper* de *discolpare* ; & nous devons peut-estre ces mots à M. le Cardinal Mazarin. Ce n'est pas qu'un premier Ministre ait un pouvoir que les Rois mesmes n'ont pas ; mais c'est que la complaisance qu'on a pour luy, fait que les paroles qui luy échapent, sont recueïllies par les Courtisans ; & que de la Cour elles se répandent parmi le peuple, qui s'y accoûtume insensiblement.

Il faut en user toûjours de la sorte, à moins que les noms des

choſes ne nous viennent avec les choſes meſmes de quelque autre ſource. Ainſi le mot d'*Acacia* nous eſt venu des païs étrangers avec l'arbre qui porte ce nom ; pour ne point parler du mot de *Tulipe*, qui nous vint autrefois de Turquie avec la fleur, ſelon la remarque de M. Ménage dans ſes *Origines de la Langue Françoiſe*, où il dit, aprés Voſſius & Stapel, que cette fleur a pris ſon nom de la reſſemblance qu'elle a avec le Turban des Turcs, appellé en Turquie *Tulipan*.

En ce cas les mots nouveaux peuvent eſtre Allemans, Turcs, Arabes, & meſme Chinois. Il faut ſeulement leur donner une terminaiſon Françoiſe, à moins que la leur naturelle n'ait rien de choquant & d'irrégulier. Car alors nous n'y faiſons aucun changement, comme on voit dans le mot de *Thé* que nous avons pris de la Chine, & dans les mots de *Caffé* & de *Sorbet* qui nous ſont venus de Tur-

quie ; au moins d'ordinaire on n'y change rien d'abord : & c'eſt ainſi que nous avons dit au commencement *Tulipan*, comme les Turcs, ſelon le témoignage de Dupradel dans ſon *Théatre de l'Agriculture*, & enfin on a dit *Tulipe*.

Hors ces cas extraordinaires, il ſeroit auſſi ridicule de prendre un mot Turc ou Chinois, que d'en faire un qui n'auroit rapport à aucune Langue, & qui ne ſeroit qu'un mot de caprice.

Mais il ne ſuffit pas qu'un mot ſoit fait dans les regles ; il faut le propoſer au Public : & c'eſt le ſeul droit qu'ont les bons Auteurs ; encore le doivent-ils faire avec de certaines précautions.

Premiérement, ſi le mot qu'ils propoſent eſt de leur façon, il ne faut pas qu'ils le diſent. Le public eſt délicat ; il faut luy laiſſer croire qu'il ne doit ce mot à perſonne, ou qu'il ne le doit qu'à luy-meſme : c'eſt aſſez pour l'obliger à deſa-

voüer cét enfant exposé, que quelqu'un s'en déclare le pere. Et c'est ce qui me fait craindre que *Prosateur* ne passe point, quelque beau & quelque commode qu'il soit. Il passeroit peut-estre, si M. Ménage n'avoit point dit si affirmativement & si hautement, *J'ai fait Prosateur.*

De plus, il me semble que les Auteurs qui proposent un mot au public, se doivent bien donner de garde d'user de ce mot comme si l'usage l'avoit receû. Il faut qu'ils le proposent d'un air modeste, & qu'ils y mettent les adoucissemens que M. de Vaugelas demande: par exemple, *si j'ose parler de la sorte; pour user de ce mot; s'il m'est permis de me servir d'un terme qui n'est pas François, ou qui n'est pas encore établi.*

Ciceron doit leur servir de modele. Ce grand Orateur, qui parloit si bien sa langue, qui parloit si raisonnablement, & que le sieur de Chanteresne appelle si mal-à propos *un des plus grands parleurs qui* *Education d'un Prince. Préface.*

furent jamais : ce grand Orateur, dis-je, n'osoit presque employer un mot nouveau, ou il ne l'employoit qu'en tremblant. Il avoit autant de scrupule de dire, *indolentia*, *medietates*, *declamitans*, qu'en auroit une personne fort chaste, de prononcer une parole, à laquelle on pourroit donner une interpretation mal-honneste. Il ne disoit jamais ces mots, sans les adoucir par un *je n'ose presque parler de la sorte* ; *pour dire ainsi* ; *c'est ainsi que quelques-uns parlent* : & il reprit [a] Antoine publiquement, de s'estre servi d'un mot nouveau, ou plûtost il l'en accusa comme d'un crime, & l'en railla comme d'une sottise. Au contraire, [b] Quintilien louë Ciceron d'avoir fait difficulté, tout Ciceron qu'il estoit, d'employer un mot qu'il avoit luy-mesme inventé.

M. de Balzac, que M. Ménage appelle le Pere de l'Eloquence Françoise, a imité en cela le Maistre

a Tu porrò ne pios quidem, sed piissimos quæris ; & quod verbum omnino nullum in Lingua Latina est, id propter tuam divinam pietatem novum inducis.

b Veriloquium ipse Cicero, qui finxit, reformidat. *Instit. Orat. l.* 1. *c.* 6.

de l'Eloquence Latine. Ce grand homme, qui passoit pour l'Oracle de nostre Langue, & qui n'avoit pas trop mauvaise opinion de luy-mesme, estoit si retenu & si modeste dans l'usage des mots nouveaux, qu'il ne s'en servoit jamais, sans avertir de leur nouveauté, ou sans y mettre un correctif.

En hazardant *urbanité*, il confesse que c'est un fruit encore verd & de mauvais goust, que le temps meurira peut-estre.

Je vous *felicite*, dit-il à un de « ses amis, d'avoir M. de Ronciéres « pour Gouverneur, M. Rigault pour « Confrere, & Mademoiselle Caliste ou pour Maistresse ou pour « Ecoliére. Si le mot de *feliciter* « n'est pas encore François, il le sera « l'année qui vient; & M. de Vau- « gelas m'a promis de ne luy estre « pas contraire, quand nous sollici- « terons sa réception. «

Lettres choisies t. 1. p. 440.

Il écrit à un autre. Un Gascon « diroit que vous estes *introuvable*. «

t. 2. p. 525.

» Pour moy qui ne ſuis pas ſi hardi ;
» je me contente de dire qu'on ne
» ſçait où vous trouver.

Mais c'eſt à l'occaſion d'*intrepide*, & dans la lettre qu'il écrit à M. de la Roche-Hely, qu'il déclare ſes principes ſur le ſujet des mots nouveaux.

Il fait d'abord un agréable reproche à ſon ami de s'eſtre ſervi librement d'un mot qui n'eſtoit pas
p. 474. » encore autoriſé par l'uſage. J'ai
» veû, dit-il, le Cavalier que vous
» appellez *intrepide*, & en ſuis de-
» meuré extrêmement ſatisfait. Mais
» avez-vous pris attache des Gram-
» mairiens pour paſſer *intrepide* en
» noſtre langue? C'eſt une nation re-
» doutable à tout le monde. Elle pen-
» ſe que les ſceptres doivent relever
» de ſes ferules; & ſi on la veut croire,
» ſa juriſdiction s'étend juſques ſur
» les teſtes couronnées, ſi elles veu-
» lent introduire quelque nouveau
» mot. Il eſt vray que le bon hom-
» me Malherbe s'eſt ſervi avant nous
» de cettui-cy. Mais parce que ce

n'est pas le Reverend Pere Coëffe- «
teau, il ne nous sera jamais alloüé «
par Monsieur de ***, qui croit «
que comme il n'y a point de salut «
hors de l'Eglise Romaine, il n'y a «
point aussi de François hors de «
l'Histoire Romaine. Quoy-qu'il en «
soit, *intrepide* me plaist fort; & si «
j'ay du credit, je l'employeray vo- «
lontiers pour faciliter sa réception. «
Cependant jusqu'à ce que le peu- «
ple l'ait approuvé, & que nous y «
ayons accoûtumé nos oreilles, pour «
ne choquer celles de personne, di- «
sons que nostre ami est incapable «
de peur, de celle-là mesme dont «
il est parlé avec honneur dans les «
livres des Jurisconsultes, de cette «
crainte qui peut compatir avec le «
courage, & qui tombe dans l'ame «
d'un homme constant. «

Voilà comme Monsieur de Balzac en usoit.

Ce qui m'étonne, MESSIEURS, c'est que quelques-uns de nos Ecrivains modernes prennent la har-

dieſſe de faire tous les jours des mots nouveaux, ou de renouveller de vieux mots abolis depuis long-temps ; qu'ils ſe ſervent de ces mots ſans nul adouciſſement, & comme ſi c'eſtoient des mots uſitez. Car enfin, bien loin d'avoir les ſcrupules & les égards qu'avoit M. de Balzac, ils diſent avec la derniére aſsûrance tout ce qu'il leur plaiſt ; ſoit qu'ils veulent ſurprendre par là le public, ſoit qu'ils croyent que leur autorité particuliére ſuffit toute ſeule pour l'établiſſement d'un mot.

Ce qui me paroiſt encore plus étrange, c'eſt que ces faiſeurs de mots oſent meſme en employer quelques-uns que le public a rebutez. Agir de la ſorte, n'eſt-ce pas ſe ſervir dans le commerce d'une monnoye décriée ? N'eſt-ce pas porter des habits qui ne ſont plus à la mode ?

Si les mots que les Auteurs celebres propoſent avec les précau-

tions necessaires sont bien receûs du public; à la bonne heure, qu'on s'en serve librement. Mais si le public leur refuse son approbation; s'il les rejette avec raison, ou sans raison: ne faut-il pas s'en abstenir, & se soûmettre à l'empire de l'usage, qui fait valoir, ou qui fait perir les mots selon leur caprice?

Quelque beau, & quelque propre que soit un mot, il ne s'introduira pas malgré le public. Sa beauté & sa propriété ne peuvent rien contre l'usage. Les mots ressemblent à la monnoye, qui quelque précieuse & quelque belle qu'elle soit, n'est bonne que quand elle a cours. La necessité mesme n'obligera pas quelquefois le public à recevoir favorablement une diction qui luy déplaist. Il faut alors s'en passer, & dire en deux ou trois mots ce qu'on ne peut dire en un seul mot. La Langue Françoise a cela de commun avec les autres, qui toutes riches qu'elles sont, man-

quent de plusieurs mots propres; qu'il n'a pas plû à l'usage d'introduire.

J'ai connu un Seigneur Allemand qui me demanda un jour, combien les *souliers de mes mains* m'avoient cousté. Comme je luy témoignay que je ne l'entendois pas, il me dit qu'en Allemand on appelloit ainsi, ce qui se mettoit aux mains. Il vouloit dire *des gants*, mais il ne sçavoit pas encore ce mot, ou il l'avoit oublié; car il ne faisoit que commencer à étudier le François.

Les Italiens & les Espagnols n'ont point de mot, non plus que nous, qui réponde au *Mulsum* des Latins, & à l'οἰνόμελι des Grecs; il faut que nous disions du vin, & du miel meslez ensemble.

Peut-estre que si nous avions bien examiné la Langue Latine & la Langue Greque, nous trouverions qu'elles manquent de quelques mots qu'ont l'Italienne, l'Espagnole, & la Françoise. Et pour-

quoy n'en manqueroient-elles pas, puiſque la Langue Sainte en manque bien, & qu'elle n'a pas meſme un mot qui ſemble luy eſtre eſſentiel ? C'eſt le mot de *piété*. Je ne pourrois le croire, MESSIEURS, ſi un vieux Juif grand Rabin, & grand Docteur en ſa Langue, ne m'en avoit aſſûré, lors que je paſſay par Avignon en revenant d'Italie. Il me dit que *la crainte de Dieu* leur tenoit lieu de *piété*; & que pour cela, des ſept dons de l'Eſprit du Seigneur, dont il eſt parlé au Chapitre onziéme du Prophete Iſaïe, dans noſtre Vulgate & dans les Septante, il n'y en a que ſix dans l'Hebreu.

Si les Hebreux, qui ont eſté les dépoſitaires de la divine parole, n'ont pas le mot de *piété*; les François ne pourront-ils pas ſe paſſer de *venuſté*, de *fatuité*, & de tant d'autres mots qu'on a pris la liberté de faire, ou de renouveller depuis quelque temps ? Si pas un des an-

ciens Rabins n'a osé inventer un mot qui leur estoit si necessaire; comment M. d'Ablancourt & M. Sarasin en ont-ils faits qui estoient assez inutiles ? L'un a fait *temporisement*, l'autre *rapprochement*.

Comment. de Cesar. p. 84. » Ce *temporisement* rallentit le cou-
» rage de leurs Soldats, dit sans fa-
çon M. d'Ablancourt.

Oeuvres de Sarasin. p. 316. » Cette multitude d'incidens, qui
» se rassemble en un jour, dit M. Sa-
» rasin, est d'une telle consequence &
» d'une telle beauté, que ce *rappro-*
» *chement* fait une des raisons pour
» lesquelles Aristote n'a point douté
» de préferer la Tragedie au Poëme
» Epique.

Que diray-je des faiseurs d'*élevement*, d'*effacement*, de *prosternement*, d'*abregement*, d'*enyvrement*, &c. Qu'en dites-vous vous-mesmes, MESSIEURS ? N'est-ce pas le plus seur, de ne rien innover dans la Langue ? On risque beaucoup, en faisant un nouveau mot : s'il est bien receû, on aquiert peu

Usitatis verbis tutiùs utimur: nova non sine

peu de gloire ; s'il est rebuté, on s'attire la raillerie du Public.

Aussi un [a] Grammairien, fort galant homme, condamne tous les inventeurs de dictions nouvelles. Il y a, dit-il, cette difference entre les yeux & les oreilles, que les yeux se plaisent toûjours à voir des objets nouveaux : au contraire, les oreilles ne peuvent souffrir que ce qu'elles ont coûtume d'entendre.

quodam periculo fingimus ; nam si recepta sunt, modicam laudem afferunt, repudiata etiam in jocos exeunt. *Quintil. Inst. l.* 1. *c.* 5.

a *Varro de Analogia verborum.*

C'est à vous, MESSIEURS, à réprimer la licence de ces Ecrivains hardis, qui aiment les nouveautez, & qui s'érigent en souverains Maistres du langage. Le nom que vous portez, le rang que vous tenez dans l'empire des belles Lettres, vous engage à corriger les abus, & à maintenir les interests de nostre Langue. Mais si vous devez la garantir des méchans mots, vous n'estes pas moins obligez à la préserver des méchantes phrases.



SECONDE PARTIE.

DOUTES SUR LES PHRASES.

VOus ne sçauriez croire, MESSIEURS, combien de phrases m'ont arresté, en lisant les bons Auteurs. C'est grand' pitié que d'avoir assez de lumiére pour douter, & de n'en avoir pas assez pour éclaircir ses doutes soy-mesme.

M. de Balzac a des façons de parler qui me font beaucoup de peine. Il dit dans une de ses Lettres, *aquerir des fluxions & des catharres.*

Nous aimons mieux aquerir des « fluxions & des catharres, & nous « distiller goute à goute, & devenir « éthiques & pulmoniques sur nos « papiers. »

Lettres choisies t. I. p. 42.

Dit-on bien *aquerir une fluxion & un catharre ?* pour dire gagner une fluxion & un catharre, ou plûtost *un catherre*, selon la remarque de M. Ménage ?

Observations sur la Langue Françoise. p. 233.

En y révant, je me suis imaginé qu'*aquerir* ne se joint qu'avec les choses qui nous sont avantageuses, que nous nous proposons comme une fin, & à quoy nous employons nostre travail & nostre industrie. Ainsi nous disons *aquerir des richesses, de la gloire, de l'estime ; aquerir une terre,* quand on l'achete : car si elle vient par succession, ou par une voie à laquelle nous n'ayons aucune part ; si on nous la donne, ce ne seroit pas parler correctement que de dire que nous l'avons aquise. On ne dit point *aquerir une maladie ;*

aquerir la pauvreté ; aquerir de l'opprobre: & si l'on dit *aquerir une mauvaise réputation*, ce n'est que par accident, & en faveur de *réputation.*

Gagner a beaucoup plus d'étenduë qu'*aquerir.* On ne dit pas seulement *gagner des richesses ; gagner l'estime & l'amitié d'une personne :* mais on dit encore *gagner un procés, gagner une bataille ;* quoy-qu'on ne dise point *aquerir vn procés, aquerir une bataille.* Le caprice de nostre Langue paroist en cela, aussi-bien que dans la difference qu'elle met entre *combat* & *bataille* à l'égard de *gagner.* Ce seroit parler improprement que de dire *gagner un combat ;* & vous l'avez décidé vous-mesmes, MESSIEURS, en approuvant la critique de M. de Scudery sur ces vers du Cid.

Sentimens de l'Acad. p. 134.

Le Prince, pour essay de génerosité,
Gagneroit des combats, marchant à mon costé.

On dit de plus *gagner la fiévre, gagner la peste, gagner un rhume & une fluxion*. De-sorte que gagner se joint avec les choses fâcheuses, comme avec celles qui sont agréables : au moins je me l'imagine ainsi ; & peut-estre que mes imaginations ne sont pas mal fondées.

J'ay trouvé dans l'Aristippe une phrase qui apparemment ne vous plaira pas. C'est *estre absent de son interest*. La voicy en propres termes.

Hors de leur interest, je pense « *Oeuvres de Balzac. t. 2. p. 156.*
que celuy de leur maistre leur se- «
roit fort cher. Mais le malheur est «
qu'ils ne sont jamais absens de leur «
interest non plus que d'eux-mesmes. «

M. de Voiture dit, en parlant d'un Prince qui avoit la memoire excellente, & qui sçavoit parfaitement la Geographie :

Son Altesse, qui n'a jamais ou- « *Lettres de Voiture. p. 94.*
blié un Tribun, ni un Edile, ni «
mesme un Soldat legionnaire qui «
ait esté une fois nommé dans l'hi- «
stoire, n'oubliera pas, que je croi, «

» un de ſes ſerviteurs ; & tout le glo-
» be de la terre eſtant en ſon imagi-
» nation mieux que dans nulle Car-
» te du monde, je ne dois pas crain-
» dre pour cela de ſortir de l'honneur
» de ſon ſouvenir.

Eſt-ce parler bon François, que de parler de la ſorte, *ſortir de l'honneur de ſon ſouvenir ?* Ne valoit-il pas mieux dire ſimplement, *ſortir de ſon ſouvenir*, & laiſſer là *l'honneur*, qui ne s'accommode pas avec *ſortir*. Je ſçay bien qu'il faut toûjours parler avec reſpect, en parlant des Princes ; mais je ne croy pas que le reſpect doive empeſcher de bien parler.

p. 79. » Trouvez bon, dit le meſme Au-
» teur en un autre endroit, que je
» vous aſſûre qu'il y a beaucoup de
» paſſion dans l'affection que j'ai de
» vous ſervir.

N'auroit-il point mieux dit, *que la paſſion que j'ai de vous ſervir eſt tres-ardente ?* On joint un verbe avec *paſſion*, mais je ne ſçache pas

qu'on en joigne un avec *affection*, ni qu'on dise, *j'ai une grande affection de vous servir*, comme on dit *j'ay une grande passion de vous servir*.

L'Auteur des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* dit dans l'Entretien de la Mer :

Quoy-que les coquilles que la « p. 9.
mer jette sur le rivage ne soient «
pas si précieuses que les perles «
qu'elle enferme dans son sein. «

Ne vaudroit-il pas mieux dire qu'elle *renferme* dans son sein ? Il me semble qu'*enfermer* se dit de ce qu'on met dans un coffre, ou dans un cabinet. Mais des choses que la nature fait naistre dans la terre, ou dans la mer, on dit plûtost *renfermer* qu'*enfermer*, si je ne me trompe.

Le mesme Auteur dit dans le mesme Entretien, en parlant des perles :

Elles ne vaudroient pas tant, si « p. 35.
le luxe & l'opinion n'en relevoient «
tous les jours le prix. «

Augmentoient ne feroit-il pas meilleur que *relevoient ?* Je croirois que dans le figuré on dit bien *relever le prix d'une chose ;* par exemple, *la force des ennemis releve le prix de la victoire :* mais que dans le propre on doit dire *augmenter le prix ;* par exemple, *le luxe augmente d'ordinaire le prix des marchandises.*

Il dit dans l'Entretien de la Langue Françoise :

p. 79. » Si un champ qui n'apportoit » rien, est devenu fertile entre ses » mains. Nous autres campagnards, nous disons qu'un champ ou qu'une terre *rapporte beaucoup, ne rapporte rien.*

Il dit dans l'Entretien du bel Esprit, en cherchant d'où vient qu'un siécle est plus spirituel que l'autre :

p. 227. » Si vous faisiez cette demande à » un Astrologue, il ne manqueroit » pas de s'en prendre aux Astres ; & » il vous diroit sans doute, que la

révolution, & le concours de cer- «
taines étoiles, dont les influences «
agiſſent plus ou moins ſur les eſ- «
prits, eſt l'unique cauſe de cette «
difference. «

Cette façon de parler, *s'en prendre à quelqu'un, ou à quelque choſe*, ne s'employe, ce me ſemble, qu'en mauvaiſe part; comme *il s'en prend à ſa mauvaiſe fortune, à ſes ennemis.* J'ay fait cette réflexion, MESSIEURS, aprés avoir leû ce conte de Montaigne.

Un Gentilhomme merveilleuſe- « *Eſſais de Montaigne, p. 16.*
ment ſujet à la goutte, eſtant preſ- «
ſé par les Medecins de laiſſer du «
tout l'uſage des viandes ſalées, «
avoit accoûtumé de répondre plai- «
ſamment, que ſur les efforts & «
tourmens du mal, il vouloit avoir «
à qui s'en prendre; & que s'écriant, «
en maudiſſant tantoſt le cervelat, «
tantoſt la langue de bœuf & le «
jambon, il s'en ſentoit d'autant «
allegé. «

Il y a dans la vie de D. Barthelemy des Martyrs quelques phrases qui ne me paroissent pas trop élegantes, ni trop réguliéres.

p. 96. „ Il prescha durant tout ce saint „ temps avec le concours, l'admira„ tion & l'édification de son peuple, „ qu'il a eûë toute sa vie dans ses „ prédications.

Croyez-vous, MESSIEURS, qu'*avoir l'édification de son peuple*, soit une phrase bien françoise ? Ne faudroit-il point retrancher *qu'il a eûë toute sa vie dans ses prédications*, pour rendre cette periode correcte ? *Il prescha avec l'édification de son peuple*, c'est à dire, qu'il prescha de-sorte que son peuple en fut édifié. Ainsi *édification* en cét endroit est dans une signification passive ; *qu'il a eûë* au contraire luy donne une signification active. Ces deux significations jointes ensemble ne font-elles pas une irrégularité manifeste ? Et ces irrégularitez ne sont-elles pas vi-

tieuſes, à moins que l'uſage ne les autoriſe?

Le ſaint Concile a ordonné que " p. 197.
les anciens Decrets publiez contre "
les Eveſques non réſidens, qui par "
l'injure du temps & l'injuſtice des "
hommes ſont preſque tous dans l'a- "
néantiſſement, ſoient renouvellez "
dans leur premiére vigueur. "

Dit-on bien, *des Decrets qui ſont dans l'anéantiſſement, des Decrets qui ſont renouvellez dans leur vigueur?* Et ne diroit-on pas mieux; *Le ſaint Concile a ordonné que les anciens Decrets publiez contre les Eveſques non-réſidens, & qui par l'injure du temps, ou par l'injuſtice des hommes ſont preſque tous abolis, ſoient obſervez avec la meſme exactitude qu'ils le furent au commencement?*

La charité que nous devons avoir " p. 203.
pour le ſalut de tous les Rois. "

Je doute que ce ſoit parler proprement, que de dire *avoir de la charité pour le ſalut des Rois.* On

a de la charité pour une personne, & on a du zele pour son salut.

p. 315. » Vostre vertu est trop élevée au » dessus de tout soupçon, pour donner » lieu à ces accusations, & pour » diminüer le moins du monde l'e» stime & l'affection que Sa Sainteté » a pour vostre merite.

On dit bien *avoir de l'estime pour le merite de quelqu'un* ; mais je ne pense pas qu'on dise *avoir de l'affection* : c'est pour la personne mesme, & non pas pour son merite qu'on a de l'affection.

p. 222. » Qu'ils devoient s'efforcer de re» medier à tant de desordres qui » devoroient la face de l'Eglise, par » la vie profane & scandaleuse de ses » Ministres.

Quelle métaphore, *devorer la face de l'Eglise !* J'ai veû en divers endroits *changer, alterer, défigurer la face de l'Empire, de l'Estat, de l'Eglise* ; mais pour *devorer*, je ne l'ay jamais veû qu'icy.

Ces bons Peres, qui ont traduit en François, & donné au Public la Vie de ce Saint Archevesque de Brague, ne haïssent pas les métaphores ; mais à mon avis ils ne s'assujétissent pas toûjours aux regles de la métaphore. Jugez-en vous-mesmes, MESSIEURS.

« Il est né en un temps où l'Eglise avoit bien besoin d'un secours « semblable, étant comme assiégée « au dehors par un deluge d'héresies. « p. 2.

« Il avoit soin, avant que de prescher, de se renouveller toûjours « devant Dieu par des gemissemens « secrets, & d'arroser ses discours « par de ferventes priéres. « p. 26.

Monsieur l'Abbé mon voisin admire ces locutions métaphoriques ; mais le Curé de mon village, qui a bon sens, & qui a enseigné autrefois la Rhetorique dans le College du Cardinal le Moine, ne les peut souffrir. Ils eurent l'autre jour une grande contestation en-

ma presence sur ce sujet. Monsieur l'Abbé, qui a veû le monde, & qui est poli, se moqua d'abord de Monsieur le Curé, le traita de campagnard, & soûtint avec un air décisif, qu'*assiégée par un deluge d'héresies*, & *arroser ses discours par de ferventes priéres*, étoient des phrases du bel usage. Monsieur le Curé, qui est un homme tout d'une piéce, dit à Monsieur l'Abbé fort brusquement, que cela ne pouvoit estre; & qu'en toutes langues les façons de parler métaphoriques sont mauvaises, quand les regles de la métaphore n'y sont point gardées. Il cita là-dessus Aristote & Quintilien.

Αἱ δ' εἰκόνες ὅτι μεταφοραί. *Arist. Rhet.* l. 3. c. 11.

La métaphore, dit-il, étant une image & une peinture qui nous represente les choses sous des couleurs étrangeres, il doit y avoir dans les locutions métaphoriques, comme dans les tableaux, une espece d'unité, de-sorte que les mots differens dont elles sont composées

ayent de la convenance entre eux, & soient faits en quelque façon l'un pour l'autre : & rien n'est plus irrégulier, que de joindre ensemble des termes qui donnent à l'esprit des idées ou diverses ou contraires; par exemple, *tempeste* & *ruine*, *naufrage* & *incendie*.

Id quoque in primis est custodiendum, ut quo ex genere cœperis translationis, hoc desinas. Multi enim cùm initium à tempestate sumpserint, incendio, aut ruina finiunt; quæ est inconsequentia rerum fœdissima. *Quintil. Inst. Orat. l. 8, c. 6.*

Selon cette regle, qui est fondée sur la raison & sur l'usage, ajoûta-t-il, les phrases qui plaisent tant à Monsieur l'Abbé, ne valent rien. *Assiégée par un deluge* : voilà deux images qui n'ont nulle proportion. *Arroser par de ferventes priéres* : ces termes sont opposez & contraires. *Arroser* donne l'idée d'humidité & de rafraischissement; on conçoit par *ferventes*, de l'ardeur, des feux, & des flâmes. L'esprit ne trouve pas son compte dans ces images qui le dissipent, qui l'écartent, & qui luy font prendre le change.

Vous voyez, MESSIEURS, que tous les Prestres de la Campagne ne

ſont pas ignorans, & qu'il y a du bon ſens au Village, auſſi-bien qu'ailleurs, quoy-qu'il y ait peu de politeſſe. Mais ce qui me fait croire que mon Curé a raiſon, c'eſt qu'il a les meſmes ſentimens que vous. Car vous avez dit, en faiſant la critique de ce vers du Cid,

Malgré des feux ſi beaux qui rompent ma colere :

Sentimens de l'Acad. p. 163.

» Il paſſe mal d'une métaphore en » une autre ; & ce verbe *rompre* ne » s'accommode pas avec *feux*. Voilà noſtre eſpece ; & je ne voy pas qu'*aſſiégée* s'accommode mieux avec *deluge*, & *arroſer* avec *ferventes*, que *rompre* avec *feux*.

Quoy-qu'il en ſoit, mon Curé eût encore une petite diſpute avec mon voiſin ſur une autre phraſe. Ce bon homme a en teſte que le verbe *rendre* ne ſe doit point joindre aux participes en noſtre Langue ; car il ſçait autre choſe que du Grec & du Latin. Il a fort étudié la Grammaire Françoiſe de

Ramus ; & il a meſme leû les Remarques de M. de Vaugelas. Au contraire mon Voiſin prétend qu'on peut dire élegamment *rendre cheri, rendre deſtitué, rendre préparé, rendre diſpoſé, rendre connu* ; & il approuve, il loüe les phraſes ſuivantes.

La vertu remplit de douces eſperances ceux qui la poſſedent ; elle les rend cheris de Dieu. *Homel. de S. Chryſoſt. ſur S. Matt. t. 2. p. 563.*

Entre toutes les vertus qui les rendirent également cheris de Dieu & des hommes. *Vie de D. Barthelemy des Martyrs. p. 4.*

Il ſçavoit que ces deux choſes jointes, au grand abord des eſtrangers & des marchands de diverſes nations, rendent, pour l'ordinaire, les villes auſſi deſtituées des richeſſes de Dieu & de ſa grace, qu'abondantes en celles du monde. *p. 127.*

Afin que lors qu'ils recevroient quelque injure de la part des autres, cette accoûtumance les rendiſt préparez à la ſoufrir ſans peine & ſans aucun trouble. *Saint Iean Climaq. p. 76.*

Essais de Morale. p. 317.

» Alors on a droit de regler ses
» actions par la loy générale de la
« charité, qui nous doit rendre dis-
« posez à obliger & à servir tout le
» monde.

Homel. de S. Chrysost. sur S. Matt. t. 3. p. 312.

» Dieu ne souffrira pas qu'une
» action si sainte soit long-temps
» cachée. Si vous avez soin de l'é-
» touffer, il la publiera luy-mesme,
» & il la rendra plus connuë.

Ce qui fait, MESSIEURS, que je panche un peu du costé de mon Curé, & que je croy presque avec luy, qu'on ne joint *rendre* qu'à des adjectifs tout purs, comme *bon*, *aimable*, *illustre* : c'est que M. de Balzac a pris ce parti dans les Remarques qu'il a faites sur les deux Sonnets qui partagérent la Cour & toute la France, il y a quelques années.

Oeuvres de Balzac. t. 2. p. 591.

» Je demanderois volontiers, dit
» ce judicieux Critique, si *vous ren-*
» *dra sa douleur connuë*, est meil-
» leur François que *les patiences qui*
» *vont si loin ?*

Quelle ſorte de langage eſt-ce « je vous prie, *je veux vous rendre* « *ce Cavalier connu*, ou *cette Dame* « *connuë*, pour dire, je veux vous « les faire connoiſtre, ou vous en « donner la connoiſſance? Eſt-ce « une façon de parler poëtique? Eſt- « ce une locution figurée? Eſt-ce « une mode étrangere, & apportée « de dehors, qui depuis peu a eſté « naturaliſée en ce Royaume? Ou « plûtoſt n'eſt-ce point quelque petit « reſte de College? N'eſt-ce point le « jargon d'un jeune Allemand nou- « vellement arrivé à Orleans, qui « fait effort pour parler François, & « qui prie ſon hoſte de luy rendre con- « nus les plus honneſtes gens de la « Ville? On peut dire, *ſe rendre ce-* « *lebre à toute la France; ſe ren-* « *dre illuſtre par la grandeur de ſes* « *actions*: mais on ne peut pas dire de « la meſme ſorte, ſe rendre connu. « Il faudroit que celuy qui le diroit « euſt plus de credit que l'uſage pour « le dire avec ſuccés. «

Puis que nous sommes sur le verbe *rendre*, il faut que je vous demande, MESSIEURS, si c'est bien parler, que de dire *rendre la guerison*, comme dit le sieur de Royaumont dans son *Histoire du Vieux & du Nouveau Testament*.

p. 410. » JESUS-CHRIST, pour les con-
» vaincre par eux-mesmes qu'il étoit
» Dieu, les asseûra de la guerison in-
» terieure de cét homme par la gue-
» rison exterieure qu'il luy rendit.

Si j'en croy M. Pelisson dans *l'Histoire de l'Académie*, cette phrase n'est pas fort bonne. Il dit, comme vous sçavez, à l'occasion des Stances que fit Malherbe pour Henri IV. allant en Limosin, & qui furent examinées par les Académiciens :

p. 275. » Ils ne remarquerent pas comme
» une faute qu'il eust dit à la fin,

Et nous rend l'embonpoint comme
la guerison ;

» quoy-qu'à y regarder de prés,
» ce me semble, & dans l'ordinaire

façon de parler, on puisse bien di- «
re en nostre Langue, *rendre la* «
santé & *rendre la vie*, mais non «
pas *rendre la guerison.* «

Si j'osois, MESSIEURS, ajoûter quelque chose à la remarque de cét illustre Académicien, je dirois que *rendre la vie, la santé, l'embonpoint*, est fondé en raison, parce qu'on avoit la vie, la santé, l'embonpoint auparavant; mais que *rendre la guerison* n'est point raisonnable, parce qu'on n'avoit point la guerison avant que d'estre malade, & qu'on ne peut dire proprement *rendre* que des choses qu'on a perduës.

Mais voicy bien d'autres phrases qui me paroissent extraordinaires.

Aprés qu'on a long-temps mé- « *Hist. du V. & du N. Test. p. 12.*
prisé sa misericorde, on tombe en- «
fin dans la severité de sa justice. «

Je n'aime gueres, *tomber dans la severité de sa justice* : j'aimerois mieux dire simplement, *on éprou-*

ve la severité de sa justice ; ou, selon le langage de l'Ecriture, *on tombe entre les mains de sa justice.*

p. 15. » Il benit Noé & ses enfans ; il » leur ordonna de peupler le mon- » de ; il imprima leur terreur sur tous » les animaux de la terre, sur les- » quels il leur donna un pouvoir ab- » solu.

Quelle locution, *il imprima leur terreur sur tous les animaux de la terre*, pour dire, il les rendit redoutables à tous les animaux ! *Leur terreur* est plûtost la crainte qu'ils ont, que celle qu'ils donnent.

On dit, en parlant d'un Prince comme le nostre, *la terreur de son nom ; la terreur de ses armes* : mais je ne sçache pas qu'on dise, *sa terreur*, pour marquer l'épouvante qu'il répand par tout.

p. 57. » Aprés cette sanglante exécution, » les autres enfans de Jacob vinrent » dans la Ville, la pillerent, & en » remporterent le butin.

Ne faut-il pas, *en emporterent?* On *remporte la victoire*, & on *emporte le butin*, si je ne me trompe.

C'étoit uniquement de sa bonté « p. 101.
qu'il possedoit tout ce qu'il avoit. «

Dit-on, *posseder une chose de la bonté de quelqu'un?* Ne parleroit-on pas plus proprement, si on disoit, *c'étoit uniquement de sa bonté qu'il tenoit, tout ce qu'il avoit?*

Ce fut ainsi que l'on commen- « p. 109.
ça à offrir reglément à Dieu sur la «
terre, un culte exterieur. «

En cét endroit *rendre* seroit peut-estre plus propre qu'*offrir*. On offre à Dieu des fleurs, de l'encens, des victimes, des priéres; mais on luy rend le culte qu'il merite.

Un si grand exemple a toûjours « p. 116.
retenu les personnes sages de s'en- «
gager par eux-mesmes au ministe- «
re des Autels. «

Je doute que ce soit bien dit, *a retenu de s'engager*, pour dire, a empesché.

Les phrases communes & usitées, valent toûjours mieux, à mon avis, que les phrases nouvelles qui ne sont pas encore établies.

p. 157. » Ils furent surpris de cette perte ; » mais ils ne perdirent pas néanmoins la résolution d'un combat » nouveau, auquel ils se préparerent » par beaucoup de larmes.

M. le Chevalier *, que je consulte quelquefois, dit que *perdre la résolution d'un combat*, pour dire, perdre la résolution qu'on a prise de combatre, est une façon de parler estropiée, qui a quelque chose de difforme, & qui choque les personnes délicates dans la Langue.

Ce Chevalier est habile, & a l'usage du monde, comme je vous ay déja dit, MESSIEURS; mais il me semble bien critique, pour un homme qui porte l'épée. Croiriez-vous qu'il n'approuve point les phrases suivantes que je lui ay proposées?

Le

Le ſage meſnagement que nous « *p.* 384.
devons faire de toutes les paroles «
de Dieu. «

Elle avoûa qu'elle n'eſtoit qu'u- « *p.* 430.
ne chienne. Mais pour prendre «
JESUS-CHRIST par ſa propre «
bouche, elle luy repreſenta que les «
petits chiens mangeoient au moins «
les miettes qui tomboient de la «
table de leurs maiſtres. «

JESUS-CHRIST, pour les raſſû- « *p.* 491.
rer encore davantage de la verité «
de ſa Réſurrection, leur demanda «
s'ils n'avoient rien à manger. «

Vraiment, Monſieur, me dit-il, aprés que je luy eûs montré ces endroits de l'*Hiſtoire du Vieux & du Nouveau Teſtament*, voilà de jolies phraſes. *Faire un ſage meſnagement des paroles de Dieu; prendre* JESUS-CHRIST *par ſa propre bouche; raſſûrer les Apoſtres de la verité de ſa Réſurrection.* Il faut que vous ſoyez bien provincial, ajoûta-t-il en ſoûriant, pour ne ſçavoir pas, que *faire un meſnage-*

ment des paroles de Dieu, eſt un vrai jargon; qu'on prend une perſonne *par ſes paroles*, & non pas *par ſa bouche*; que *raßûrer* ne ſignifie point aſsûrer de nouveau, mais *affermir*; & qu'ainſi on dit *raßûrer les eſprits*, *raßûrer d'une allarme*, *d'une crainte*, & non pas *raßûrer d'une verité*.

Comme je vis qu'il eſtoit en humeur de m'inſtruire, je lui demanday ce qu'il penſoit *d'élever en un eſtat glorieux*; de *s'élever d'orgueïl*; de *s'élever d'une grande puiſſance, de ſes bonnes œuvres*; de *lever les yeux vers le Ciel*; d'*eſtre mal-affectionné vers quelqu'un*.

Je ſuis aſsûré, me dit-il, que ces phraſes-là ne ſont point de M. Patru. Nôn, luy repliquay-je; elles ſont des ſieurs de Marſilly, de Royaumont, de Beüil, & du dernier Traducteur de Joſeph. Pour l'en convaincre, je luy fis lire dans les Livres meſmes les endroits ſuivans.

Le Démon ne vous attaqueroit « *Homel. de*
point avec tant de violence, s'il « *S. Chrysost.*
ne vous voyoit élevé en un estat « *sur S.Matt.*
plus glorieux, que vous n'estiez au- « *t.1. p. 285.*
paravant. «

En s'élevant d'orgueïl, il perdit « *Hist. du V.*
tous ses Estats, & devint sembla- « *& du N.*
ble aux animaux: « *Test. p. 320.*

Il ne s'éleva point d'une si gran- « *p. 137.*
de puissance. «

Ne vous élevez point de vos « *Imitation*
bonnes œuvres. « *de I. C. p. 48.*

Susanne cependant levoit les « *Hist. du V.*
yeux vers le Ciel. « *& du N. Test. p. 329.*

La premiére chose qu'il fit au « *Histoire des*
sortir du Palais, fut de lever les « *Iuifs t. 2. p.*
yeux vers le Ciel. « *219.*

Il éleva les yeux vers le Ciel, « *p. 235.*
& dit à Dieu. «

Ce jeune Prince, vers lequel ils « *p. 363.*
étoient mal-affectionnez, par le «
souvenir de ce qu'ils avoient souf- «
fert sous le regne de son pere. «

Toutes ces phrases, me dit Monsieur le Chevalier, ne seront pas approuvées de l'Académie Fran-

çoise. Car, si je m'en souviens bien, ajoûta-t-il, elle a condamné autrefois *élever*, joint avec la préposition *en* dans une Scene du Cid. Je voulus voir sur le champ s'il disoit vrai, & je trouvay en effet, MESSIEURS, qu'en examinant la Scene quatriéme du premier Acte, vous avez dit sur ce vers,

Vous éleve en un rang qui n'étoit dû qu'à moy :

p. 132. » Cela n'est pas françois, il faut » dire *élever à un rang*.

Vous voyez, reprit alors Monsieur le Chevalier, que ma memoire ne m'a pas trompé ; & vous pouvez juger aussi qu'*élever en un estat* ne vaut guere mieux qu'*élever en un rang*. Il ajoûta néanmoins qu'on pouvoit mettre *en* aprés *élever*, quand le substantif regi par *en* estoit sans article, & qu'ainsi l'on disoit *élever en honneur*, *élever en dignité*, quoy-que l'on dît toûjours, *élever à un grand honneur*, *élever à une haute dignité*.

S'élever d'orgueïl, pourſuivit-il, n'eſt pas une locution correcte, comme *s'enfler d'orgueïl*.

Pour *s'élever de ſa puiſſance, de ſes bonnes œuvres*, au lieu de *ſe glorifier*, de *s'enorgueïllir ;* outre qu'il enferme une petite équivoque, il n'eſt employé que par trois ou quatre Auteurs, que je ne croy pas infaillibles.

Je ne vous dis rien d'*élever les yeux vers le Ciel*. Tout le monde ſçait que Vaugelas a condamné cette phraſe comme barbare ; & vous n'avez qu'à ouvrir ſes *Remarques*, ſi vous en doutez.

J'eûs la curioſité de voir moymeſme la Remarque qui a pour titre *Barbariſme*, & j'y leus :

« On peut commettre un Barbariſme, c'eſt à dire, parler barbarement, & hors des bons termes d'une Langue, ou en une ſeule parole, ou en une phraſe entiére. Ces Barbariſmes d'un ſeul mot ſont aiſez à éviter ; & il y a peu de gens nour- p. 356.

» ris à la Cour, ou verſez en la le-
» ƈture des bons Auteurs, qui uſent
» d'un mot barbare. Mais pour les
» Barbariſmes de la phraſe, qui eſt
» compoſée de pluſieurs mots, il eſt
» tres-aiſé d'y tomber. Par exemple,
» un de nos meilleurs Ecrivains a dit,
» *élever les yeux vers le Ciel*; cette
» phraſe n'eſt point françoiſe. Il
» faut dire, *lever les yeux au Ciel.*

Tandis que vous tenez Vaugelas, continua M. le Chevalier, vous n'avez qu'à lire la Remarque de *vers, envers*, pour juger de la derniére phraſe que vous m'avez dite.

f. 267.
» Je leûs. Ces deux prépoſitions ne
» veulent pas eſtre confonduës. *Vers*
» ſignifie le *verſus* des Latins, com-
» me *vers l'Orient, vers l'Occident*;
» & *envers* ſignifie l'*erga*, comme la
» piété *envers* Dieu, *envers* ſon pere,
» *envers* ſa mere. *Vers* eſt pour le lieu,
» & *envers* pour la perſonne. Ce ſe-
» roit mal parler de dire, la piété des
» enfans *vers* le pere, comme écrit
» toûjours un grand homme.

Concluez de là, me dit-il, que le celebre Traducteur qui a écrit, *ce jeune Prince vers lequel ils estoient mal-affectionnez*, n'a pas bien parlé; & qu'il falloit dire *envers lequel*.

Monsieur le Chevalier prit congé de moy aprés ces paroles, pour aller rejoindre Madame la Marquise *, qui avoit disné ce jour-là chez Monsieur l'Abbé mon voisin. Car comme c'est un solitaire civil & honneste, sa retraite ne l'empesche pas de donner quelquefois à manger aux Dames dévotes.

Au reste, Monsieur le Chevalier m'apprit, en me quittant, que certaines Dévotes du grand monde avoient esté fort scandalisées d'une locution qui est au commencement des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene*. C'est *jouïr l'un de l'autre*. Pour p. 2.
moy je vous avoüë, MESSIEURS, que je n'ay ni la conscience, ni l'oreille assez délicate, pour me scandaliser de cette phrase; & je trou-

ve l'Auteur des *Entretiens* bien ſimple, de l'avoir changée à la ſeconde Edition. Les perſonnes les plus réguliéres ne diſent-elles pas tous les jours, *on ne ſçauroit joüir de luy; quand pourra-t-on joüir de vous?* & le ſieur de Marſilly, qui eſt ſi ſage & ſi modeſte, ne parle-t-il pas de la ſorte?

Homel. de S. Chryſoſt. ſur S. Mat. t. 2. p. 61. 62. » Mais vous, ô mere, qui pleurez voſtre fils, conſiderez que celuy que vous aviez mis au monde, » n'eſtoit pas immortel; & que s'il » n'eſtoit mort maintenant, il de- » voit mourir bien-toſt aprés. Que ſi » vous dites que vous n'avez pas eû » le temps de *joüir de luy*, vous le » ferez pleinement dans le Ciel.

Si j'euſſe pû gouverner un peu plus long-temps noſtre ſçavant Chevalier, je l'aurois encore conſulté ſur quelques phraſes, qui ont, ce me ſemble, beſoin d'éclairciſſement.

En voicy deux entre autres qui me ſont ſuſpectes. *Se conſiderer au*

niveau de quelqu'un. Punir dans toute l'effuſion de ſa colere.

Ils conſiderent leur qualité com- « me incorporée à leur eſtre. Ils ſe « regardent comme infiniment au- « deſſus des autres ; & il leur eſt « preſque impoſſible de ſe conſiderer « au niveau de ceux qui ne leur ſont « pas égaux dans l'ordre du monde. «

Education d'un Prince. p. 364.

Il veut bien ſe contenter d'u- « ne playe plus douce, afin que les « hommes, tremblans aux premiers « coups qu'il leur fera ſentir, jugent « de ce qu'il fera, lors qu'il les pu- « nira dans toute l'effuſion de ſa co- « lere. «

Hiſt. du V. & du N. Teſt p 80.

Je ſçay bien qu'on dit *effuſion de ſang* ; une *effuſion de bile ; les effuſions*, en matiére de ſacrifice : & que M. de Balzac a dit ſur le coucher du Soleil, *cette riche effuſion de couleurs qu'il verſe en ſe retirant.* Mais je ne ſçay ce que c'eſt qu'*effuſion de colere* ; & je doute meſme qu'*effuſion* ſe diſe bien dans le propre.

Oeuvres de Balzac. t. 2. p. 3.

Eduoat. d'un Prince. p. 298. Imitation de I. C. p. 411. Vie de D. Barthel. p. 598. Essais de Morale. p. 587.

Néanmoins le sieur de Chanteresne dit *effusion de charité*; le sieur de Beüil, & les Jacobins du Fauxbourg Saint Germain *effusion de cœur*; le sieur de Mombrigny *effusion du cœur & de l'esprit*.

A vous parler de bonne foy, je ne connoissois en ce sens-là que *les quinze Effusions*, qui sont dans de vieux Livres de Priéres avec *les sept Allegresses*.

Je ne pensois pas non-plus qu'on dît l'*édification du Temple*, pour la *construction*, comme écrit un de nos meilleurs Ecrivains.

Histoire des Iuifs. t. 2. p. 209.

„ Voyant avec quelle ardeur ils „ travaillent à l'édification du Tem„ ple, nous avons crû qu'il estoit de „ nostre devoir d'en donner avis à „ Vostre Majesté.

Il m'a semblé jusques à cette heure *qu'édification* & *édifier* n'étoient gueres françois que dans le figuré; qu'on disoit *l'édification du peuple*, *donner de l'édification*, *édifier le prochain*; mais qu'on ne di-

ſoit point dans le propre, l'*édification d'un palais*, *édifier* pour *baſtir*. Et ſur ce pied-là j'avois crû que M. de Balzac s'eſtoit mépris dans un endroit de l'Ariſtippe, où il dit : « Le Courtiſan étourdi & intereſſé « met toutes les affaires en deſor- « dre, & ruine au lieu d'édifier.

Oeuvres de Balzac. t. 2. p. 134.

Vous ſçavez mieux que moy, MESSIEURS, qu'il y a en noſtre langue pluſieurs termes qui ſont élegans dans le figuré, & barbares dans le propre, comme *politeſſe*, *tendreſſe*, *droiture*. Nous diſons *la politeſſe du ſtile*, *la politeſſe de la Cour*, *la tendreſſe du cœur*, *la tendreſſe de l'amitié*, *la droiture de l'ame*, *la droiture de l'eſprit*. Mais nous ne diſons pas, *la politeſſe des perles*, *la tendreſſe du pain*, *la droiture d'une colomne*; quoy-que nous diſions *des perles polies*, *du pain tendre*, *une colomne droite*.

Au contraire, il y a des mots qui ne ſont bons que dans le propre, comme *fraiſcheur*. On dit bien dans

le figuré *de fraiſche date*, *des troupes fraiſches*, *une nouvelle toute fraiſche*; mais on ne dit pas *la fraiſcheur de la date*, *la fraiſcheur des troupes*, ni *la fraiſcheur de la nouvelle*. Et M. de Balzac n'y faiſoit pas réflexion ſans doute, lors qu'il diſoit, en parlant d'une affliction : Il me ſouvient des ſages propos que vous me tintes dans la fraiſcheur de la bleſsûre qui vous cuiſoit.

Lettres choiſies, tom. 1. p. 171.

On pourroit preſque dire le meſme de *jeuneſſe* & de *vieilleſſe*. La ſignification de ces mots ne s'étend pas ſi loin que celle de *jeune* & de *vieux*. On ne dit pas *la jeuneſſe d'un arbre*, quoy-qu'on diſe *un jeune arbre*. On dit bien *une vieille peinture*, & *un vieil habit*; mais on ne dit pas *la vieilleſſe d'une peinture*, ni *la vieilleſſe d'un habit*, quand on parle ſerieuſement. On dit cependant, *la vieilleſſe du monde*, peut-eſtre à cauſe des ſept âges du monde; & on pourroit dire *la vieilleſſe d'une maiſon* aprés M. Saraſin.

« Le baſtiment eſtoit vieux, & l'on « *Oeuvres de Saraſin. p. 126.*
« y avoit plûtoſt ſongé à la propreté
« qu'à la magnificence. Il n'y toucha
« pourtant point, hors quelques ré-
« parations auſquelles la vieilleſſe de
« cette maiſon l'obligea.

Mais à propos de *vieux* & de *vieilleſſe*, dit-on bien *la Loy vieille*, pour marquer la Loy de Moïſe.

« C'eſt ce qui eſt arrivé à la Loy « *Homel. de S. Chryſ. ſur S. Matth. t. 1. p. 393.*
« vieille à l'égard de la nouvelle.

J'ay toûjours oüi dire *le vieux Teſtament* & *l'ancienne Loy*. Et quand l'uſage permettroit qu'on joignît *vieille* avec *Loy* ; en cette rencontre, ne faudroit-il pas dire *la vieille Loy* au lieu de *la Loy vieille*, comme on dit *le vieux Teſtament* & *le vieil homme?*

Ainſi, MESSIEURS, je croy que tout le ſecret, pour faire de bonnes phraſes, eſt de bien joindre les mots. Mais il faut de l'uſage pour cela ; & les Bas-Bretons comme moy ſont en danger de s'y méprendre auſſi-bien

que les Allemands qui étudient le François.

La crainte que j'ay de mal assortir les termes, en parlant, ou en écrivant, fait peut-estre que je suis trop scrupuleux à me servir de certaines phrases, dont d'excellens Ecrivains usent sans façon. Par exemple, *capacité d'affaires; victoire d'un ennemi*, dans une signification passive; *frayeur de la justice & des jugemens de Dieu.*

Quoy-que l'on dise capable de grandes affaires, je ne pourrois jamais dire, avec le sieur de Chanteresne, *la capacité des grandes affaires* : je dirois *la capacité qu'on a pour les grandes affaires*, comme on dit l'*habileté qu'on a pour les affaires, pour les Arts*, & non pas *l'habileté des affaires, des Arts*. Il me semble que capacité est de ces mots qui ne veulent rien aprés eux, ou qui y demandent un verbe qui les joigne avec ce qui suit.

Education d'un Prince. p. 374.

La capacité des grandes affaires est une façon de parler abregée; mais on estropie quelquefois les phrases en les abregeant.

La victoire d'un si grand ennemi, comme parle le sieur de Royaumont, au lieu de *la défaite*, me paroist une étrange phrase. J'ay leû en mille endroits *la victoire de Cesar dans les Plaines de Pharsale*; mais je n'ay leû nulle part *la victoire de Pompée*, pour dire la défaite de Pompée : & je ne sçay, MESSIEURS, si vous approuveriez *la victoire des Hollandois* dans un discours qui seroit composé sur la derniére Campagne. *Hist. du V. & du N. Test. p. 355.*

Enfin, je me persuade que ce n'est pas parler trop correctement, que de dire : dans une frayeur de « sa justice, temperée par une con- « fiance de sa bonté. « *p. 521.*

La frayeur des jugemens de Dieu « nous doit retirer de l'amour du « monde. « *Homel. de S. Chrys. su S. Matth. t. 1. p. 604*

Il me semble que l'on ne doit

pas confondre en nostre langue *crainte* & *frayeur*, & que ces deux substantifs ont des régimes assez differens. On dit *la crainte de Dieu*, *la crainte du peché*, *la crainte de la mort* : mais dit-on en ce sens-là, *la frayeur de Dieu*, *la frayeur du peché*, *la frayeur de la mort* ? On dit bien *les frayeurs de la mort*, mais c'est dans un autre sens ; & quand on parle de la sorte, on entend les troubles & les peines qu'on sent à la mort, & non pas précisément la crainte qu'on a de la mort. Si-bien que *frayeur*, selon mes petites veûës, est un mot qui d'ordinaire ne regit rien, à moins qu'il ne soit joint avec le verbe *avoir*. *J'en ay eû*, dit-on, *une extrême frayeur* ; & l'on pourroit dire, *la frayeur qu'ont les Saints de la justice & des jugemens de Dieu ne se peut exprimer*. Mais je ne pense pas qu'on puisse dire simplement, *la frayeur de la justice & des jugemens de Dieu*.

Je n'ofe prefque vous dire, MESSIEURS, que j'ay toûjours efté choqué d'une phrafe fort fpecieufe que j'ay oüi dire à divers Prédicateurs, & dont plufieurs Ecrivains fe fervent. C'eft *le Prince des Orateurs, le Prince des Poëtes.*

M. Coftar dit à M. de Balzac en parlant de Ciceron : " Il vous a " femblé que cette conformité fe- " roit imparfaite, fi vous n'imitiez " auffi l'humeur de ce Prince des " Orateurs. *Défenſe de Voiture. p. 2.*

Cette phrafe eft tirée fans doute du Latin ; mais apparemment du Latin mal entendu. *Princeps Oratorum, Princeps Poëtarum*, ne fignifie pas dans la Langue Latine, *le Prince*, mais *le premier des Orateurs & des Poëtes.* C'eft une ignorance que de confondre ces deux fignifications. Et je ne fçay fi M. Pafcal ne vouloit point rendre ridicule le bon Pere Jefuite qu'il introduit dans fes *Provin-*

ciales, quand il luy faisoit dire
p. 62. qu'Aristote estoit *le Prince des Philosophes*; & s'il ne railloit point
p. 65. luy-mesme, en luy disant, *n'esperez donc plus rien, mon Pere, de ce Prince des Philosophes; & ne résistez plus au Prince des Theologiens.*

Quoy-qu'il en soit, si je voulois exprimer que nostre invincible Monarque surpasse tous les Conquerans & tous les Heros de l'Antiquité, je ne dirois point qu'il est *le Prince des Conquerans & des Heros.* Et si je voulois faire l'éloge de l'Académie Françoise, je dirois qu'elle tient le premier rang parmi toutes les sçavantes Académies de l'Europe; que vous estes, MESSIEURS, de tous les Académiciens les plus éclairez & les plus polis: mais je ne dirois point qu'elle est *la Princesse des Académies*, & que vous estes *les Princes des Académiciens.*

Ces Principautez sont, à mon avis, aussi mal fondées que celles

de ces gens enteſtez de leur naiſſance, qui ne ſe contentent pas d'eſtre Gentilshommes & grands Seigneurs; qui veulent, à quelque prix que ce ſoit, eſtre Princes.

Ce qui me ſurprend, c'eſt qu'on donne meſme de la Royauté à tout le monde, & qu'on met *le Roy* & *la Reine* en mille endroits où ils n'ont que faire.

C'eſt le Roy des hommes; vous eſtes le Roy des hommes, diſent quelques-uns dans le diſcours familier. Un Auteur que j'eſtime infiniment, dit que la lumiére eſt *la Reine des couleurs.*

Diſcours de l'amitié & de la haine, qui ſe trouvent entre les animaux. p. 7.

Quand l'uſage permettroit de dire que *le Lyon eſt le Roy des Animaux*, & que *la Roſe eſt la Reine des Fleurs*, il ne s'enſuit pas que tout ce qui excelle en ſon genre, doive porter le nom de *Roy*, ou de *Reine*; & je ne croy pas que vous approuviez l'expreſſion dont uſa derniérement un bel Eſprit provin-

cial, qui a entendu le Pere Bourdalouë à Paris. Pour me faire comprendre le merite & la réputation de ce grand homme, *Le Pere Bourdalouë*, me dit-il, *est le Roy des Prédicateurs, & le Prédicateur des Rois*. Cela me fit souvenir du *Roy des merveilles*, & de *la merveille des Rois*, qui ne manqua pas de trouver place dans le Discours qui fut dédié autrefois à l'Amiral de Joyeuse, & dont l'Auteur eût dix mille écus de récompense.

Selon ce beau stile, ceux qui regardent M. le Brun comme le meilleur Peintre de nostre temps; pourront dire qu'il est *le Roy des Peintres*. D'autres qui sont enchantez des Vers de M. Corneille, diront qu'il est *le Roy des Poëtes*. Pour moy, si je parlois de la sorte, j'aurois peur de placer mal *le Roy*, en le joignant avec *les Peintres* & *les Poëtes*.

Mais je crains encore extrêmement de joindre ensemble un sub-

ſtantif & un adjectif qui ne ſont pas faits l'un pour l'autre, ou dont l'union n'eſt pas autoriſée par l'uſage.

Un de nos meilleurs Ecrivains a dit. Je trouve en luy une admiration ſi intelligente de voſtre vertu.

Lettres choiſies de Balzac. t. 1. p. 593.

D'autres diſent. Tous les pauvres le pleuroient avec des larmes inconſolables. Un prodige & un miracle qui eſt de ſoy-meſme tout miraculeux.

Vie de D. Barth. des Mart. p. 461. p. 790.

Admiration & *intelligente*, *larmes* & *inconſolables*, *miracle* & *miraculeux*, ſont-ce des mots qui s'accordent bien?

M. de Balzac dit dans l'Avant-propos du Socrate Chrétien : Ils connoiſſoient la nobleſſe de leur naturel, qui eſt impatient du joug & de contrainte, pour dire qui ne peut ſouffrir le joug & la contrainte. *Impatient* n'eſt-il pas de ces mots qui n'ont point de ſuite, & qui vont tout ſeuls? *un homme im-*

patient, *une humeur impatiente*. Ne peut-on pas ajoûter, *ambitieux & impatient ?* Et bien que M. Sarasin ait dit que Gustave Adolphe estoit *ambitieux d'honneur*, ne faut-il pas dire simplement *un Prince ambitieux*, *une ame ambitieuse*, sans mettre aprés ni *honneur* ni *gloire ?*

p. 82.

p. 308.

Le sieur de Chanteresne dit dans un des Traitez de l'Education d'un » Prince : Outre les liens spirituels » qui les unissent entre-eux, ils sont » encore attachez par une infinité » de *petites cordes toutes humaines*, » dont ils ne s'apperçoivent pas ; & » la fermeté de leur union ne dé» pend pas seulement de ces liens » spirituels, mais aussi de ces autres » *cordes humaines* qui la conservent. » Il arrive de-là que lors que *ces pe» tites cordes* viennent à se rompre, » par une infinité de petits scanda» les, de petits mécontentemens, » de petites négligences, on vient » ensuite à se diviser dans les choses » mesmes les plus importantes.

Eſt-ce une belle façon de parler, & une métaphore fort agréable, *qu'eſtre attaché par des cordes humaines ?* Je croy, Messsieurs, que M. le Cardinal du Perron n'auroit pas approuvé *les cordes de la ſociété civile, les cordes humaines*, luy qui ne pouvoit ſouffrir *le fallot d'amour, la chandelle d'amour.*

Il ne faut jamais, diſoit-il, que les métaphores deſcendent du genre à l'eſpece. On peut bien dire, *les flâmes d'amour ;* mais non pas *les tiſons, le fallot, la méche d'amour.* *Perroniana.*

Selon cette regle, qui me ſemble tres-raiſonnable, on dira bien *les liens de la ſociété, les liens Spirituels ;* mais non pas *les cordes de la Société, les cordes humaines*, parce que *lien* eſt un genre, & *corde* une eſpece.

Voilà, Messieurs, une partie des phraſes qui m'ont arreſté en liſant les bons Auteurs ; car je

n'aurois jamais fait, si je voulois vous les dire toutes.

Mais j'ay bien d'autres difficultez à vous proposer sur la construction, ou, pour parler avec les Grammairiens, sur la syntaxe. Comme la liaison du discours est ce qu'il y a de plus essentiel dans la Langue, les doutes qui regardent cette liaison sont plus importans & plus dignes en quelque sorte du jugement de l'Académie.

TROI-

TROISIÉME PARTIE.

DOUTES SUR LA CONSTRUCTION.

PUIS que la Syntaxe, que nous appellons construction en nostre Langue, embrasse les genres & les cas des noms, le régime & les infléxions des verbes, les usages differens des articles, des prépositions, & des adverbes ; il faut, s'il vous plaist, MESSIEURS, que je vous consulte sur tout cela. Je commence par les genres, & je vous demande d'abord, si *insulte* est masculin ou feminin.

L'Auteur des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* le fait masculin.

p. 499. 3. Edit. » Dans le temps que les Neveux » d'Alexandre VII. furent accusez » d'avoir fait un insulte à la France.

Cependant M. Ménage a décidé le contraire dans ses *Observations sur la Langue Françoise*.

p. 134. » *Insulte*, feminin incontestablement.

Le Traducteur de Saint Jean Climaque fait toûjours *aide* masculin.

p. 80. » Si l'accoûtumance peut tout, & » entraisne tout aprés elle, elle pour» ra sans doute beaucoup plus dans » l'exercice des bonnes œuvres, puis» que nous y avons un grand aide.

p. 121. » Celuy qui avec l'aide & le secours » d'un Superieur n'a pas laissé de se » blesser par quelque cheûte, auroit » sans doute non-seulement blessé, » mais mesme tué son ame, s'il avoit » esté privé de cét aide & de ce se» cours.

L'Auteur des *Observations sur la Langue Françoise* n'est pas de ce sentiment.

Aide, il est masculin, quand il « p. 111.
signifie *Aide-à-masson*; mais il «
est feminin, quand il signifie *se-* «
cours, quoy-que M. Sorel ait dit «
dans son Francion, *aide divin*. «
Tous les autres Ecrivains célebres, «
dont j'ai leû les Livres, le font fe- «
minin. «

M. de Balzac & M. de Voiture disent *la doute*.

Il faut combatre par-tout de fa- « Oeuvres de Balzac. t. 2. p. 151.
çon ou d'autre; & la doute, l'ob- «
jection, la raison contraire ne nous «
attaquent pas toûjours de front, ni «
à découvert. «

Que si j'avois la moindre doute « Lettres de Voiture. p. 144.
d'avoir failli, & de meriter vos me- «
naces, je n'aurois pas ces bons in- «
tervalles dont vous voyez que je «
jouïs quelquefois; & au-lieu que je «
gueris les autres de mal de rate, «
j'en mourrois moy-mesme. «

Si nous en croyons M. de Vaugelas, *doute* n'est plus que masculin; comme *Navire*, qui estoit feminin autrefois, & si feminin, que

Charles Fonteine reprit du Bellay de l'avoir fait masculin dans son *Illustration de la Langue Françoise*; qu'il le reprit, dis-je, en ces termes: *Tu commets un lourd solecisme, disant mon navire pour ma navire.*

Je croy, MESSIEURS, qu'à l'égard de *doute*, vous estes d'accord avec M. de Vaugelas. Mais à l'égard d'*aide*, l'estes-vous avec M. d'Andilly? ou plûtost, comment accordez-vous M. d'Andilly avec M. Ménage? Peut-estre que ce mot est devenu masculin depuis peu. Nous autres Provinciaux, nous ne sçavons pas d'abord tous les changemens qui se font dans le langage. Peut-estre aussi qu'*aide* est masle & femelle; comme *hymne*, *foudre*, *Sphinx*, *aigle*, *fourmy*, *automne*, *epitaphe*, & quelques autres, dont je ne me souviens pas presentement: sans parler des mots qui ont deux genres differens sous deux significa-

tions diverses, comme *periode*, *pourpre*, *office*, *temple*.

Le Latin, pour ne rien dire des autres Langues, a aussi-bien que le François de ces mots hermaphrodites. Il en a mesme d'une espece bien particuliére, témoin ce que M. de Voiture dit si agréablement à M. Costar. « On ne sçauroit jamais vous surprendre, vous *cui est* « *varius penus*, ou *varia* si vous vou- « lez, ou *varium*, ou *penum*, ou *penu*. « Ce drôle-là est plaisant; il est de « tous les genres; il se fourre pres- « que dans toutes les déclinaisons, « & est indéclinable quand il luy « plaist. « *p. 266.*

Personne est à peu prés de cette espece en nostre Langue.

Ce mot a diverses significations & divers genres. Il signifie, dit « M. de Vaugelas, l'homme & la « femme tout ensemble, comme « fait *homo* en Latin; & en ce sens « il est toûjours feminin, & a *per-* « *sonnes* au pluriel. Par exemple; « *p. 5.*

» *j'ay veû la personne que vous sça-
» vez ; c'est une belle personne ; de
» mauvaises personnes.*

» Il signifie aussi le *nemo* des La-
» tins, le *nadie* des Espagnols, & le
» *nissuno* des Italiens, & ce que les
» vieux Gaulois disoient *nully*, c'est
» à dire nulle personne, ni homme,
» ni femme. En ce sens il est indé-
» clinable, & n'a point proprement
» de genre, ni de pluriel; mais il se
» sert toûjours du genre masculin,
» à cause de la regle, qui veut que
» les mots indéclinables n'ayant point
» de genre de leur nature, s'associent
» toûjours d'un adjectif masculin
» comme de celuy qui est le plus
» noble. Par exemple, on dit *per-
» sonne n'est venu*, & non pas *per-
» sonne n'est venuë.*

Il faut avouër, MESSIEURS, que nostre *personne* vaut bien le *penus* des Latins, que M. de Voiture trouvoit si plaisant. Il ne se contente pas d'estre tantost masculin & tantost feminin, selon

ſes ſignifications differentes; il eſt maſculin & feminin dans le meſme ſens, & dans la meſme periode.

Car quoy-que *perſonne* ſoit toûjours feminin en ſa premiére ſignification, on ne laiſſe pas, ſelon l'Auteur des *Remarques*, aprés l'avoir fait feminin, de luy donner quelquefois le genre maſculin, & plus élegamment que le feminin, à l'exemple de M. de Malherbe. *J'ay eû cette conſolation en mes ennuis, qu'une infinité de perſonnes qualifiées ont pris la peine de me témoigner le déplaiſir qu'ils en ont eû.* *Ils* eſt plus élegant que ne ſeroit *elles*; parce que l'on a égard à la choſe ſignifiée, qui ſont les hommes en cét exemple, & non pas à la parole qui ſignifie la choſe: ce qui eſt ordinaire en toutes les Langues.

La Langue Italienne met ſouvent le genre maſculin aprés *per-*

Il Torto e'l Diritto d l non si può. *sona*, comme a remarqué le Pere Bartoli Jesuite dans le Livre qu'il a fait paroistre sous le nom de *Ferrante Longobardi*, & comme on voit dans ces exemples des bons Auteurs d'Italie.

Passavanti. *Quanto la persona è di maggior dignità, tanto in lui risiede, &c.*

Brunetto. *Due persone si tramettono lettere l'uno all' altro.*

Villani. *Si rende' à patti, salve le persone, i quali se n'usciron fuori.*

Boccacci. *Assai persone sono, che mentre che essi si sforzano, &c.*

Ainsi, MESSIEURS, le Traducteur de l'*Imitation de* JESUS-CHRIST a dit avec élegance :

p. 190. » Il y a des personnes imprudentes qui se sont perduës elles-mesmes » par une chaleur de dévotion, parce » qu'ils ont voulu plus faire qu'ils ne » pouvoient ; & que ne considérant » pas assez combien ce qu'ils entre» prenoient estoit disproportionné à » leur foiblesse, ils ont plûtost suivi » dans leur conduite le zele de leur

cœur, que la lumiére de la rai- «
ſon. «

Mais le Traducteur des *Homelies de Saint Chryſoſtome ſur S. Matthieu* a-t-il parlé élegamment quand il a dit: Il y a des perſonnes aſſez ſtu- « t. 1. p. 30
pides & aſſez inſenſez pour aimer «
mieux eſtre heureux en cette vie. «

A la verité, on donne élegamment le genre maſculin au pronom rélatif qui ſe met aprés *perſonnes. Ce ſont des perſonnes d'honneur, ils m'ont tenu ce qu'ils m'ont promis*; mais on fait toûjours feminin l'adjectif de *perſonnes*; on dit *des perſonnes dévotes; les perſonnes que vous ſçavez ſont tres-obligeantes.* Cependant *inſenſez* & *heureux* ne ſont pas des adjectifs feminins.

Je ſçay bien qu'aprés *perſonnes*, on peut mettre abſolument le genre feminin; & M. de Vaugelas le fait aſſez entendre, en diſant que l'on y met quelquefois le maſculin, & meſme plus éle-

gamment que le feminin. Je sçay bien encore que les Ecrivains peuvent se dispenser, quand il leur plaist, de cette élegance ; & c'est ce que font les Auteurs de *la Vie de l'Archevesque de Brague*, quand ils disent :

p. 715. „ Ce qui trompe toûjours ces per-
„ sonnes, c'est qu'*elles* s'imaginent
„ que puis que l'Ecriture recomman-
„ de si souvent la crainte de Dieu,
„ *elles* ne font pas mal de s'entrete-
„ nir dans cette crainte & cette in-
„ quiétude où *elles* se trouvent ; mais
„ *elles* devroient considerer que com-
„ me Dieu commande qu'on le crai-
„ gne, il commande aussi en mil-
„ le endroits qu'on se réjouïsse en
„ luy.

Ce qui me plaist en cét exemple, MESSIEURS, c'est que le mesme genre regne par tout ; s'il n'y a pas tant d'élegance, il y a du moins de la régularité.

L'Auteur de l'*Education d'un Prince* na pas jugé à propos d'en

user de cette sorte. Il fait feminin & masculin le mesme pronom aprés *personnes*.

Lors qu'il y a peu d'esperance " *p.* 313.
de servir les personnes ; que nous "
n'en sommes pas chargez ; que "
le commerce que nous pouvons "
avoir avec *elles* nous peut nuire ; "
il faut se contenter, à leur é- "
gard, des devoirs indispensables "
de civilité ; & il faut retrancher "
tous ceux qui n'auroient pour but "
que de leur plaire, & de for- "
mer une liaison particuliére avec "
eux. "

Cét *elles* & cét *eux*, ne s'accordent pas. Il falloit, ce me semble, tout un ou tout autre. *Eux* sans doute eust esté plus élegant ; mais *elles* à la fin eust esté plus régulier aprés *elles* au commencement. Il estoit libre, dans les principes de M. de Vaugelas, de dire *elles* ou *eux* d'abord : mais aprés s'estre déterminé à *elles*, il falloit s'y retenir. Car, si je ne me trompe, il

n'eſt pas permis de paſſer ainſi d'un genre à l'autre dans une meſme periode, à moins qu'on ne le faſſe pour rire, & pour inſtruire en riant, comme a fait M. de Balzac, quand il a dit des Epigrammes de l'Anthologie : Pour une de haut-gouſt, combien y en a-t-il d'inſipides & de froids ? car je vous apprens qu'Epigramme eſt maſle & femelle.

Oeuvres de Balzac. t. 2. p. 626.

» mes de l'Anthologie : Pour une de
» haut-gouſt, combien y en a-t-il
» d'inſipides & de froids ? car je vous
» apprens qu'Epigramme eſt maſle
» & femelle.

A propos d'Epigramme, Monſieur le Chevalier m'a dit que ce mot n'eſtoit plus gueres connu à la Cour ; qu'on appelle *Madrigal* ce qu'on appelloit autrefois *Epigramme*, & que les Madrigaux ſont fort à la mode : car je croy, MESSIEURS, qu'il faut dire *Madrigaux* & non pas *Madrigals*, comme a dit M. de Balzac en parlant

Lettres choiſies t. 1. p. 209.

» d'un vieux Poëte de l'Univerſité,
» connu par ſa mauvaiſe mine &
» par ſes mauvaiſes chauſſes, diſciple
» de Jodelle, & proche parent d'A-
» madis Jamin, grand faiſeur de

Madrigals, de Ballades & de Villa- «
neles. «

Mais pour entrer un peu plus avant dans la Syntaxe, croyez-vous que M. Costar ait eu raison de donner à *consentir* une signification passive, & de dire, en écrivant à Madame la Duchesse de Chevreuse. Tant de preuves sont su- « *Lettres. t. 1. p. 353.*
perfluës en une verité si visible & «
si generalement *consentie*. «

Croyez-vous que le sieur de Marsilly ait joint réguliérement le singulier avec *la plusspart des Juifs*, & que ce soit bien dit?

La plusspart des Juifs le regar- « *Homel. de S. Chrys. sur S. Matt. t. 3. p. 630.*
doit comme un Prophete. «

La remarque de M. de Vaugelas y est contraire. *La plusspart* regit « *p. 33.*
toûjours le pluriel, comme *la pluf-* «
part se laissent emporter à la coûtu- «
me; & *la plus grand' part* regit «
toûjours le singulier, comme *la* «
plus grand' part se laisse emporter. «

A la verité, comme ajoûte M. de Vaugelas, on dit, *la plusspart du*

» *monde fait*; quoy-que l'on die toûjours *la plusſpart font*, parce que ce génitif ſingulier *du monde* donne le régime au nombre ſingulier du verbe ; & ſi vous dites *la plusſpart des hommes*, vous direz auſſi *font*, & non pas *fait*. De-ſorte que *regardoit* aprés *la pluſpart des Juifs* eſt contre deux regles tout à la fois; *la pluſpart* demandant un pluriel, & le génitif *des Juifs* en demandant un auſſi.

Le meſme Traducteur dit en un autre endroit du meſme Ouvrage.

p. 521. » Nous voyons tous les jours que le peu de traces qui nous reſte des actions éclatantes de ces Heros & des Empereurs des ſiécles paſſez, s'évanouïſſent de jour en jour.

Ne faudroit-il pas dire, ſelon la Remarque de M. de Vaugelas, *qui nous reſtent* au pluriel, aprés *le peu de traces* ? Ce génitif *de traces* ne doit-il pas donner le régime au verbe, comme *la pluſpart des hom-*

mes, une infinité de personnes? Mais quand *qui nous reste* au singulier seroit bien ; ne falloit-il pas dire consequemment, *s'évanoüit*, au lieu de *s'évanoüissent*; car ce verbe se rapporte à *peu de traces* aussibien que *reste?*

Je vous dis simplement toutes mes pensées ; & j'espere, MESSIEURS, que si je suis dans l'erreur, vous serez assez charitables pour m'en tirer.

Un de nos plus celebres Ecrivains dit dans un de ses meilleurs Livres :

C'est un sentiment & une veûë qui n'est pas moins forte que tous les raisonnemens. « *Educat. d'un Prince, p. 121.*

Un autre, qui n'a pas moins de réputation, dit :

Les yeux & les oreilles furent tellement saisies. « *Hist. du V. & du N. Test. p. 91*

Ces peres & ces meres qui font profession d'estre Chrétiennes. « *p. 40.*

Je trouverois ces constructions admirables, si je pouvois les ac-

corder avec ce que dit M. de Vaugelas; que deux substantifs de different genre demandent le pluriel au verbe qui les suit ; & que dés qu'on emploie le pluriel au verbe, il le faut employer aussi à l'adjectif qui prend le genre masculin comme le plus noble, quoy-qu'il soit plus proche du feminin.

Ce qui m'étonne, c'est qu'il ajoûte que la chose est sans difficulté & sans exception, & qu'il apporte des exemples, qui contiennent à peu prés l'espece dont il s'agit. Les voicy:

. 67. *Le mary & la femme sont importuns; le temps & la peine sont bien employez.* Il ne veut pas qu'on dise, *le mary, & la femme est importune*, ou *sont importunes; le temps & la peine est bien employée*, ou *sont bien employées*.

Je juge par là, MESSIEURS, que ce ne sont pas des constructions trop réguliéres, *c'est un sentiment & une veûë qui n'est pas moins for-*

te ; les yeux & les oreilles furent ſaiſies ; ces peres & ces meres qui ſont profeſſion d'eſtre Chrétiennes ; & que pour parler correctement, il faudroit dire, *c'eſt un ſentiment & une veüë qui ne ſont pas moins forts ; les yeux & les oreilles furent ſaiſis ; ces peres & ces meres qui ſont profeſſion d'eſtre Chrétiens.*

Mais peut-eſtre que les grands Auteurs ſe diſpenſent, quand il leur plaiſt, des regles de l'Art. Je n'en doute preſque pas, quand je lis dans d'excellens Livres.

« Ils étoient contraints de deman- « der leur vie, quelque peine & « quelque honte qu'ils en euſſent. *Vie de D. Barthelemy des Martyrs. p. 357.*

« La morale eſt la ſcience des « hommes, & particuliérement des « Princes, puis qu'ils ne ſont pas ſeule- « ment hommes, mais qu'ils doivent « commander aux hommes, & qu'ils « ne le ſçauroient faire, s'ils ne ſe con- « noiſſent eux-meſmes & les autres. *Educat. d'un Prince. p. 15.*

« Il ne penſa plus qu'à reconnoî- « tre la volonté de Dieu, & ce qui *Imit. de I. C. p. 107.*

» luy seroit plus agréable & plus par-
» fait.

Homel. de S. Chrysost. sur S. Matt. t. 1. p. 508. » Filles de Jerusalem, annoncez
» par tout que vostre Roy vous vient
» voir, & vous témoigner sa douceur.

Histoire des Juifs. t. 1. p. 237. » Comme Moyse estoit alors fort
» âgé, il établit Josüé, par le com-
» mandement de Dieu, pour luy
» succeder dans le don de Prophe-
» tie, & dans la conduite de l'Armée,
» dont il estoit tres-capable & tres-
» instruit des Loix divines & humai-
» nes.

p. 431. » Je vous puniray comme le meri-
» te vostre perfidie, & l'outrage que
» vous m'avez fait, de me croire ca-
» pable d'approuver, & mesme de
» me réjouïr d'une action si déte-
» stable.

Homel. de S. Chrysost. t. 3. p. 378. » Quand nous aurons commencé
» à avoir quelque goust des biens
» du Ciel, nous n'en aurons plus
» pour les biens de la terre; lors que
» nous goûterons, & nous nous trou-
» verons saintement enyvrez d'un
» plaisir celeste.

Car enfin, MESSIEURS, à regarder les choses de prés, les regles de la Syntaxe ne sont pas bien observées dans tous ces exemples.

Quelque peine & quelque honte qu'ils en eussent. *En* ne se peut joindre avec *peine*, parce qu'on ne dit pas, *avoir peine de demander*, comme *avoir honte de demander*; mais on dit *avoir peine à demander*. Au lieu d'*en* il faudroit *y* à l'égard de *peine*; *quelque peine qu'ils y eussent*. C'est ainsi qu'on parle ordinairement; *j'y ay peine*, *j'en ay honte*. Il n'appartient qu'à des hommes extraordinaires de parler d'une autre façon.

S'ils ne se connoissent eux-mesmes & les autres. *Se connoissent* regit bien *eux-mesmes*, mais non pas *les autres*. Il eust fallu, ce me semble, répeter *connoissent* pour la régularité de la construction. *S'ils ne se connoissent eux-mesmes, & ne connoissent les autres.*

Je dis le mesme de *ce qui luy seroit plus agréable & plus parfait.* *Luy seroit* ne se rapporte pas à *plus parfait* comme à *plus agréable.* Car ce seroit mal dit, que l'homme qui ne pense plus qu'à reconnoistre la volonté de Dieu, cherche ce qui est plus parfait à Dieu. Il cherche ce qui est plus agréable à Dieu, & ce qui est plus parfait. Il faudroit donc dire, si l'on vouloit parler réguliérement, *ce qui luy seroit plus agréable, & ce qui seroit plus parfait.*

L'exemple suivant est de mesme espece : *vous vient voir, & vous témoigner sa douceur. Vous vient* ne s'accorde pas avec *vous témoigner sa douceur*, comme avec *voir ;* car on ne dit pas, *vous vient vous témoigner*, comme on dit *vous vient voir.* La régularité demandoit que l'Auteur mist, *vient vous voir, & vous témoigner sa douceur.* Mais apparemment il ne s'est pas soucié de la régularité en cette rencontre ; il

a crû peut-estre que ce seroit trop s'abbaisser que de suivre scrupuleusement une Remarque de M. de Vaugelas, laquelle a pour titre, *Netteté de construction*. L'exemple de la Remarque est si conforme au nostre, que je ne puis m'empescher de vous la remettre devant les yeux.

Exemple. *Sçachant avec combien* « p. 113.
d'affection elle se daignera porter «
pour mes interests, & embrasser le «
soin de mes affaires. «

Je dis que cette construction « n'est pas nette, & qu'il faut dire, « *elle daignera se porter*, & non pas « *elle se daignera porter*, afin que « *daignera* se rapporte nettement à « la construction des deux verbes « suivans, *porter* & *embrasser*; car « *se daignera* avec *embrasser* ne se « peut construire. «

Peut-estre, ajoûte M. de Vaugelas, que quelques-uns negligeront « cét avis comme un vain scrupule, « auquel il ne faut pas s'arrester: «

» mais ils ne peuvent nier avec rai-
» ſon que la conſtruction ne ſoit in-
» comparablement meilleure de la
» façon que je dis ; & il faut toû-
» jours faire en toutes choſes ce qui
» eſt le mieux.

Les Ecrivains dont je parle negligent manifeſtement cét avis : mais ils en negligent bien d'autres, ſoit qu'ils n'aſpirent pas à la derniére perfection ; ſoit qu'ils ſe perſuadent qu'elle ne conſiſte pas en cela. Les exemples qui ſuivent vous le feront voir.

Dans la conduite de l'armée, dont il étoit tres-capable & tres-inſtruit des Loix divines & humaines,

Dont vient bien avec *tres-capable*, mais il ne s'accommode pas avec *tres-inſtruit*, qui a pour ſon régime *des Loix divines & humaines*. Cependant la conjonction *&* qui eſt entre *tres-capable* & *tres-inſtruit*, fait que ſelon l'ordre de la Grammaire *tres-inſtruit* devroit ſe raporter à *dont* comme *tres-capable*

Les deux derniers exemples choquent directement une autre Remarque de M. de Vaugelas, qui est intitulée, *Verbes régissans deux cas, mis avec un seul.*

Vous voyez, MESSIEURS, que je n'ay pas mal étudié les *Remarques sur la Langue Françoise*, & que j'ay eû raison de vous dire au commencement que je sçay assez bien mon Vaugelas.

Permettez-moy de vous raporter cette Remarque tout au long, pour vous faire mieux comprendre ma pensée.

Exemple. *Ayant embrassé & donné la benediction à son fils.* Nos « excellens Ecrivains modernes con- « damnent cette façon de parler, « parce, disent-ils, qu'*embrassé* regit « l'accusatif, & *donné* regit le datif; « tellement que ces deux verbes ne « peuvent s'accorder ensemble, pour « regir un mesme cas : & ainsi l'on « ne sçauroit faire la construction « avec le nom qui suit; car *embrassé* « a p. 63.

» veut que l'on die *embrassé son fils*, » & néanmoins en l'exemple propo- » sé il y a *à son fils*. De mesme si » l'on changeoit l'ordre des verbes » en ce mesme exemple, & que l'on » dist *ayant donné la benediction &* » *embrassé son fils*, on feroit encore » la mesme faute; parce que *donné* re- » git le datif, & néanmoins il y a *son* » *fils* qui est accusatif. Cette regle est » fort belle & tres-conforme à la pu- » reté & à la netteté du langage, qui » demande pour la perfection que » les deux verbes ayent mesme régi- » me, comme, *ayant embrassé & bai-* » *sé son fils; ayant fait des caresses, &* » *donné la benediction à son fils*. Car en » ces deux exemples les deux verbes » n'ont qu'une mesme construction.

Il n'en est pas ainsi des deux exemples suivans que je vous ay déja proposez.

L'outrage que vous m'avez fait, de me croire capable d'approuver, & de me réjoüir d'une action si détestable.

Approuver

Approuver, & *se réjoüir* ont en nostre Langue deux régimes differens. *Approuver* regit l'accusatif; *se réjoüir* regit l'ablatif, ou le genitif : cependant *d'une action si détestable* est regi par *d'approuver* comme par *de me réjoüir*.

Je dis le mesme du dernier exemple, & sans que je le die on le voit assez.

Lors que nous goûterons, & nous nous trouverons saintement enyvrez d'un plaisir celeste. Ce *d'un plaisir celeste* ne s'accorde pas *avec goûterons*.

Il estoit aisé de rectifier tout cela, mesme sans changer de verbe. Il n'y avoit qu'à dire :

L'outrage que vous m'avez fait de me croire capable d'approuver une action si détestable, & mesme de m'en réjoüir.

Lors que nous goûterons un plaisir celeste, & que nous nous en trouverons saintement enyvrez.

Mais il n'a pas plû sans doute à ces fameux Ecrivains de prendre un tour si facile & si naturel. Ils ont mieux aimé asſûrément ſuivre l'ancien uſage, & imiter les Auteurs des derniers regnes, que d'écrire comme vous, MESSIEURS: car M. de Vaugelas dit dans la Re-
» marque que je viens de citer. Il
» y a fort peu que l'on commence à
» pratiquer cette regle. Car ni Amiot,
» ni meſme le Cardinal du Perron,
» ni M. Coëffeteau ne l'ont jamais
» obſervée. Certes, en parlant, on
» ne l'obſerve point ; mais le ſtile
» veut eſtre plus exact. Les Grecs ni
» les Latins ne faiſoient point ce
» ſcrupule, fondez ſans doute ſur
» ce que le cas regi par le premier
» verbe eſt ſous-entendu; comme
» en l'exemple propoſé, *ayant em-*
» *braſſé & donné la benediction à ſon*
» *fils*, on ſous-entend *ſon fils*, aprés
» *ayant embraſſé*.
» C'eſt pourquoy je ne condamne
» pas abſolument cette façon de par-

ler : mais parce qu'en toutes cho- «
ſes il faut tendre à la perfection, «
je ne voudrois plus écrire ainſi, & «
j'exhorte à en faire de meſme ceux «
qui ont quelque ſoin de la netteté «
du ſtile. «

Il y a, MESSIEURS, plus de trente ans, que M. de Vaugelas donnoit ce conſeil. Comme la Langue s'eſt beaucoup polie depuis ce temps-là, & que les vieilles façons de parler s'en ſont allées avec les vieilles modes ; je croy que ſi ce grand homme vivoit encore, il ne pourroit du tout ſouffrir, ce qu'alors il n'oſoit condamner abſolument : & je ne doute pas auſſi, que vous n'ayez-vous meſmes les ſentimens qu'il auroit.

Un de ces Auteurs modernes qui obſervent le vieil uſage, & qui ne ſe mettent gueres en peine des avis de M. de Vaugelas, dit :

Ils n'ont plus ni affection ni créan- « *Educ. d'un Prince. p. 307.*
ce pour elles. «

Ce *pour elles* ſe rapporte bien à

affection ; car on dit *avoir de l'affection pour quelqu'un* : mais il ne se rapporte pas bien à *créance* ; parce qu'on ne dit pas *avoir créance pour une personne*, mais *en une personne*.

Cette construction est non-seulement contre la Remarque que je vous ay rapportée tout au long, mais encore contre celle qui la suit. Voicy comme parle M. de Vaugelas ; car je ne dis rien de moy-mesme ; & je m'attache aux Remarques que j'ay prises pour ma regle.

p. 64. » *Afin de le conjurer par la me-
» moire & par l'amitié qu'il avoit por-
» tée à son Pere*, dit un celebre Ecri-
» vain. Je dis que la mesme regle
» qui s'observe aux verbes, se doit
» aussi observer aux noms & qu'il
» n'y a pas moyen de construire l'e-
» xemple proposé, qu'en sous-enten-
» dant *de son pere* immediatement
» aprés *la memoire*. Il est certain que
» ce n'est point écrire nettement que
» d'écrire ainsi ; & que mesme il y

a une double faute en cét exemple, «
l'une que ces mots *par la memoire*, «
ne se sçauroient construire avec «
ce datif *à son pere* ; & l'autre qu'*il* «
avoit portée ne s'accommode pas à «
ce mot, *la memoire*, mais seulement «
à celuy-cy, *l'amitié*. Voicy un autre «
exemple selon la regle, *afin de le* «
conjurer par l'estime & par l'affection «
qu'il avoit pour son pere. Car *esti-* «
me & *affection* sont deux mots qui «
s'accordent ensemble, & ne de- «
mandent qu'une mesme constru- «
ction qu'ils ont icy doublement, «
& au verbe *avoir* & en la préposi- «
tion *pour*. Ceux qui ne se soucient «
pas de perfectionner leur Langue «
ni leur stile, se pourront encore «
dispenser de cette regle : mais ces «
Remarques ne sont pas pour eux. «

Vous voyez, MESSIEURS, que l'Auteur de l'*Education d'un Prince* s'en est dispensé, quand il a dit : *Ils n'ont ni affection ni créance pour elles.*

Mais d'où vient que les *Remar-*

ques sur la Langue Françoise sont négligées de la sorte? Seroit-il bien possible que M. Dupleix l'eust emporté peu-à-peu sur M. de Vaugelas? Je sçay bien que quelques mots & quelques phrases des *Remarques* ont changé avec le temps: mais je ne sçavois pas que les regles qui regardent la construction, pûssent jamais estre alterées; je les croyois invariables & éternelles. Quoy! *la Liberté de la Langue Françoise* est-elle devenuë la regle du langage des Courtisans & du stile des bons Auteurs?

Livre de Dupleix contre les Rem. sur la Langue Fran.

Si cela est, je ne m'étonne plus que le sieur de Royaumont dise en parlant à M. le Dauphin:

Hist. du V. & du N. Test. Ep. dedic.

» Vostre lumiére, MONSEIGNEUR,
» qui a paru dés vostre enfance avec
» tant d'éclat, & qui croistra toû-
» jours avec l'âge, estant soûtenuë
» par la sagesse de celuy dont le grand
» merite ne pouvoit estre honoré
» d'une marque plus illustre, que d'a-
» voir esté choisi par sa Majesté pour

ſe repoſer ſur luy de tout le ſoin de "
voſtre Royale éducation, vous fe- "
ra remarquer peu-à-peu de gran- "
des choſes dans la ſuite de cette "
Hiſtoire. "

Ce *d'avoir eſté choiſi par ſa Majeſté pour ſe repoſer ſur luy*, eſt tout-à-fait ſelon *la liberté de la Langue Françoiſe.*

On diroit dans les principes de M. de Vaugelas, *dont ſa Majeſté ne pouvoit honorer davantage le grand merite, qu'en le choiſiſſant pour ſe repoſer ſur luy de tout le ſoin de voſtre Royale éducation.* On diroit, *le Roy a choiſi M. de Montauſier, pour ſe repoſer ſur luy de l'Education de M. le Dauphin.*

Mais dans les principes de M. Dupleix, on parle d'une autre maniére; le bon homme n'y entendoit pas tant de fineſſe. On dit librement : *M. de Montauſier a eſté choiſi du Roy, pour ſe repoſer ſur luy de l'Education de M. le Dauphin.*

On pourroit dire avec la mesme liberté :

Hist. du V. & du N. Test. p. 270. » Dieu n'opposa à toutes les for-
» ces de ce Roy impie qu'un seul de
» ses Anges, qui, selon la remar-
» que de S. Jerosme, ne voulut pas
» enveloper ce Prince avec ses Sujets
» comme l'avoit autrefois esté Pha-
» raon.

Educ. d'un Prince. p. 168. » Dieu a voulu que cette science
» si necessaire aux hommes fust de
» telle nature, qu'elle dépendît plus
» de leur cœur que de leur intelli-
» gence & de leur esprit ; & que com-
» me elle ne se trouve point par ceux
» qui ne la desirent point, ou qui
» ne la desirent pas comme elle me-
» rite de l'estre, on ne manquast ja-
» mais de la trouver quand on la
» cherche de tout son cœur.

Tome I. de . Chrys. r S. Matt. 1. p. 605. » Representez-vous un jeune hom-
» me parfaitement accompli, qui
» possede l'Empire de toute la terre ;
» qui soit si saint & si juste, & dont
» la vertu ait tant de charmes, qu'il
» se fasse aimer de tous les hommes,

autant que les enfans le ſont de leurs "
peres. "

M. de Vaugelas auroit appellé cela licence & déréglement en fait de langage. Selon toutes les apparences, aprés ces verbes actifs, *ne voulut pas enveloper ce Prince ; qui ne la deſirent pas ; qu'il ſe faſſe aimer*, il n'aimeroit pas des verbes paſſifs ſous-entendus, *comme l'avoit eſté Pharaon ; comme elle merite de l'eſtre ; autant que les enfans le ſont de leurs peres.* Il aimeroit mieux ſans doute conſtruire réguliérement le verbe qui ſuit avec celuy qui précede, en diſant par exemple. *Ne voulut pas que ce Prince fuſt envelopé avec ſes ſujets comme l'avoit eſté Pharaon ; de qui elle n'eſt pas deſirée comme elle merite de l'eſtre ; qu'il ſoit aimé de tous les hommes, autant que les enfans le ſont de leurs peres.*

Mais l'eſprit de M. de Vaugelas ne vit-il pas encore dans l'Académie ; ou plûtoſt n'eſtoit-ce pas

l'eſprit de l'Académie qui animoit M. de Vaugelas, quand il compoſoit ſes Remarques ; cét Eſprit de diſcernement, de juſteſſe, de pureté, qui vous diſtinguent, MESSIEURS, de tous les autres Ecrivains ?

Cela me fait croire aprés tout, que *la Liberté* de l'Hiſtoriographe de France n'a point prévalu ſur les *Remarques* de l'Académicien ; & les Lettres que je reçois de Paris me confirment dans ma penſée. Un de mes amis, qui m'envoye les Livres nouveaux, & que je conſulte d'ordinaire ſur la Langue, me mande que les gens raiſonnables ſe ſont moquez de Dupleix avec ſa *Liberté de la Langue Françoiſe* ; que ſon Livre ſemble plûtoſt fait par un vieux Gaulois, que par un homme de noſtre temps ; qu'on ne le trouve plus que dans la boutique des Epiciers & entre les mains des Beurriéres.

Il ajoûte, que M. de la Mothe le Vayer ne s'eſt pas fait beaucoup

d'honneur par ses *nouvelles Remarques sur la Langue Françoise* : que celles de M. de Vaugelas sont plus estimées que jamais, particuliérement pour ce qui regarde la construction. Mais comme je luy avois proposé des doutes sur l'usage des gerondifs & des participes, il m'y répond en termes précis. Vous voulez bien, MESSIEURS, que je vous communique sa réponse; car quelque docte qu'il soit en gerondifs & en participes, je ne le crois pas aveuglément sur sa parole : & puis, aprés toutes les décisions des Sçavans, il en faut toûjours revenir à vous.

Deux gerondifs & deux participes ont mauvaise grace, me dit-il, dans une mesme periode. Par exemple, ce n'est pas bien parler que de dire :

« Le Pape Pie IV. ayant envoyé, comme nous avons dit, ses Lettres Apostoliques, pour appeller les Evesques au Concile de Trente, & ayant esté renduës au Saint « « « «

Vie de D. Barthel. des Martyrs. p. 142.

» Archevesque, il jetta d'abord les
» yeux sur son Peuple.

Hist. du V. & du N. Test. p. 502.

» Ce que l'Eunuque ayant assûré,
» ils descendirent tous deux dans
» l'eau, & Philippe le baptisa, ayant
» esté comme les prémices de toute
» la Gentilité.

Outreque ces deux *ayant* si prés l'un de l'autre blessent la veûë; *ayant esté renduës* dans le premier exemple, & *ayant esté* dans le second, choquent la Grammaire. Car la régularité de la construction demande qu'on dise : *Ces Lettres ayant esté renduës ; ce nouveau Chrétien ayant esté comme les prémices de toute la Gentilité.*

Il faut prendre garde, poursuit mon Ami, de ne pas mettre un participe actif, pour un participe passif ; comme fait un de nos meilleurs Ecrivains.

p. 221.

» Toute la magnificence des Prin-
» ces qui l'ont suivi n'a point égalé
» la sienne ; & ils pourroient passer
» pour pauvres, ou pour de simples

particuliers, en les comparant à « Salomon. Il falloit dire, *eſtant* « *comparez à Salomon*. Car *en les comparant* n'eſt point conſtruit, & ne ſe rapporte à rien; ou du moins il ne ſe rapporte pas à quoy il devroit ſe rapporter; non plus que *ne pouvant vaincre* dans un meſme endroit du meſme Livre. Le voicy tout au long, afin que vous entendiez ma penſée.

Achab, quoy-que deſeſperément « p. 245.
méchant, ne crût pas néanmoins «
avoir droit d'uſer de violence en- «
vers ſon Sujet : Mais ne pou- «
vant vaincre la réſolution de Na- «
both, ce refus luy cauſa un cha- «
grin étrange. Ce *ne pouvant vain-* «
cre eſt en l'air comme vous voyez, n'eſtant point lié avec ce qui le ſuit. Il ſeroit conſtruit, ſi l'on diſoit, *mais ne pouvant vaincre la réſolution de Naboth, il eut un chagrin étrange de ce refus.*

Voilà, MESSIEURS, ce que on Ami de Paris m'a répondu.

Il eſt bon Grammairien , & il poſſede parfaitement la *Grammaire générale & raiſonnée* : mais avec cela il eſt bel Eſprit, & honneſte homme ; il connoiſt Mademoiſelle de Scudery & M. Conrart.

Au reſte, comme il m'aime ſincérement , & qu'il ſouhaite avec paſſion que je parle bien François, il m'avertit dans une autre Lettre, de ne pas confondre les adverbes qui n'ont point de régime, avec ceux qui en ont.

Ne ſuivez pas , me dit-il , l'exemple d'un Auteur fameux, qui met toûjours un nom ou un verbe aprés *auparavant*, comme vous pouvez voir dans les endroits que je vous marque.

Hiſtoire des Iuifs. Préface.

» Je me ſuis trouvé obligé , & » comme forcé d'en donner l'Hiſtoi» re, pour faire connoiſtre la mau» vaiſe foy de ceux qui l'ayant écrite » auparavant moy, en ont obſcurci » la verité.

Nul homme auparavant luy n'en " t. 1. p. 164.
avoit eû la connoissance. "

L'habit qu'ils avoient osté à Jo- " p. 73.
seph auparavant que de le descen- "
dre dans la cisterne. "

Il ne falloit pas les mépriser, " p. 148.
mais les attaquer auparavant qu'ils "
se fortifiassent davantage. "

Le vendeur pouvoit rentrer dans " p. 195.
sa maison, en rendant le prix de "
l'aliénation, auparavant que l'an- "
née fust expirée. "

Souvenez-vous, ajoûte-t-il, de la Remarque de M. de Vaugelas.

Le vray usage d'*auparavant*, c'est " p. 348.
de le faire adverbe, & non pas pré- "
position : par exemple, c'est de l'em- "
ployer ainsi. Il me presse de telle "
chose, mais il y faut songer *au-* "
paravant ; il ne luy est rien arrivé, "
que je ne luy aye dit *auparavant*. "
Ceux qui parlent & écrivent le "
mieux, ne s'en servent jamais que "
de cette façon ; mais ceux qui n'ont "
nul soin de la pureté du langage, "
disent & écrivent tous les jours "

» *auparavant moy*, il eſt venu *aupa-*
» *ravant luy* ; au lieu de dire, il eſt
» venu *devant moy*, j'y ſuis *devant*
» *luy*.

» *Auparavant que* pour *devant que*,
» ou *avant que*, n'eſt pas auſſi du bel
» uſage. Les bons Ecrivains ne diront
» jamais, par exemple ; *auparavant*
» *que vous ſoyez venu*, pour dire
» *avant* ou *devant que vous ſoyez ve-*
» *nu*. Il en eſt comme de *cependant* ;
» car pour bien parler, on ne doit
» jamais dire, *cependant que*, non
» plus qu'*auparavant que*.

Je ne m'étonne pas que le Traducteur de Joſeph s'écarte de la Remarque. Il eſt de ces Ecrivains qui n'aiment gueres M. de Vaugelas. C'eſt toûjours mon Ami qui parle, MESSIEURS, & ce ſont ſes propres termes : mais ce qui me ſurprend, continuë-t-il, c'eſt que cét illuſtre Traducteur ne ſuit pas la *Grammaire génerale & raiſonnée*. Car, afin que vous le ſçachiez, l'Auteur de cette Grammaire, qui

eſt de ſes amis, parle de cette ſorte dans le chapitre des Prépoſitions.

Auparavant eſt un adverbe qui " ſe met abſolument, & non devant " les noms. L'on dit bien, *il eſtoit venu auparavant*; mais il ne faut pas dire, il eſtoit venu *auparavant diſner*, mais *avant diſner*, ou *avant que de diſner*. *p. 88.*

Mon Ami me donne le meſme avis ſur *alentour* que ſur *auparavant*; & il me cite M. Ménage, qui dit dans ſes *Obſervations ſur la Langue Françoiſe* au chapitre *Autour, alentour* : L'uſage des Ecri- « vains modernes a établi de la dif- « ference entre ces deux mots qui « eſtoient autrefois la meſme choſe « parmi eux : *autour* eſt une prépoſi- « tion, & *alentour* un adverbe. Selon « cette difference, il faut donc dire : « La Reine avoit toutes ſes filles *au- « tour d'elle*; & non pas, *alentour* « *d'elle* : La Reine eſtoit en un tel « lieu, & toutes ſes filles eſtoient « *alentour*, & non pas *autour*. « *p. 220.*

Cependant, des Auteurs fort modernes disent tout le contraire.

Vie de D. Barth. des Martyrs. p. 412. » Il offrit à Sebastien de luy donner les champs d'alentour les Forteresses qu'il avoit en Affrique, » pour les cultiver.

Educ. d'un Prince. p. 8. » Il y a de fort habiles Mathematiciens, qui croyent que c'est la » plus belle chose du monde, que » de sçavoir s'il y a un pont & une » voûte suspenduë alentour de la pla- » nette de Saturne.

Histoire des Iuifs. t. 1. p. 13. » Alors Noé ouvrit l'Arche, & » ayant apperceû un peu de terre » alentour de l'Arche.

p. 197. » Les Levites estoient alentour du » Tabernacle.

p. 246. » Il faut écrire sur les portes, & » porter aussi alentour de la teste & » des bras les principales choses que » Dieu a faites pour nous.

A la verité M. de Voiture dit à un de ses amis.

p. 86. » Tous les changemens que la for- » tune a faits en vostre vie me sem- » blent comme ces piéces de talc

que l'on applique ſur les portraits, "
qui laiſſent voir toûjours le meſ- "
me viſage, & ne changent que ce "
qui eſt alentour de la perſonne. "

Mais M. de Vaugelas & M. d'Ablancourt, qui ſont plus exacts & plus grammairiens, font toûjours *alentour* adverbe, & *autour* prépoſition.

La réverberation du bruit dans " *Quinte-Curce. p. 187.*
les vallons & les rochers d'alen- "
tour. "

Les Drapeaux ramaſſez enſem- " *Comment. de Ceſar. p. 60.*
ble avec les Soldats ſerrez alen- "
tour. "

Il s'eſtoit amaſſé autour de luy " *Quinte Curce. p. 162.*
un grand nombre de Phrygiens & "
de Macedoniens. "

Il fit autour de ſon Camp un re- " *Comment. de Ceſar. p. 48.*
tranchement de dix-huit pieds de "
haut avec un rampart de douze. "

Croyez-vous, MESSIEURS, que *comme* ſoit bien aprés *ſi* & *auſſi*. Par exemple:

L'union n'en eſt pas ſi parfaite " *Caract. des Paſſ. t. 1. p. 51.*
comme celle de l'appetit. "

Vie de D. Barth. des Mart. p. 695. „ Cette eſperance eſt auſſi préſom-
„ ptueuſe comme elle eſt vaine.
„ M. Ménage condamne cette con-
ſtruction dans *ſes Obſervations ſur la Langue Françoiſe.* *p. 34.* Voicy comme il parle au chapitre intitulé, *Si & auſſi comparatifs ſuivis de comme :*

„ Malherbe a dit :
„ *Il n'eſt rien de ſi beau comme*
„ *Caliſte eſt belle.*
„ Cette façon de parler n'eſt pas na-
„ turelle. Aprés *ſi* & *auſſi* compara-
„ tifs, il faut *que*, & non pas *comme.*
„ *Il n'eſt rien de ſi beau que Caliſte :*
„ *Caliſte eſt auſſi bonne qu'elle eſt*
„ *belle.*

Aprés avoir cité enſuite des Auteurs qui diſent le contraire, & entre autres M. Corneille dans ſon admirable Tragédie des Horaces,

Tant qu'a duré la guerre, on m'a veû conſtamment,
Auſſi bon citoyen comme parfait amant.

„ Il conclut ainſi. Mais en cela ces

grands Auteurs ne ſont pas à imi- «
ter, le *comme* aprés le *ſi* compara- «
tif n'eſtant plus aujourd'huy du bel «
uſage. «

Croyez-vous qu'on puiſſe joindre la particule *ſi* avec l'adverbe *extrêmement*, & dire par exemple :

Il en fut ſi extrêmement touché, « *Hiſtoire des Iuifs. t. p. 385.*
que le deſir d'épargner tant de «
tourmens à des perſonnes qui luy «
eſtoient ſi cheres, rallentiſſoit ſon «
courage. «

Il me ſemble qu'*extrêmement* tient lieu de *tres*, & marque le ſuperlatif en noſtre Langue. Ainſi pour dire c'eſt une perſonne *tres-belle*, nous diſons c'eſt une perſonne *extrêmement belle*. Mais on ne joint pas ſi avec *tres*; & ce n'eſt pas bien parler que de dire, une perſonne *ſi tres-belle*, comme on dit en quelques Provinces : cela me fait un peu douter de *ſi extrêmement touché*.

Il n'appartient qu'à la Langue Italienne de relever ſes ſuperlatifs

par des adverbes, des prépositions & des particules. On ne voit rien de plus commun dans ses meilleurs Livres que *molto richissima, molto bellissima, tanto bellissima, si scarsissimo, così ottimo, più pessimo.* Et c'est à peu prés, MESSIEURS, pour vous dire franchement ma pensée, comme si des géans d'une taille énorme & d'une hauteur prodigieuse estoient montez sur des échasses.

Il Torto e'l Diritto del non si può.

Nous sommes en cela beaucoup plus modestes que les Italiens & que les Latins mesmes, qui ont leur *longè maximus, longè pulcherrimus, multò maximus, multò pulcherrimus*, que les Italiens ont imité.

Comme nostre Langue n'a point pris de superlatifs du Latin; qu'elle n'en a point d'autre que *generalissime* qui est tout françois, & que M. le Cardinal de Richelieu fit de son autorité absoluë, allant commander les armées de France

en Italie, si nous en croyons M. de Balzac ; elle n'aime pas ce que le Pere Bartoli appelle *accrescimento a' superlativi* ; & selon M. de Vaugelas, elle ne peut souffrir *parfaitement* ou *infiniment* avec *tres-humble*.

C'est une faute, dit-il, que beaucoup de gens font, quand ils finissent une Lettre, de dire par exemple, *je suis parfaitement, Monsieur, vostre tres-humble serviteur* ; car cét adverbe *parfaitement* ayant la mesme signification & au mesme degré que *tres*, qui est la particule & la marque du superlatif ; lequel superlatif exprime la perfection de la qualité dont il s'agit, il y a le mesme inconvenient à dire *parfaitement tres-humble*, qu'à dire deux fois de suite *parfaitement parfaitement humble*, ou bien *tres tres-humble*, qui seroit une chose impertinente & ridicule. Aussi plusieurs se sont apperceûs & corrigez de ce pleonasme, où des meilleurs Esprits p. 390.

» de France eſtoient tombez ſans y
» penſer, & ſans y faire réflexion.
» Qui diroit *je ſuis parfaiment voſ-*
» *tre ſerviteur*, diroit fort bien ; mais
» *je ſuis parfaitement voſtre tres-hum-*
» *ble ſerviteur*, ne ſe peut dire qu'en
» ne ſçachant ce que l'on dit, ou du
» moins n'y ſongeant pas. Il en eſt
» de meſme d'*infiniment* dont on ſe
» ſert auſſi ſouvent que de *parfaite-*
» *ment* ; & *je ſuis infiniment voſtre*
» *tres-humble ſerviteur*, eſt pour la
» meſme raiſon auſſi mauvais que
» l'autre.

Cette Remarque me fait douter plus que jamais de *ſi extrêmement touché*.

Hiſtoire des Juifs. t. 3. p. 373.

Ce Traducteur ſi fameux donne un régime à *lors* ; & dit *lors de ce tumulte*, contre la Remarque de
» M. de Vaugelas. Lors avec un geni-
» tif, par exemple, *lors de ſon éle-* p. 91.
» *ction*, n'eſt gueres bon ou du moins
» gueres élegant.

Il dit toûjours *le onziéme*, quoy-
» que M. de Vaugelas diſe : Plu-
ſieurs

ſieurs parlent & écrivent ainſi, mais «
tres-mal, il faut dire l'onziéme. «

Ce qui ſe rencontra eſtre dans « *Hiſtoire des Iuifs. l. 2. p. 16.*
la onziéme année du Regne d'Hir- «
can. «

La Ville fut priſe environ la mi- « *p. 178.*
nuit en la onziéme année & au neu- «
viéme jour du quatriéme mois du «
Roy Sedécias. «

En la dix-huitiéme année du re- « *p. 180.*
gne de ce Prince, qui eſtoit la on- «
ziéme de celuy de Sedécias. «

Il joint preſque toûjours *commencer* avec la prépoſition *de*, nonobſtant la Remarque qui porte en termes formels :

Ce verbe dans la pureté de nô- « *p. 307.*
tre Langue demande toûjours la «
prépoſition *à*, aprés ſoy ; & pour «
bien parler François, il faut dire «
par exemple, *il commençe à ſe mieux* «
porter, & non pas, *il commence de* «
ſe mieux porter : & cela eſt telle- «
ment vray, que meſme au préterit «
défini à la troiſiéme perſonne *com-* «
mença, il faut dire *à* aprés, & non «

» pas *de*, comme disent les Gascons,
» & plusieurs autres Provinciaux, &
» mesme quelques Parisiens, soit par
» contagion, ou pour adoucir la Lan-
» gue, ostant la cacophonie des deux
» *à*, ne se souvenant pas de cette
» maxime sans exception, qu'il n'y
» a jamais de mauvais son qui bles-
» se l'oreille, lors qu'un long usage
» l'a établi, & que l'oreille y est ac-
» coûtumée. Il ne faut donc jamais
» dire, *il commença de*, mais toûjours
» *il commença à*, mesme quand le
» verbe qui suit commenceroit en-
» core par un *a*: tellement qu'il faut
» dire, par exemple, *Il commença à*
» *avoüer*, & non pas *il commença*
» *d'avoüer*. Ce n'est pas qu'il ne le
» faille éviter tant qu'il est possible;
» mais si par necessité, comme il se
» rencontre quelquefois, la naïveté
» de l'expression oblige aux trois *a*
» de suite, il n'en faut point faire
» de scrupule; parce que cette façon
» de parler estant naturelle, ne peut
» avoir que bonne grace, tant s'en

faut qu'elle soit rude. Il est vray « qu'il y a des verbes qui régissent « *à* & *de* ; & d'autres qui ne régis- « sent que *de*, & d'autres qu'*à*, com- « me celuy-cy. «

On ne peut pas s'expliquer plus nettement, ni plus fortement que fait M. de Vaugelas en cette Remarque.

Le Traducteur de Joseph ne laisse pas de dire.

Alors Hircan commença de crain- « *t. 2. p. 462.* dre. «

Cette Feste arriva en mesme jour « *t. 3. p. 78.* qu'Herode avoit commencé de re- « gner. «

Deux ou trois autres Ecrivains parlent de mesme.

C'est ainsi que ce saint homme « *Hist. du V. & du N. Test. p. 64.* commença d'entrer en sa gloire. «

Dés que ce fils ingrat se vit bien « *p. 209.* avec son pere, il commença d'en- « treprendre contre son Royaume & « contre sa vie. «

Il ne dit point, aprés que vous « *Homel. de S. Chrysost.* aurez offert le sacrifice, ou avant «

sur S.Matt. t. I. p 408. » que vous l'offriez, mais lors mesme que vous avez commencé de » l'offrir.

p. 422. » Il nous sera facile de les réprimer » d'une telle sorte, que s'ils com» mencent de s'élever, ils demeurent » néanmoins sans aucun effet.

Ce qui m'étonne, c'est qu'on mette *de* aprés *commencer*, quand il n'y a point de cacophonie à craindre ; comme il paroist par *commencé de regner ; commencé de l'offrir ; commencent de s'élever.* Est-ce que l'usage a changé depuis quelque temps ? ou plûtost n'est-ce point une petite entreprise sur l'usage ?

Vous voyez, MESSIEURS, les raisons que j'ay de douter ; & combien il est difficile à un provincial de prendre parti entre l'Auteur des Remarques, & les Auteurs de tant de beaux Livres, à moins que vous ne décidiez.

Ces Ecrivains si estimez semblent avoir entrepris d'abolir tou-

tes les Regles que M. de Vaugelas établit pour la construction.

Il dit que ce seroit mal parler, de dire, *il a esté blessé d'un coup de fléche, qui estoit empoisonnée*, parce que *fléche* nest regi que d'un article indéfini, qui est *de*, & qu'à cause de cela le pronom rélatif *qui*, ne sçauroit se rapporter à *fléche*: mais que s'il y avoit, *il a esté blessé de la fléche qui estoit empoisonnée*; alors ce seroit fort bien dit, parce qu'en cét exemple *fléche* a un article défini, qui est *de la*, auquel le pronom en tous les cas & en tous les nombres se rapporte parfaitement bien. *p. 276.*

L'Auteur de l'*Histoire du Vieux & du Nouveau Testament* n'a point égard à cette regle, non plus que le Traducteur des *Homelies de Saint Chrysostome.*

« S'ils ont esté les premiers auteurs du peché, ils ont esté les premiers modeles de penitence qu'ils ont faite d'une maniére qui nous est incomprehensible. » *Hist. du V. & du N. Test. p. 8.*

Homel. de S. Chrysost. sur S. Mat. t. 3 p. 590. » Leurs yeux estoient encore appe-
» santis de sommeil que leur causoit
» la tristesse dont ils estoient abbatus.

De penitence qu'ils ont faite, & *de sommeil que leur causoit la tristesse*, est comme, *de fléche qui estoit empoisonnée*. L'un auroit pû mettre *de la penitence*; & l'autre *du sommeil*: Mais ils auroient suivi la Remarque, & apparemment ils ont voulu s'en écarter.

Préface. L'Auteur de *La Perpetuité de la Foy* dit, *Ils ne demeurérent jamais courts*; malgré la Remarque qui por-
p. 227. » te : *Fort*, *Court* ont un usage assez
» étrange, mais qui est bien françois;
» c'est qu'une femme parlant dira tout
» de mesme qu'un homme, *je me fais*
» *fort de cela*; & non pas, *je me fais*
» *forte*. Elle dira aussi en parlant, *je*
» *suis demeurée court*, & non pas, *cour-*
» *te*. Il est du nombre pluriel comme
» du genre feminin; car il faut dire
» aussi, *ils se font fort de cela*, & non
» pas, *ils se font forts*: *ils sont demeu-*
» *rez court*, & non pas *courts*. En ces

phrases ces deux mots sont indécli- "
nables, & mis comme adverbia- "
lement. "

L'Auteur des *Remarques* dit qu'il p. 255.
faut écrire, *quelque riches qu'ils soient*, & non pas *quelques* avec un *s*; parce que *quelque* est là adverbe, & non pas pronom, & signifie *encore que*, ou proprement *le quantumlibet* des Latins.

L'Auteur du *Renversement de la mo-* p. 335.
rale de JESUS-CHRIST ne laisse pas de dire, *De toutes sortes de pechez, quelques infames, ou quelques atroces qu'ils soient*; & le Traducteur de Saint Chrysostome, *quelques impu-* " t. 2. p. 302
dens qu'ils fussent: ou plûtost ils le "
disent exprés, pour combattre la Remarque qui ne leur plaist pas.

L'Auteur des *Remarques* dit, p. 231.
qu'au nominatif & à l'accusatif *de* se met devant l'adjectif, & *des* devant le subantif. Par exemple, *il y a d'excellens hommes*, & *il y a des hommes excellens*: *ce païs porte d'excellens hommes*, & *porte des hom-*

mes excellens. Il ajoûte que c'est une regle essentielle dans la Langue.

Le Traducteur de Saint Chrysostome n'est pas de ce sentiment, & il s'en déclare en plusieurs endroits.

t. 3. p. 96. » Devenons comme *des* petits en-
» fans sans orgueïl, sans déguisement
» & sans malice.

p. 145. » Si vous ne vous convertissez, &
» ne devenez comme *des* petits en-
» fans, vous n'entrerez point dans le
» Royaume des Cieux.

p. 202. » Lors donc qu'on voit *des* petits
» enfans si sages avant leur âge.

t. 2. p. 328. » Le Prophete Osée leur avoit pré-
» dit aussi ces malheurs, lors qu'il
» leur dit qu'ils seroient comme un
» Prophete & comme un homme qui
» auroit perdu le sens ; c'est à dire,
» comme *des* faux-Prophetes posse-
» dez du malin Esprit.

On voit bien, Messieurs, que c'est de gayeté de cœur qu'il met toûjours *des* pour *de*.

p. 132. M. de Vaugelas juge qu'il faut

dire *s'asseiant*, & non pas *s'asséant*, parce que ce temps se forme de la premiére personne pluriele du present de l'Indicatif, qui est *asseions* & non *asséons*.

Le Traducteur de Saint Chrysostome juge le contraire.

Nous pouvons dire encore, que « *t. 3. p. 183*
JESUS-CHRIST par cette action «
accomplit une double prophetie, «
l'une d'action, & l'autre de paroles. «
La premiére en *s'asséant* sur un asne, «
& la seconde, parce que le Pro- «
phete Zacharie avoit prédit qu'il «
s'asséeroit ainsi comme estant Roy. «

M. de Vaugelas dit qu'il faut dire, *p. 224.* *avant que de mourir*, & non pas *avant que mourir*, ou *avant de mourir*.

Le Traducteur de Saint Chrysostome ne juge pas à propos d'en user ainsi.

Ceux de mesme qui voyent de « *p. 271.*
prés ces saintes ames, tirent quelque «
avantage de l'éclat & de la bonne «
odeur de leur vertu, & rabaissent «

» quelque chose du vain orgueil où
» ils estoient avant de les voir.

Les Auteurs de la *Vie de D. Barthelemy des Martyrs* disent le mesme.

p. 8. » Il prioit, & il soûpiroit beaucoup
» devant Dieu auparavant, comme
» nous avons déja marqué qu'il fai-
» soit avant d'estre Evesque.

Ils omettent la particule *ne* en divers endroits où elle a bonne grace, & où elle est peut-estre necessaire, selon les regles de M. de Vaugelas, qui dit si souvent que nostre Langue aime les negatives.

p. 722. » Elle a peur que se laissant aller au
» mouvement & à l'inclination de son
» cœur, elle s'attache trop à l'un de
» ces deux estats.

p. 739. » C'est peut-estre une grace de nous
» refuser en cét estat ce que nous de-
» mandons, de-peur que si on nous
» l'accordoit, nous devinssions d'au-
» tant plus coupables.

p. 749. » Portez-le comme un bouquet
» sur vostre sein & devant vous, de-

peur que le portant ſans le ſentir, «
il vous laſſe par ſa peſanteur. «

Je ſuis ſeur que M. de Vaugelas auroit dit, *elle ne s'attache*, *nous ne devinſſions*, *il ne vous laſſe* ; quoyque M. de Balzac diſe : J'ay peur « que je ſuis condamné à languir « toûjours en ce petit coin du mon- « de. « *Lettres choiſies, tom. 1. p. 266.*

Je ſuis ſeur encore que M. de Vaugelas ne diroit pas : L'ancien « Serpent s'armera contre vous de « toute ſa malice & ſa violence. « *Imitation de I. C. p. 207.*

Il faut neceſſairement qu'il ſe « faſſe au dehors comme un débor- « dement & un deluge de corruption « dans toutes ſes actions & ſes mou- « vemens. « *p. 269.*

Elle s'attache à vous par toutes « ſes puiſſances & ſes mouvemens. « *p. 277.*

Il diroit ſans doute, *de toute ſa malice & de toute ſa violence ; dans toutes ſes actions & dans tous ſes mouvemens ; par toutes ſes puiſſances & par tous ſes mouvemens* : & il parleroit de la ſorte, pour obſer-

ver sa Remarque de l'adjectif *tout* avec plusieurs substantifs.

p. 447. » Cét adjectif, dit-il, suivi de plu-
» sieurs substantifs dans la mesme
» construction du membre de la pe-
» riode, veut estre répeté devant
» chaque substantif. Par exemple, il
» faut dire, *toute la Syrie & toute la*
» *Phenicie*. & non pas *toute la Syrie*
» *& la Phenicie*; & non-seulement
» le premier où *toute* est répeté
» deux fois, est le meilleur; mais le
» dernier où il n'est employé qu'une
» fois est mauvais, & contre la pu-
» reté naturelle de nostre Langue.
» C'a bien toûjours esté ma créan-
» ce; mais ce seroit peu de chose si
» ce n'estoit aussi le sentiment de
» nos Maistres. Que s'il y a plus de
» deux substantifs, c'est encore de
» mesme. Par exemple, un excel-
» lent Auteur a écrit, *pour voir tou-*
» *tes les beautez, l'artifice, & les*
» *graces*: il falloit dire, *pour voir*
» *toutes les beautez, tout l'artifice,*
» *& toutes les graces*. Cela est hors

de doute parmi les purs Ecrivains.

Il ſemble, ajoûte-t-il, que les ſubſtantifs qui ſuivent ſoient jaloux du premier, s'ils ne marchent tous à meſme train; & ſi l'on ne les traite avec autant d'honneur que celuy qui va devant. Et quand les deux ſubſtantifs ſont de divers genre, la faute eſt inexcuſable de ne pas répeter *tout*; comme par exemple, il a perdu *toute ſa ſplendeur & ſon luſtre*; c'eſt ſans doute mal parler, il faut dire, *il a perdu toute ſa ſplendeur & tout ſon luſtre.*

Ne pourroit-on pas ajoûter à cét exemple ceux que je viens de rapporter. *Un deluge de corruption dans toutes ſes actions & ſes mouvemens; elle s'attache à vous par toutes ſes puiſſances & ſes mouvemens.* Car *actions* & *mouvemens*, *puiſſances* & *mouvemens* ſont des ſubſtantifs de divers genre.

Je me perſuade auſſi, MESSIEURS, qu'aprés la Remarque de *ce qu'il*

p. 3. *vous plaira*, M. de Vaugelas ne diroit jamais.

Education d'un Prince. p. 2. » Ceux qui sont chargez de son éducation en commettent encore une » plus grande, s'ils ne luy en procurent pas la meilleure, & la plus di» gne d'un Prince qui leur est possible.

A vous dire la verité, j'ay crû d'abord que c'estoit une faute d'impression : & j'ay esté surpris de ne point trouver *qu'il leur est possible*, pour *qui leur est possible*, dans l'Errata où l'on a corrigé des choses assez legeres ; où l'on a mis, par exemple, *principes de verité*, au lieu *de principes de la verité* ; *de justes*, *de pecheurs*, au lieu *des justes*, *des pecheurs*.

p. 381. Je n'ay point trouvé non plus dans cét Errata si exact : *Seneque tout Stoïcien qu'il fust*, corrigé par *tout Stoïcien qu'il estoit*, ou *quelque Stoïcien qu'il fust*. Cependant, je croy que la correction n'auroit pas esté inutile.

Mais il ne m'appartient pas, Mes-

SIEURS, de corriger rien : c'eſt aſſez pour moy de douter, & de vous bien propoſer mes doutes. Il m'en reſte quelques-uns ſur la conſtruction, qui ne me ſemblent pas mal fondez.

Ceux qui auront plus d'inclina- « *Préf. des Préjugez p. 27.*
tion pour les diſcuſſions particu- «
liéres, la pourront ſatisfaire par les «
autres Livres que l'on publiera en- «
ſuite. «

Ce *la* ſe rapporte-t-il bien à *plus d'inclination*, qui n'a point l'article défini ? & ne ſeroit-ce pas le plus ſeur, de dire, *ſe pourront ſatisfaire par les autres Livres ?*

Voſtre Cellule vous ſera en- « *Imitation de I.C. p. 83*
nuyeuſe, ſi vous aimez d'en ſortir. «

Ne faut-il pas dire, *ſi vous aimez à en ſortir ?* On dit, à mon avis, *j'aime à ſortir, j'aime à parler*, & non pas *de ſortir, de parler.*

Daniel eſt l'un des Prophetes à « *Hiſt. du V. & du N. Teſt. p. 325.*
qui Dieu ait plus marqué l'avenir «
par des viſions myſterieuſes. «

Ne ſeroit-ce pas mieux dit, *à qui Dieu a plus marqué l'avenir ?*

Vie de D. Barthel. des Martyrs. p. 42. » Je luy dis ce que Dieu nous dit » dans l'Ecriture, & les plus grands » Saints dans leurs écrits.

p. 231. » Ils doivent aimer ce que nous » haïssons; & nous, haïr ce qu'ils » aiment.

La construction réguliére ne veut-elle pas qu'on dise, *& ce que les plus grands Saints disent dans leurs écrits; & nous devons haïr ce qu'ils aiment?* Car *nous dit*, ne peut pas estre regi par les *plus grands Saints*; & *doivent* ne s'accommode pas avec *nous*.

p. 69. » Pour ce qui regarde l'administra- » tion du revenu de l'Archevesché, » il en donna soin à des personnes » de conscience & d'une fidelité tres- » éprouvée, qui n'avoient ni de cu- » pidité pour les accroistre, ni d'a- » varice pour en faire des tresors.

Ces *de* devant *cupidité & avarice*, ne sont-ils point superflus? Quand *point* est devant le substantif, on met *de* entre *point* & le substantif. *Il n'a point de troupes*,

il n'a point d'argent : mais quand *point* n'y eſt pas, on ne met point *de*; on dit *il n'a ni troupes, ni argent*, & non pas, *il n'a ni de troupes, ni dargent*. Selon cette Remarque, qui me paroiſt aſſez vraye, il faudroit dire, *qui n'avoient ni cupidité, ni avarice*; & non pas imiter M. de Balzac, qui dit dans une de ſes Lettres : *Je n'avois ni de voix diſtincte, ni de parole articulée*. *Lettres choiſies p. 161.*

Je vous fatiguerois, MESSIEURS, ſi je vous diſois toutes les conſtructions qui me ſont ſuſpectes. Il faut néanmoins, avant que de paſſer outre, que je vous demande, ſi c'eſt parler ſelon les regles de la Grammaire, ou ſelon les loix de l'uſage, que de dire :

Le Renverſement de la morale de JESUS-CHRIST *par les erreurs des Calviniſtes.*

Tous les ſubſtantifs n'ont pas, ce me ſemble, le régime des verbes & des participes. On dit *renverſer une choſe par une autre* ; & on

diroit bien, *la morale de* JESUS-CHRIST *renversée par les erreurs des Calvinistes :* mais *le renversement de la morale de* JESUS-CHRIST *par les erreurs des Calvinistes* ne me paroist pas trop régulier, ni trop élegant, non plus que *la défaite de Goliat par David, la défaite de ses Géneraux par les Juifs,* comme parle un autre Ecrivain.

Hist du V. & du N. Test. p. 183. p. 357.

A la verité j'ay ouï autrefois crier dans les ruës de Paris : *La défaite des Espagnols par l'Armée de M. le Prince ;* mais je croyois que c'estoit un stile de Gazette, & un jargon de Colporteurs, dont il n'estoit pas permis aux bons Ecrivains de se servir.

p. 437. „ JESUS-CHRIST ayant fait „ cette guerison de dix lepreux, trou„ va lors qu'il fut arrivé en Judée „ toute Jerusalem en trouble.

Ce *toute*, est selon la Grammaire, mais est-il selon l'usage ? Ne dit-on pas *tout Rome dit cela, tout Venise s'en étonne ;* comme si on

ſous-entendoit *le peuple de Rome, le peuple de Veniſe?*

Tant de vertus n'empeſcherent « p. 283.
pas qu'il ne fuſt emmené captif en «
Ninive. «

Six mois aprés Dieu envoya le « p. 377.
meſme Ange vers la Sainte Vierge «
Marie en Nazareth. «

Pour leur donner des marques « p. 383.
certaines de la verité qu'il leur di- «
ſoit, il les envoya en Bethléem. «

Des Noces s'eſtant faites en Ca- « p. 399.
na ville de Galilée. »

Je ſçay bien que nos Anciens, comme a remarqué M. Ménage, diſoient *en Paris*, *en Roüen*, *en Bourdeaux*, à l'imitation des Italiens, qui diſent, *in Roma*, *in Venezia*, *in Milano*. Ils dirent enſuite à la Françoiſe, *à Paris*, *à Roüen*, *à Bourdeaux*; ils conſerverent ſeulement *en* devant les noms des Villes qui commencent par une voyelle; *en Avignon*, *en Arles*, *en Arras*, *en Anvers*: mais, ſi nous en croyons M. Ménage, de-

Obſervations ſur la Langue Françoiſe. p. 212.

puis quelques années on met *à* par tout ; & il faut dire, ſans craindre la rencontre de deux voyelles, *à Avignon*, *à Arras*, *à Arles*, *à Anvers*. Il en eſt de meſme de *Jeruſalem* ; & Meſſieurs de Port-Royal ont commencé à dire, *à Jeruſalem*.

Je juge par là qu'*en Ninive*, *en Nazareth*, *en Bethléem*, *en Cana*, ſe ſent un peu de l'Antiquité ; que c'eſt parler Italien en François ; ou plûtoſt que cette conſtruction eſt tirée fidellement du Latin de l'Ecriture. C'eſt à vous, MESSIEURS, à juger ſi hors les Phraſes conſacrées, le Latin de l'Ecriture doit eſtre la regle de noſtre Langue ; & ſi la fidelité de la traduction conſiſte en cela.

ı Ni- ı. ılcem 2. : fa- ıt in ȝali-

Mais il me ſemble que ce n'eſt pas aſſez, pour bien parler, & pour bien écrire, d'éviter les mots barbares, les méchantes phraſes, & les conſtructions vicieuſes ; il faut encore, ſi je ne me trompe, rechercher avec ſoin tout ce qui contribuë à la netteté du langage,



QUATRIÉME PARTIE.

DOUTES
SUR
CE QUI REGARDE
LA NETTETÉ
DU LANGAGE.

JE ne sçay, MESSIEURS, si je ne me suis point formé une fausse idée de la netteté du langage. Comme l'on ne parle que pour se faire entendre, je voudrois que dans le Discours il n'y eust jamais ni ambiguité, ni équivoque; que tout y fust clair & facile: qu'en lisant un Livre, on comprist d'abord ce qu'on lit, sans estre obligé de lire deux fois la mesme chose pour la comprendre; que rien ne fist de la peine; & que

chaque mot d'une periode fust si-bien placé, qu'on n'eust pas besoin d'interprete, ni mesme de réflexion, pour en démesler le sens.

Je voudrois que ceux qui écrivent tâchassent non-seulement de se faire entendre, mais qu'ils fissent en sorte, qu'on ne pûst ne les pas entendre ; & que l'expression fust si claire, qu'elle frappast l'esprit du Lecteur comme le Soleil frappe les yeux des personnes qui ne s'attachent pas à le regarder, & qui le sentent malgré qu'ils en ayent.

on ut intelgere possit, d ne omni- possit non itelligere irandum. Quint. Inst. 8. c. 2.

Enfin, je voudrois que tous les Livres eussent cette clarté qui brille par tout dans les ouvrages de M. Patru, & qui est soûtenuë d'un sens si droit & si juste.

A vous parler franchement, MESSIEURS, comme mon idée est conforme à celle de M. de Vaugelas, je la trouverois assez raisonnable, si des Ecrivains celebres n'en avoient une toute contraire.

Ces Ecrivains n'ont pas beaucoup d'aversion de tout ce qui obscurcit le discours, soit qu'ils negligent les regles communes pour se distinguer ; soit qu'ils affectent un langage mysterieux, tel qu'estoit celuy des Oracles, pour se faire admirer davantage ; soit enfin que les expressions obscures regnent presentement dans le beau stile. Voicy comme ils parlent.

« Ayant appris en mesme temps « la défaite de ses Géneraux par les « Juifs, il résolut de marcher con- « tre eux. « *Hist. du V. & du N. Test. p. 357.*

Quoy-que le sens soit, *qu'il apprit que ses Géneraux avoient esté défaits par les Juifs*, l'expression porte à penser *qu'il apprit par les Juifs la défaite de ses Géneraux*.

« Il n'y a peut-estre point de Con- « seil où le secret se garde mieux « que dans celuy de la République « de Venise. « *Entretiens d'Ariste & d'Eugene. p. 168.*

A la verité, pour peu qu'on ait d'attention, on voit bien que *celuy*

se rapporte à *conseil*. Néanmoins, comme il peut aussi se rapporter à *secret*, & qu'il suspend l'esprit un moment, ne seroit-il pas mieux de dire *que dans le Conseil de la République de Venise?*

p. 185. » Scipion doit estre en cela leur
» modelle comme en tout le reste.
» Tite-Live a remarqué, que quand
» il alla assiéger Carthagene.

Comme *il* est équivoque entre *Scipion* à qui il se rapporte par la force de la matiére, & *Tite-Live* à qui il se rapporte par la construction des mots, ne faudroit-il point répeter *Scipion*, ou dire *ce grand Capitaine*, pour une netteté parfaite?

Vie de D. Barthel. des Martyrs p. 222. » Il croyoit que pour cela il fal-
» loit renouveller les anciens Ca-
» nons touchant la vie & les mœurs
» des Clercs établis par les Papes,
» les Peres & les Conciles.

p. 199. » S'il arrive que quelqu'un des
» Evesques s'absente de son Dioce-
» se, le saint Concile déclare qu'il en-

courra

courra les peines portées par les «
auciens Canons contre les Prélats «
non-résidens, qui ont esté renou- «
vellez sous Paul III. «

Etablis, & *qui ont esté renouvellez*, se rapportent selon le sens aux *anciens Canons*; & cependant, selon l'ordre des paroles, on diroit que l'un se rapporte aux *Clercs*, & l'autre aux *Prélats non-résidens*, qui en sont plus proches.

Si je suivois mon idée, je joindrois *établis* & *qui ont esté renouvellez* avec *anciens Canons*; & je dirois, *il falloit renouveller les anciens Canons établis par les Papes, les Peres, & les Conciles, touchant la vie & les mœurs des Clercs. Il encourra les peines portées contre les Prélats non-résidens, par les anciens Canons qui ont esté renouvellez sous Paul III.*

Il estoit important que le Concile « p. 219.
marquast en particulier combien il «
condamnoit la profanation que font «
ces personnes de leur caractere, «

I

» *qui* retombe ſur tout le corps des
» Eveſques.

Cette période ne ſeroit-elle pas plus claire, ſi l'on mettoit, *laquelle retombe ſur tout le corps des Eveſques*, au lieu de *qui* ? Car alors il ſeroit évident que *laquelle* ſe rapporteroit à *profanation*, & non pas à *caractere*.

Je ſçai bien que, ſelon la Remarque de M. de Vaugelas, ces pronoms *lequel*, *laquelle*, au nominatif, tant ſingulier que pluriel, ſont rudes pour l'ordinaire, & qu'à parler en géneral on doit plûtoſt ſe ſervir de *qui*. Mais je ſçai bien auſſi que, ſelon la meſme Remarque, il y a certaines exceptions & certains endroits, où il faut dire *lequel*, comme quand il y a deux ſubſtantifs, dont l'un eſt d'un genre, & l'autre d'un autre : alors ſi le pronom rélatif ne ſe rapporte pas au plus proche ſubſtantif, mais au plus éloigné ; il ne faut pas, à cauſe de l'équivoque, ſe ſervir de *qui*,

p. 91.

parce qu'il eſt du genre commun, & que l'on ne ſçauroit auquel il ſe rapporteroit; mais il faut uſer de l'autre rélatif *lequel*. Exemple. *C'eſt un effet de la divine Providence, qui eſt conforme à ce qui nous a eſté prédit.* Je dis que ce premier *qui*, c'eſt M. de Vaugelas qui parle, ſe rapporte à *effet*, & non pas à *providence*: & neanmoins, comme de ſa nature il ſe rapporte au plus proche, on auroit ſujet de croire qu'il s'y rapporteroit en cét exemple, ce que toutefois il ne fait pas. C'eſt pourquoy au lieu de *qui*, il faut toûjours mettre *lequel*, & dire: *C'eſt un effet de la divine Providence, lequel eſt conforme à ce qui nous a eſté prédit.*

M. de Vaugelas établit la meſme regle en un autre endroit de ſes *Remarques*, où il rapporte cét exemple. *C'eſt le fils de cette femme qui* « p. 467.
a fait tant de mal. On ne ſçait ſi ce «
qui ſe rapporte à *fils*, ou à *fem-* «
me: de-ſorte que ſi l'on veut qu'il «

» se rapporte à *fils*, il faut mettre
» *lequel* au lieu de *qui*, afin que
» le genre masculin oste l'équivo-
» que.

Les équivoques se forment aussi par les pronoms possessifs ; & l'Auteur des *Remarques* en donne un
p. 468. » exemple. *Il a toûjours aimé cette*
» *personne au milieu de son adversité.*
» Ce *son* est équivoque, dit-il ; car
» on ne sçait s'il se rapporte à *cette*
» *personne*, ou à *il*, qui est celui qui a
» aimé. Quel remède ? Il faut donner un autre tour à la phrase, ou la changer.

L'Auteur de l'*Histoire du Vieux & du Nouveau Testament* n'use point de ce remède.

p. 260. » Telle fut, dit-il, la fin de cette
» malheureuse Princesse, qui fut un
» grand instrument de la justice de
» Dieu, pour purifier *ses* serviteurs
» par *ses* violences.

p. 440. » Les Juifs l'ont chassé de leur Sy-
» nagogue, mais JESUS-CHRIST
» l'a receû dans la Communion de

son Esprit, & a fait de *son* cœur «
son temple vivant. «

Saint Chrysostome, entre tous « p. 513.
les Saints Peres, a esté celuy qui a «
eû la plus haute idée de cét Apô- «
tre. *Sa* vie a esté *son* admiration, «
ses travaux l'adoucissement de *ses* «
souffrances. «

Au lieu de se signaler luy-mesme « p. 355.
par la victoire d'un si grand enne- «
my, comme il l'esperoit, il n'a «
servi qu'à augmenter *sa* gloire par «
sa défaite. «

Il se rendit tres-agréable à Dieu; « p. 243.
il attira *sa* benédiction sur *son* «
Royaume, & sur *ses* armes. «

Tous ces pronoms possessifs font, ce me semble, obscurité; à cause des divers rapports qu'ils ont dans la mesme phrase. Car, par exemple, *ses serviteurs* se rapporte à *Dieu*, & *ses violences* à *cette malheureuse Princesse*; quoy-que, selon la construction des paroles, l'un & l'autre se rapporte à la mesme personne.

On en peut dire presque autant de *son cœur* & de *son temple*; de *sa vie* & de *son admiration*; de *ses travaux* & de *ses souffrances*; de *sa gloire* & de *sa défaite*; de sa *benédiction* & de *son Royaume*.

On pourroit peut-estre rectifier tout cela, si l'on vouloit s'en donner la peine. Il n'y auroit qu'à tourner autrement la phrase, selon le conseil de M. de Vaugelas. Par exemple, la derniére période pourroit estre mise ainsi.

Il se rendit tres-agréable à Dieu; il en attira la benédiction sur son Royaume & sur ses armes.

Si les autres phrases estoient tournées à-peu-prés de cette sorte, elles ne séroient pas apparemment si ambiguës qu'elles sont : mais pour peu qu'on aime l'ambiguité & l'équivoque, je croy, MESSIEURS, qu'on embarasse les choses de gayeté de cœur, au lieu de les démesler.

Cét Auteur conſerve ſon caractere dans l'uſage des pronoms démonſtratifs.

Il meſle enſemble des *il* & des *luy*, qui ont des rapports tout differens; & ce mélange fait, à mon avis, un peu d'embaras.

Samuel offrit ſon holocauſte à « Dieu; & *il luy* fut ſi agréable, qu'*il* « lança au meſme moment de grands « tonnerres contre les Philiſtins. « *Hiſt. du V. & du N. Teſt. p. 17*

Il tâcha d'inſpirer à tous ſes Sol- « dats la meſme confiance en Dieu, « dont *il* eſtoit plein *luy*-meſme, leur « repreſentant qu'*il* eſtoit *luy* ſeul le « Dieu des armées. «

L'eſprit du Seigneur ſe ſaiſit de « Jephté, qui aſſembla des troupes « de toutes parts, marcha contre les « Ammonites, & fit vœu à Dieu que « s'*il luy* donnoit la victoire, *il luy* « offriroit en holocauſte celuy qui « ſortiroit le premier de ſon logis, « pour venir au-devant de *luy*. «

Croyez-vous, MESSIEURS, que ces *il* & ces *luy* faſſent une

grande beauté dans le diſcours ? Pour moy, je vous avoüë franchement, que ſi je me meſlois d'écrire, je tâcherois de les éviter. Je dirois par exemple.

Samuel offrit ſon holocauſte à Dieu, & ce ſacrifice luy fut ſi agréable, qu'il lança au meſme moment de grands tonnerres contre les Philiſtins. Je ne ſçai cependant ſi je dirois, *lança de grands tonnerres contre les Philiſtins*; car cela me paroiſt une étrange choſe, pour exprimer ces paroles de l'Ecriture : *Intonuit Dominus fragore magno ſuper Philiſthiim, & exterruit eos.*

Je dirois : *Il tâcha d'inſpirer à tous ſes Soldats la meſme confiance en Dieu dont il eſtoit plein luy-meſme, leur repreſentant que le Seigneur eſtoit luy ſeul le Dieu des armées.*

L'eſprit du Seigneur ſe ſaiſit de Jephté qui aſſembla des troupes de toutes parts, marcha contre les Ammonites, & fit vœu que s'il rempor-

toit la victoire, il offriroit à Dieu la personne qui sortiroit la premiére de son logis, pour venir au-devant de luy.

Enfin, je ne voudrois point mettre dans une mesme période deux *il*, ou deux *luy* de suite, qui se rapporteroient à diverses choses. Ce qui m'embarasse, MESSIEURS, c'est que d'autres Livres fort estimez sont remplis de ces sortes d'équivoques.

Il semble qu'*il* expose l'homme « *Homel. de S. Chrys. sur S. Matt. t. 1. p. 480.*
sur un grand & magnifique théa- «
tre, & qu'*il luy* donne ce qu'*il* de- »
siroit avec une magnificence qu'*il* «
n'auroit osé esperer. «

Celuy qui prie vraiment Dieu, « *p. 482.*
quitte tout le reste, & n'est attentif «
qu'à *celuy* qui a le pouvoir de *luy* «
accorder ce qu'*il luy* demande. «

Si Vostre Altesse *luy* a fait l'hon- « *Vie de D. Barthelemy des Martyrs p. 45.*
neur de le croire, lors qu'il *luy* a «
parlé de moy, il est juste qu'elle «
me croye lors que je *luy* parle de «
luy. «

Je vous ennüirois, MESSIEURS, si je rapportois tous les exemples que j'ay remarquez ; & je crains bien de vous avoir déja ennuïé par tant de citations importunes : mais souvenez-vous, s'il vous plaist, que les personnes publiques sont exposées à la persecution des fâcheux ; & qu'il vous en doit un peu coûter, pour estre les Oracles de la Langue.

Je sçai au reste ce que dit l'Auteur des *Remarques*, qu'il y a des équivoques dont on ne sçauroit presque se défendre, & que les plus excellens Auteurs Grecs & Latins nous en fournissent des exemples. Mais celles que je viens de vous marquer ne sont pas de cette nature ; & je pense aprés tout qu'on a toûjours tort d'en faire, quand on peut n'en faire point. N'est-ce pas aussi une méchante raison, pour excuser les équivoques, de dire que le sens supplée au défaut des paroles ?

Si nous en croyons M. de Vaugelas, c'eſt aux paroles à faire entendre le ſens, & non pas au ſens à faire entendre les paroles; & c'eſt renverſer la nature des choſes, que d'en uſer autrement.

Selon le précepte de Quintilien, il faut éviter toutes ſortes d'équivoques, non-ſeulement celles qui embaraſſent le ſens, & qui rendent l'eſprit incertain; mais encore celles qui ne donnent nulle atteinte au ſens, & qui ne conſiſtent que dans les mots. Car dés que les paroles ſont ambiguës, l'Auteur fait de ſon coſté tout ce qu'il faut pour n'eſtre point entendu, quoi-qu'on l'entende malgré l'ambiguité des paroles. *Inſtit. l. 8 c. 2.*

C'eſt à vous, MESSIEURS, à prononcer là-deſſus, & à me tirer de l'embaras où me mettent les bons Ecrivains, qui ne ſuivent ni les préceptes de Quintilien, ni les conſeils de M. de Vaugelas.

Ces deux illuſtres Grammairiens ne recommandent rien tant, com-

Nobis prima sit virtus perspicuitas, propria verba, rectus ordo. *ibid.*

me vous sçavez, que de bien arranger les mots, pour rendre le discours net & facile. L'un dit que la clarté de l'expression dépend de la proprieté & de l'ordre des paroles : & l'autre, que l'arrangement des mots est un des plus grands secrets du stile; que qui n'a cela, ne peut pas dire qu'il sçache écrire; qu'il a beau employer de belles phrases & de beaux mots, estant mal placez, ils ne sçauroient avoir ni beauté ni grace, outre qu'ils embarrassent l'expression, & luy ostent la clarté, qui est le principal.

Remarques de Vaugelas. p. 352.

Avec tout cela, un Auteur fameux ne se met pas trop en peine de l'ordre & de la situation de ses mots. Jugez en vous mesmes.

Educat. d'un Prince p. 38.

» On leur peut conter quelque hi-
» stoire remarquable sur les princi-
» pales Villes qui y attache la me-
» moire.

p. 39.

» Il faut tâcher qu'ils placent tout
» ce qu'ils entendent dire dans leurs
» Cartes.

Nous attachons aux mots cer- « p. 386.
tains mouvemens de l'ame ; nous «
les accompagnons de certains sen- «
timens d'estime & de préference ; «
nous élevons ceux à qui nous les «
appliquons au-dessus des autres. «

Il y a, par exemple, un air de « p. 62.
vanité & d'affectation, & d'un «
amour tendre de la réputation dans «
Pline le Jeune, qui gastent ses «
Lettres, quelques pleines d'esprit «
qu'elles soient. «

Il semble que dans ce dessein « p. 72.
l'on peut se servir avec utilité de «
toutes les raisons naturelles qui sont «
solides & claires, en les leur fai- «
sant entrer dans l'esprit, sans mes- «
me qu'ils s'apperçoivent de cette «
intention secrete. Celle que l'on «
peut tirer de ce que l'esprit voit «
clairement, qu'il est impossible, «
&c. «

Ce *qui attache la memoire* aprés *les principales Villes ; dans leurs Cartes* aprés *entendront dire ; au-dessus des autres* separé de *nous éle-*

vons; qui gaste ses Lettres, proche *Pline le Jeune; celle que l'on peut tirer*, ensuite de *cette intention secrete* : tout cela n'est pas bien net à mon gré. Mais apparemment l'Auteur prend plaisir à écrire de la sorte; car il n'y avoit rien de plus aisé que d'oster ces petites ambiguitez, ou en plaçant autrement ses paroles, ou en y changeant quelque chose. Ne pouvoit-il pas dire, *en leur montrant les principales Villes, on leur peut conter quelque histoire remarquable qui y attache la memoire.*

Il faut tâcher qu'ils placent dans leurs Cartes tout ce qu'ils entendront dire.

Nous élevons au-dessus des autres ceux à qui nous les appliquons.

Il y a, par exemple, dans Pline le Jeune, un air de vanité & d'affectation, qui gaste ses Lettres.

La raison que l'on peut tirer de ce que l'esprit voit clairement, &c. Car il n'y a plus d'ambiguité, en

mettant la *raison* au lieu de *celle*, qui se rapporte en apparence à *intention secrte*, quoy-qu'en effet il ne s'y rapporte pas.

M. Sarasin dit dans *la Vie de* Pomponius Atticus: *Oeuvres de Sarasin. p. 132.*

Et de fait, Atticus s'estant con- « tenté de l'Ordre des Chevaliers « dans lequel il estoit né, parvint « néanmoins jusques à l'alliance de « l'Empereur Auguste, ayant aquis « dés long-temps auparavant *sa* fa- « miliarité par *sa* belle maniére de « vivre, & *celle* du reste des plus « grands Seigneurs de la Ville. «

Celle aprés *sa belle maniére de vivre* rend le sens un peu obscur, sans parler des deux *sa* qui se rapportent à des personnes differentes. Ne pouvoit-il pas sauver cette obscurité, en disant:

Ayant aquis dés long-temps auparavant, par sa belle maniére de vivre, la familiarité de ce Prince, & celle du reste des plus grands Seigneurs de la Ville.

p. 125. » Il dit dans la mesme Vie : Ce » fut luy qui fit décharger de la pro» scription, où l'on l'avoit mis estant » absent, L. Calidus.

Ne falloit-il pas dire, pour parler nettement : *Ce fut luy qui fit décharger L. Calidus de la proscription où l'on l'avoit mis estant absent.*

Un autre Ecrivain fameux ne se soucie guere davantage de cette clarté, qui consiste presque toute dans la situation des paroles.

Hist. du V. & du N. Test. p. 117. » La révolte de Coré, de Dathan » & d'Abiron, dit-il, ayant esté ap» paisée, il s'en excita quelque temps » aprés une autre dans tout le peu» ple, que Dieu vengea d'une manié» re bien particuliére.

Ce n'est pas là-ce qu'on appelle une situation réguliére. Car si vous y prenez garde, MESSIEURS, *une autre* n'est pas trop bien placé ; & *aprés une autre* fait une petite équivoque. D'ailleurs que *Dieu vengea* se rapporte à *une autre*, quoy-qu'il semble se rappor-

ter à *peuple* qui le précede immediatement. Pour éviter ce desordre, j'osterois *dans tout le peuple* de la période, & je me contenterois de dire : *la révolte de Coré, de Dathan & d'Abiron ayant esté appaisée, il s'en excita une autre quelque temps aprés, que Dieu vengea, &c.*

Ou si je voulois mettre *dans tout le peuple*, je le mettrois avant *une autre*, afin que *peuple* fust plus éloigné du rélatif qu'*une autre*.

« Jonathas y vint, dit le mesme Auteur, & fit voir à ces deux Rois qu'il n'estoit pas moins magnifique que généreux, par les presens qu'il leur fit. » p. 363.

L'ordre naturel demanderoit, ce me semble, qu'on dît, *& fit voir à ces deux Rois, par les presens qu'il leur fit, qu'il n'estoit pas moins magnifique que généreux.*

Le Traducteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST dit en parlant de la grace :

p. 348. » Elle nous enſeigne à cacher tout
» ce qui pourroit eſtre loüé & ad-
» miré juſtement, ſous le voile d'une
» humilité ſincére.

Le diſcours ne ſeroit-il pas un peu plus net, ſi l'on diſoit ſelon l'ordre naturel: *Elle nous enſeigne à cacher ſous le voile d'une humilité ſincére tout ce qui pourroit eſtre loüé & admiré juſtement.*

Pour moy, MESSIEURS, je m'imagine qu'une des choſes qui contribuë davantage à la netteté du ſtile, eſt de ſuivre cét ordre de la nature que noſtre Langue aime tant, & qui eſt ſi conforme à la raiſon.

τῇ φυσικῇ τάξει τῶν ὀνομάτων χρηστέον. *Demetrius Phaler. de Elocut.*

Mais j'ay remarqué dans la lecture de quelques bons Livres une autre ſorte d'obſcurité & d'équivoque, qui conſiſte plus dans la liaiſon des mots mis enſemble, que dans la ſituation de chaque mot en particulier.

J'ay leû, par exemple, dans les
» *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*: L'u-

ſage, qui eſt le Roy ou le tyran des " p. 1
Langues vivantes, eſt en France le "
maiſtre du monde le plus imperieux. "

Et dans la *Vie de D. Barthelemy des Martyrs* : Ce Saint Cardinal, que Dieu deſtinoit à eſtre la gloire de ſon ſiécle, eſtoit déja dans un ferme deſſein de fouler aux pieds tout le monde. p. 246

Le maiſtre du monde le plus imperieux ; fouler aux pieds tout le monde, ont quelque choſe qui m'embaraſſe. *Le maiſtre* joint avec *monde*, & *fouler aux pieds* joint avec *tout le monde*, me donnent d'autres idées que celles qu'il faut avoir : car au premier je conçois un empereur fier, qui eſt le maiſtre du monde, le plus imperieux ; & en l'autre, je conçois un homme enflé d'orgueïl, qui traite tout le monde avec le dernier mépris.

Il eſt vray que ces idées ne ſont que paſſer, & que la matiére dont il s'agit les diſſipe preſqu'auſſitoſt qu'elles naiſſent : mais enfin elles

me passent par l'esprit ; & ce seroit peut-estre le mieux, si elles ne se presentoient point du tout. Il n'y auroit pour cela qu'à dire :

L'usage, qui est le Roy ou le tyran des Langues vivantes, est en France le maistre le plus imperieux qui fut jamais.

Ce Saint Cardinal, que Dieu destinoit à estre la gloire de son siécle, estoit déja dans le ferme dessein de fouler aux pieds toutes les choses du monde, ou simplement, *de fouler le monde aux pieds* ; car *le monde* ne fait pas équivoque comme *tout le monde.*

Les constructions qu'on appelle louches, ne sont-elles pas contraires à la clarté du discours ? Et M. de Vaugelas n'a-t-il pas raison de les condamner, quand aprés avoir apporté cét exemple, *Germanicus a égalé sa vertu, & son bonheur* » *n'a jamais eû de pareil*, il dit : Ce » n'est pas écrire nettement, que » d'écrire comme cela ; *a égalé sa*

vertu & son bonheur, &c. parce «
que *sa vertu* est accusatif régi par «
le verbe *a égalé*, & *son bonheur* «
est nominatif, & le commence- «
ment d'une autre construction, & «
de l'autre membre de la pério- «
de. Néanmoins il semble qu'estant «
joints par la conjonctive *&*, ils «
aillent ensemble; ce qui n'est pas, «
comme il se voit en achevant de «
lire la période entiére. On appelle «
cela *une construction louche*, parce «
qu'elle semble regarder d'un costé, «
& elle regarde de l'autre. «

En lisant depuis peu l'*Imitation de* JESUS-CHRIST & l'*Histoire du Vieux & du Nouveau Testament*, je suis tombé sur des endroits qui ressemblent fort à ces constructions louches, si je ne me trompe.

Vous me commandez, dit le « p. 377.
Prieur de Saint Val, d'approcher «
de vous avec confiance, si je desire «
d'avoir part avec vous, & de re- «
cevoir la nourriture d'Immortali- «

» té, si je veux aquerir une vie & une
» gloire qui dure éternellement.

p. 29. » Lors que le combat se donna,
» dit le Prieur de Sombreval, &
» que Josué résistoit courageusement
» à Amalec, Moyse s'adressa à Dieu,
» en tenant ses mains étenduës, &
» formant ainsi la figure de la Croix,
» qui devoit estre un jour si salutai-
» re, & si redoutable à nos enne-
» mis.

Ne diroit-on pas que *de recevoir la nourriture d'immortalité* est regi de *si je desire*, aussi-bien que *d'avoir part avec vous*? & que *si salutaire* se rapporte à *nos ennemis* aussi-bien que *si redoutable*, à cause de la conjonctive *&*, qui joint *d'avoir part avec vous* à *de recevoir la nourriture d'immortalité*, & *si salutaire* à *si redoutable*?

Néanmoins l'Auteur ne prétend rien moins que cela. Il veut que *de recevoir la nourriture d'immortalité* soit regi de *vous me commandez*, & que *si salutaire* n'ait

nul rapport *à nos ennemis*. Mais il a beau le vouloir, la construction des paroles fait un autre effet malgré luy. Pour remédier à cét inconvénient, il n'avoit qu'à dire, *qui devoit estre un jour si salutaire aux fidelles, & si redoutable à leurs ennemis. Vous me commandez d'approcher de vous avec confiance, si je desire avoir part avec vous, & de recevoir, &c.* En ne disant point *d'avoir part*, aprés *si je desire*, on en détache *de vous recevoir*, & on l'attache *à vous me commandez*.

M. l'Abbé, qui demeure dans mon voisinage, & que je vois assez souvent, dit que je rafine un peu trop; & que l'on ne pourroit plus ni parler, ni écrire, si l'on vouloit y regarder de si prés. Il ajoûte qu'une construction louche est une vraye vision; & qu'on s'exprime assez clairement, pourveû qu'on se fasse entendre. Mais je croy, MESSIEURS, qu'il se mé-

prend, tout éclairé & tout habile qu'il eſt; & ce qui me le fait croire, c'eſt que M. de Vaugelas dit en termes exprés ſur ce ſujet.

p. 90. » Je ſçai bien qu'il y aura aſſez de » gens qui nommeront cecy un ſcru-» pule, & non pas une faute, parce » que la lecture de toute la période » fait entendre le ſens, & ne permet » pas d'en douter. Mais toûjours ils » ne peuvent pas nier que le Lecteur » & l'Auditeur n'y ſoient trompez » d'abord; & quoi-qu'ils ne le ſoient » pas long-temps, il eſt certain qu'ils » ne ſont pas bien-aiſes de l'avoir » eſté, & que naturellement on n'ai-» me pas à ſe méprendre. Enfin, » c'eſt une imperfection qu'il faut » éviter, pour petite qu'elle ſoit, s'il » eſt vrai qu'il faille toûjours faire » les choſes de la façon la plus par-» faite qu'il ſe peut, ſur tout lors » qu'en matiére de langage, il s'agit » de la clarté de l'expreſſion.

M. l'Abbé a d'autres principes; & dans la derniére viſite qu'il me

rendit,

rendit, il se déclara si hautement contre l'Auteur des *Remarques*, que je ne pûs m'empescher de le défendre avec un peu de chaleur. Nostre contestation commença par les constructions louches ; mais le fort de la querelle fut sur les grandes parentheses, & sur les longues périodes. Je vous fais Juges de nostre differend, MESSIEURS ; c'est à vous à qui il appartient de regler ces sortes d'affaires.

Comme M. de Vaugelas a esté jusques à cette heure mon oracle ; je dîs assez hardiment, sur sa parole, que les grandes parentheses estoient contraires à la netteté du stile. Monsieur l'Abbé en convint d'abord ; mais il changea de sentiment, par je ne sçay quel caprice, dés que je luy eûs fait lire l'exemple qui suit.

« Il n'appartient qu'à celuy qui, « par un commerce infame avec ces « victimes publiques de l'impudicité, « a violé les membres de JESUS-

Vies des SS. PP. des Deserts. l. 2. p. &c.

» CHRIST, en violant cette hostie
» vivante, qu'il estoit obligé de con-
» server pure, pour la rendre agréa-
» ble à Dieu, de nier qu'il y ait du
» sacrilege dans cette passion bruta-
» le ; & il n'appartient qu'à celuy,
» qui estant semblable à ceux que
» nous voyons dans les Actes des
» Apostres estre tombez morts sur le
» champ, par un chastiment épou-
» vantable, pour s'estre réservé une
» partie du prix de la vente de leur
» bien, de nier que la fraude soit
» idolatrie.

Que dites-vous de ces deux parentheses, luy dis-je, en soûriant ? Ne rompent-elles pas un peu la liaison des choses qui devroient estre naturellement ensemble ? Point du tout, me repliqua-t-il avec un grand sérieux ; & il est aisé de voir à quoy se rapporte *de nier*. Mais le discours ne seroit-il pas plus clair, luy répondis-je, si *de nier* estoit plus proche du verbe qui le régit ? Je n'en sçai rien, me dit-il ; & pour

Etiam interjectione qua & Oratores & Historici frequenter utuntur, ut medio sermone aliquem inserant sensum, impediri solet intellectus, nisi quod interponitur, breve est. *Quintil. Inst. l. 8. c. 2.*

moy, je trouve que la parentheſe ne fait point à un mauvais effet.

Comme je vis qu'il s'opiniaſtroit à ſouſtenir cét exemple ſans nulle bonne raiſon, j'ouvris un autre Livre, & luy montray l'exemple ſuivant.

Ce ſera ainſi que nous jouïrons « par avance des biens du Ciel, & « de la gloire qui nous eſt promiſe, « en vivant dés icy bas comme des « Anges qui converſent avec les « hommes, & nous tenant au-deſſus « de tous les deſirs terreſtres, de tout « le trouble des paſſions, comme ces « Puiſſances celeſtes & ſpirituelles; « & que nous recevrons enſuite ces « biens ineffables de l'autre vie, que « je vous ſouhaite à tous par la grace « & la miſericorde de Noſtre Seigneur JESUS-CHRIST, à qui « appartient toute gloire, tout Empire, « & toute adoration, avec ſon « Pere Eternel, & ſaint principe, & « avec le Saint Eſprit, la ſource & le « principe de toute bonté, mainte- «

Homel. de S. Chryſ. ſur S. Matt. t. 1. p. 469.

» nant & à jamais, & dans tous les
» siécles des siécles.

Je n'avois pas achevé de lire toute la période, qu'il me dit assez brusquement: Tout cela est net, & je ne voy pas ce qui vous peut embarasser. C'est, luy dis-je, que ce second membre de la période, *& que nous recevrons ensuite*, est un peu éloigné du premier. Qu'importe, repliqua-t-il, pourveû qu'avec un peu d'attention l'on entende bien le sens de la période? M. de Vaugelas ne se contente pas de cela, luy repartis-je; & en parlant de la netteté du stile, il dit positivement que le discours devient obscur, quand le second membre d'une période, qui est joint au premier par la conjonctive *&*, en est éloigné, à cause d'une autre période qui est entre deux comme une parenthese. Comme je ne me souvenois pas bien de l'exemple des *Remarques*, je pris le Livre, & je luy leûs ce qui suit.

Il y a de-quoy confondre ceux qui " p. 472.
" *le blasment, quand on leur aura fait*
" *voir que sa façon de chanter est ex-*
" *cellente, quoy-qu'elle n'ait rien de*
" *commun avec celle de l'ancienne Gre-*
" *ce, qu'ils loüent plûtost par le mé-*
" *pris des choses presentes, que par*
" *aucune connoissance qu'ils ayent de*
" *l'une ni de l'autre; & qu'il merite*
" *une grande loüange.* Je dis que ce
" dernier membre, *& qu'il merite*
" *une grande loüange*, est trop éloi-
" gné du premier par cette longue pa-
" renthese qui commence, *quoy-qu'elle*
" *n'ait, &c.* & que quand elle n'au-
" roit que le tiers de la longueur
" qu'elle a, comme *que sa façon de*
" *parler est excellente, quoy-qu'elle*
" *n'ait rien de commun avec la nostre,*
" *& qu'il merite*, &c. la période ne
" laisseroit pas d'estre vicieuse, &
" de pecher contre la netteté.

Vous voyez, luy dis-je, que cét exemple est assez conforme à celuy des *Homelies de Saint Chrysostome.*

L'Auteur des *Remarques*, me répondit-il, avoit ce gouſt-là, & chacun a le ſien. Il ne s'agit que de ſçavoir qui a le bon, continuay-je : mais, à vous dire le vray, je me défie des gouſts particuliers, ſur tout en fait de langage.

Au reſte, Monſieur l'Abbé, luy dis-je, l'Auteur des *Remarques*, dont le gouſt ne vous plaiſt pas, quoy-qu'il plaiſe à beaucoup de gens, n'a pas moins d'averſion pour les longues périodes, que pour les longues parentheſes. Il dit que la longueur des périodes eſt fort ennemie de la netteté du ſtile ; & il le dit aprés les anciens Maiſtres de l'Eloquence, qui veulent que les périodes ayent de juſtes bornes, de-peur qu'elles ne fatiguent & celuy qui écoute, & celuy qui parle. Cependant, celle que nous venons de lire dans Saint Chryſoſtome eſt aſſez longue ; & ſi vous y avez pris garde, c'eſt tout ce que j'ay pû faire que de la lire tout d'une haleine.

κῶλα, ἐν πολλοῖς ὅροις ὁρίζοντα τὸν λόγον. ἐπεί τοι μακρὸς ἂν εἴη καὶ ἄπειρος καὶ ἀπεχνῶς πνῖγον τὸν λέγοντα. *Demetrius Phaler. de Elocut.*

Vraiment, me repliqua-t-il, vous estes bien délicat de trouver cette période longue ; & il faut que vous ayez l'haleine bien courte, pour ne l'avoir pas leûë aisément. Que feriez-vous donc, ajoûta-t-il, si vous aviez à lire celles qui sont au commencement des *Préjugez légitimes contre les Calvinistes* ? C'est ce qu'on appelle des périodes nombreuses, & remplies non pas de paroles vaines & frivoles, mais de choses essentielles & solides. Je n'ai jamais rien veû de si plein ; & pour vous en convaincre, il faut que je vous les lise moy-mesme.

Fugere oportet longam verborum continuationem, quæ auditoris aures & orationis spiritum lædit. *Cic. ad Heren. l. 4. c. 3*

Il prit alors le Livre *des Préjugez* qui estoit sur ma table ; & aprés s'estre arresté un peu, peut-estre pour faire provision d'haleine, il me leût avec une grande vigueur les deux périodes suivantes.

« Ils pourroient arrester tout-d'un- *p. 38.*
« coup ceux qui leur feroient une
« semblable proposition, en répon-
« dant, comme feroient les simples

» d'entre les Catholiques, si on leur
» proposoit la mesme chose, que se
» sentant incapables de discerner, par
» leur propre lumiére, entre tant de
» Sectes qui prennent le nom de
» Chrestiennes, & qui font profession
» de reconnoistre JESUS-CHRIST,
» celle où la verité réside, ils ne
» peuvent agir d'une maniére plus
» sage & plus prudente, que de se
» conduire dans ce choix si impor-
» tant par la plus grande authorité
» qui soit dans le monde, qui est
» celle de l'Eglise; & que cela leur
» fait conclure que Dieu, qui est la
» Sagesse souveraine, aussi-bien que
» la Verité éternelle, ne pouvoit
» permettre qu'ils s'égarassent, en
» suivant une voye que la Sagesse
» mesme leur prescrit.

p. 53. » Comme c'est de l'Eglise Ro-
» maine que ces prétendus Réfor-
» mateurs sont sortis, que cette Egli-
» se estoit en possession du ministe-
» re, que c'est elle qui les avoit en-
» gendrez en JESUS-CHRIST par

les Sacremens, qui leur avoit mis «
les Ecritures entre les mains; qu'ils «
reconnoissent en elle de tres-grands «
avantages au-dessus de leur nou- «
velle Société, comme l'étenduë, «
l'antiquité, la succession du ministe- «
re; & qu'ils confessent eux-mesmes «
qu'ils seroient coupables du plus «
grand des crimes, s'ils s'estoient «
séparez d'elle sans une necessité «
pressante & inévitable; il est im- «
possible que l'on ne concluë de-là, «
qu'à-moins que ces gens ne fas- «
sent voir à ceux qu'ils sollicitent «
d'imiter leur séparation, qu'il est «
juste & necessaire de les suivre en «
quittant l'Eglise Romaine, c'est «
une témerité criminelle que de «
s'engager dans leur parti, & que «
tout homme raisonnable doit de- «
meurer inviolablement attaché à «
la doctrine & à la communion de «
l'Eglise Catholique, tant que lon «
ne luy découvrira point une autre «
Société qui merite de luy estre «
préferée. «

N'admirez-vous pas ce nombre & ce tour, me dit-il, quand il fut au bout de la période ? J'admire la force de vostre poitrine, luy repliquay-je ; & je me réjouïs avec vous de ce que vous n'estes pas pulmonique. Mais ce sont-là des choses, continua-t-il. Il y a peut-estre trop de choses ensemble, luy dis-je ; & Quintilien n'approuve pas ces Orateurs, qui veulent tout dire dans une période.

Circumeunt omnia copiosa loquacitate quæ dicere volunt, ipsam deinde illam seriem cum alia simili jungentes miscentésque, ultra quam ullus spiritus durare possit, extendunt. *Instit. l. 8. c. 2.*

Un des préceptes de Démetrius est que l'on ne fasse point les membres des périodes trop longs, depeur qu'elles ne passent les mesures que demande le bon sens. Mais une des regles génerales de Rhetorique en toute langue est que les plus longues périodes ne passent point quatre membres : de-sorte qu'une période de six membres est quelque chose, à mon gré, d'aussi monstrueux que seroit un homme qui auroit quatre mains & quatre pieds.

M. l'Abbé ne daigna pas me répondre. Il me quitta avec beaucoup de froideur ; & sa sortie précipitée me parut un effet de son chagrin. Je vous laisse à juger, MESSIEURS, qui a tort de luy ou de moy.

Mais tout ce que je vous ay proposé sur la clarté de l'expression n'est rien au prix de ce que je vais vous dire. Il s'agit icy du bon sens ; & non pas des simples paroles : car, comme dit M. de Vaugelas, sans la netteté du raisonnement, qui est la partie essentielle du discours, avec toute la pureté & la netteté du langage, on est insupportable, la raison n'estant pas moins essentielle au stile qu'à l'homme.

Je ne sçai si je me trompe : mais il me semble que les phrases suivantes ne sont pas trop nettes de ce costé-là.

Judas aida beaucoup à arracher « *Hist. du V.*
ce consentement de Jacob ; & il « *& du N. Test. p. 67.*

» luy promit, avec toute la certitude
» possible, de luy répondre de Ben-
» jamin, & de le luy ramener.

Que signifie, *il luy promit de luy répondre de Benjamin?* Le sens ne seroit-il pas plus net, si l'on disoit; *il luy répondit de Benjamin*, *& il luy promit de le luy ramener*, sans ajoûter *avec toute la certitude possible*, qui étant joint à *promit*, est un peu galimatias.

p. 5. » Eve se laissa seduire par ces pa-
» roles artificieuses; & commençant
» de tomber dans le cœur, elle acheva
» tout-à-fait de se perdre, en s'ar-
» rêstant trop à considerer ce fruit.

Je n'ai pas compris d'abord ce que vouloit dire *tomber dans le cœur:* néanmoins je me persuade qu'il faut comprendre d'abord ce qu'on lit; & que toutes les paroles du discours doivent estre si claires, qu'on les entende aisément, quand mesme on n'y a qu'une attention médiocre.

Dilucida & negligenter quoque audientibus aperta. *Quint. Instit.* l. 8 c. 2.

p. 510. » Ces humbles disciples de JESUS-
» CHRIST representérent à ce peuple

qu'ils n'estoient que des hommes «
semblables à eux, qui les exhor- «
toient de se retirer du culte sacri- «
lege de l'idolatrie. «

L'idolatrie n'est rien autre chose que le culte des Idoles. De-sorte que *se retirer du culte sacrilege de l'idolatrie*, vaut autant que *se retirer du culte sacrilege du culte des idoles*; ce qui n'est pas à mon avis trop raisonnable.

Il avoit sur tout une étrange aver- « *Vie de D Barthel de Martyrs. p. 102.*
sion de ceux, qui au lieu de cher- «
cher leur subsistance dans un métier «
ou une occupation humaine qui leur «
fût propre, changent par un horible «
sacrilege, les choses les plus saintes «
en un trafic profane & honteux. «

Ce que nous avons dit suffit, « *p. 115.*
pour faire voir que ce Saint Pa- «
steur se transformoit en quelque sor- «
te dans tous les besoins & toutes «
les afflictions des autres. «

Changer les choses les plus saintes en un trafic profane & honteux; se transformer dans tous les besoins &

toutes les afflictions des autres, ne ſont-ce point de belles paroles qui ne ſignifient rien ? J'entendrois bien, *faire un trafic profane & honteux des choſes les plus ſaintes ; entrer dans tous les beſoins & toutes les afflictions des autres* ; mais je n'entens pas *changer les choſes en un trafic*, ni *ſe transformer dans tous les beſoins*. Car afin que cela fuſt intelligible, il faudroit que les choſes devinſſent un trafic, & que nous devinſſions tous les beſoins des autres ; & c'eſt ce que je ne puis comprendre. Voicy d'autres phraſes que je comprens encore moins.

Homel. de S. Chryſoſt. ſur S. Matt. t. 1. p. 208.

„ Nous faiſons la guerre à l'avarice „ en paroles, & elle nous aſſujétit en „ effet. Elle nous mene par tout en „ trophée, comme des ames vena- „ les, & comme des eſclaves qu'elle „ a achetez avec de l'argent.

Voilà la premiére fois que j'ay veû *mener en trophée*, pour *mener en triomphe*. Mais je ne vois pas comment *mener en trophée* ſe peut

dire. J'aimerois autant dire *mener en statuë*, ou *en obelisque:* : car un trophée est un monument dressé à la gloire du victorieux, aussi-bien qu'une statuë & un obelisque; & c'estoit chez les Anciens un tronc d'arbre chargé des dépoüilles du vaincu.

Si nous étions sages, cette crain- « t. 2. p. 56[illegible]
te nous accompagneroit durant tou- «
te nostre vie; mais parce que nous «
y sommes insensibles tant que nous «
vivons, elle se saisira de nous à la «
mort, & nous frappera de terreur. «

La crainte nous frappera de terreur, ne me paroît pas trop sensé: car la crainte & la terreur ne different que du plus & du moins; c'est le mal, & non pas la crainte qui frappe de terreur.

Combien de choses sont neces- « p. 532.
saire à la Draperie, & de combien «
d'autres Arts dépend-elle, sans les- «
quels elle ne pourroit faire le sien? «

Dit-on raisonnablement qu'un Art comme la Draperie ne puisse faire son art?

» La Langue rougit quelquefois de
» dire tout ce que le cœur luy dicte :
» mais comme le cœur n'a aucun
» homme pour témoin , il produit
» hardiment dans ses pensées tout le
» mal qu'il a conceû en luy-mesme.

Comment la langue *rougit-elle?* Comment le cœur *produit-il dans ses pensées ce qu'il conçoit ?* Cela me passe.

t. 3. p. 335. » Ils ne tiroient pas dequoy satis-
» faire ces excés de bouche du su-
» perflu des riches.

p. 602. » On ne travaille jamais dans ces
» maisons à satisfaire simplement le
» necessaire. On donne tout au luxe
» & aux plaisirs.

Je sçay ce que c'est que satisfaire une personne, une passion, une puissance : mais je ne sçay ce que c'est que satisfaire des actions & des desordres , comme sont *les excés de bouche*. On dit *satisfaire la necessité*: mais *satisfaire le necessaire* , veut-il dire quelque chose en nostre Langue ?

La vaine gloire eſt toûjours un » p. 307.
mal ; mais elle n'eſt jamais plus «
mauvaiſe, que lors que nous la cher- «
chons dans nos aumônes. Elle com- «
bat alors l'humanité meſme ; & «
publiant l'aſſiſtance qu'elle a renduë «
au pauvre, elle inſulte en quelque «
ſorte à la miſere d'autruy, pour «
donner une cruelle ſatisfaction à ſa «
complaiſance. «

La vaine gloire qui inſulte à la miſere d'autruy, pour donner une cruelle ſatisfaction à ſa complaiſance, eſt un peu phebus, ce me ſemble: c'eſt à dire, MESSIEURS, pour me ſervir de vos termes, & les appliquer icy, que cela *fait une confuſion de belles paroles, qui n'ont aucun ſens raiſonnable.* *Sentimens de l'Acad. p. 148.*

Comme je ne ſuis pas de ces Eſprits penétrans, qui entendent tout, ou qui devinent tout, juſques au galimatias ; j'ay conſulté mon Ami de Paris ſur ces phraſes extraordinaires. Il m'a mandé qu'il ne les comprend pas mieux que

moy, & qu'elles l'ont fait rire de bon cœur.

Comme vous eſtes, MESSIEURS, les ennemis déclarez du phebus, du galimatias, & de tout ce qui choque le bon ſens, je doute que ces belles phraſes vous plaiſent fort : du moins je ne croy pas que vous y remarquiez ce caractere que demande Quintilien, & qui conſiſte à rendre le langage plauſible aux doctes, clair aux ignorans. Je crains bien plûtoſt que les Auteurs de ces phraſes ne vous faſſent ſouvenir de cét ancien Maiſtre qui aimoit tant l'obſcurité; qui donnoit à ſes diſciples des préceptes pour obſcurcir le diſcours; & qui ne trouvoit jamais leurs compoſitions plus belles, que quand il ne les entendoit pas luy-meſme.

Ita ſermo & doctis probabilis & planus imperitis erit. *Inſtit.* *l.* 8. *c.* 2.

Qui diſcipulos obſcurare quæ dicerent, juberet, græco verbo utens σκότισον : unde illa ſcilicet egregia laudatio, tantò melior, ne ego quidem intellexi. *Ibid.*

Il me reſte à vous conſulter, MESSIEURS, ſur les difficultez que j'ay touchant l'exactitude du ſtile; & je vais le faire avec toute

la brièveté qu'il me ſera poſſible, pour vous delivrer de l'importunité d'un Provincial, qui n'a déja que trop abuſé de voſtre loiſir.



CINQUIÉME PARTIE.

DOUTES SUR CE QUI REGARDE L'EXACTITUDE DU STILE.

CE que je vous ay proposé jusques à cette heure, MESSIEURS, regarde l'essentiel du Langage, les mots, les phrases, la syntaxe, la liaison & l'arrangement des paroles, la forme & la mesure des périodes, la structure & le sens de tout le discours. Ce que j'ay à vous proposer maintenant ne regarde que la politesse & la perfection du stile ; & c'est

ce que j'entends par le mot d'exactitude : ou plûtost les doutes qui me restent, sont proprement sur les négligences que M. de Vaugelas distingue des fautes qui se commettent contre la pureté & la netteté.

Ce sçavant Auteur des *Remarques sur la Langue Françoise* dit que la principale de ces négligences est quand on répete deux fois dans une mesme page une mesme phrase, sans qu'il soit necessaire. Il ajoûte que si la phrase est plus noble, la faute est encore plus grande, parce qu'estant plus éclatante, elle se fait mieux remarquer. p. 300.

Sur ce pied-là, quel jugement faut-il faire des exemples qui suivent?

« De-peur que s'élevant d'orgueïl, il ne tombe dans la mesme condamnation que le Démon. C'est ainsi que le premier homme estant enflé par les vaines esperances que « *Homel. de S. Chrysost sur S. Matt t. 1. p. 335.*

» le Démon luy avoit fait conce-
» voir, tomba dansle précipice, &
» devint ſujet à la mort ; & s'ima-
» ginant qu'il deviendroit Dieu, il
» perdit la grace qu'il poſſedoit. Dieu
» meſme luy reprocha ſa folie, &
» luy dit, en luy insultant : Voilà
» Adam devenu comme l'un de nous.
» Cét Ange orgueïlleux a fait tomber
» depuis tous les ambitieux dans la
» meſme impiété.

Voilà trois fois la meſme phraſe en ſept ou huit lignes, *tomba dans la meſme condamnation ; tomba dans le précipice ; tomber dans la meſme impiété* : ſans compter trois participes aſſez prés l'un de l'autre, *s'élevant, eſtant, s'imaginant*.

Mais dites-moy, je vous prie, MESSIEURS, ſi c'eſt une négligence de répeter trois fois une meſme phraſe dans une Epître dédicatoire de trois pages. Le ſieur de Royaumont en uſe de la ſorte dans ſon Epître à Monſeigneur le Dauphin.

Hiſtoire du V. & du N. Teſtament.

Il dit dans la premiére page : Je « ne sçache rien de plus grand par- « mi les hommes que d'estre né le « fils& l'heritier du *plus grand Prin-* « *ce qui soit dans le monde*. «

Il dit dans la seconde page : Vous « y remarquerez la fondation & le « renversement *des plus puissantes mo-* « *narchies qui ayent esté dans le monde*. «

Il dit dans la troisiéme page : Ce- « luy qui travaille avec tant de suc- « cés à *un des plus grands ouvrages* « *qui soit aujourd'huy dans le monde*. »

Peut-estre que ces répetitions sont necessaires, & ont mesme bonne grace dans une Epître dédicatoire : celles de M. de la Chambre n'ont pas de ces sortes d'ornemens ; elles ont un peu plus de varieté ; & ce n'est pas une phrase répetée qui y frappe l'esprit.

La seconde sorte de négligence, *p.* 300. au sentiment de M. Vaugelas, c'est de répeter deux fois un mesme mot specieux dans une mesme page, sans qu'il en soit besoin.

Prodigieux n'eſt-il pas un mot éclatant ! & croyez-vous qu'il ſoit beſoin de le répeter dans l'exemple qui ſuit ?

Hiſt. du V. & du N. Teſt. p. 201. „ L'harmonie des chants de muſique & des inſtrumens de toutes ſortes de maniéres y fut ordonnée avec un ſoin *prodigieux*. De ſix en ſix pas on immoloit un bœuf & un belier ? & David reveſtu d'un Ephod de lin y danſoit, comme dit l'Ecriture, de toutes ſes forces. On fit entrer ainſi en triomphe l'Arche Sainte dans Jeruſalem, & on l'alla porter au-travers d'une foule *prodigieuſe* de monde dans le lieu que David luy avoit fait préparer.

Je ne dis rien des *inſtrumens de toutes ſortes de maniéres*, ni *d'ordonner l'harmonie des chants* ; je ne conſidere icy que *prodigieux* & *prodigieuſe* en un meſme endroit.

Mais la répetition frequente des mots ſimples & communs n'eſt-elle pas auſſi contre l'exactitude du ſtile ?

Le

Le sieur de Marsilly se sert trois ou quatre fois de *marquer* dans une page, outre *remarquable* & *remarquez*, qu'il y ajoûte. Il parle ainsi : « Quoy-que ce fust luy-mesme qui leur eust fait alors ce commandement ; mais il n'en veut rien *marquer*. »

Homel. de S. Chrysost. sur S. Mat. t. 1 p. 590.

« Il se contente de rapporter ce commandement, sans *marquer* particuliérement celuy qui l'avoit fait. »

« Il *marque* qu'il y avoit longtemps que cette loy leur avoit esté donnée. »

« C'est ce que JESUS-CHRIST semble *marquer*. Il est *remarquable* que JESUS-CHRIST, &c. »

« *Remarquez* dans ces paroles la puissance de celuy qui les dit. »

J'ay esté surpris, en relisant les Lettres de M. de Voiture, de rencontrer dans une page cinq fois le mot d'*honneur*, sans parler d'*extrême* & d'*extrêmement*, qu'il dit à toute heure, & que j'ay compté sept fois dans une Lettre, qui n'a

qu'une page & demie. J'ay creû d'abord que l'Auteur ne répetoit pas ces mots pour rien; qu'il vouloit se réjouïr, ou réjouïr les autres par une répetition plaisante : mais, aprés y avoir regardé de prés, je n'y ay pas trouvé le mot pour rire; & il m'est venu en l'esprit que ce pourroit bien estre une négligence. Je vous en fais juges.

Dans la Lettre à M. de Chaudebonne, il dit en une mesme page :

p. 92. » Il n'y a point de délices que l'on » doive préferer à l'*honneur* & au » contentement de la servir.

» Quand j'auray eû l'*honneur* de » l'entretenir une fois.

» Je ne dois pas craindre pour ce» la de sortir de l'*honneur* de son » souvenir.

» Je vous supplie pourtant tres» humblement, Monsieur, vous qui » avec tant de bonté me procurez » toutes sortes d'*honneurs* & d'avan» tages, de me faire la faveur de » trouver occasion de témoigner à

Monſeigneur l'extrême deſir que «
j'ay d'avoir l'*honneur* de me voir «
à ſes pieds. «

Il dit dans la Lettre à Mademoiſelle Paulet : p. 50.

Vous n'attribuërez pas cecy à «
vanité, mais à une eſtime *extrême* «
de la paſſion avec laquelle je vous «
honore. «

La Préface entre autres choſes «
m'a ſemblé parfaitement belle, & «
j'ay eû un *extrême* plaiſir à la lire. «
Je fus en peine qui la pouvoit «
avoir faite, & eûs ſans mentir un «
extrême dépit de ce que c'eſtoit un «
autre que moy. «

J'eûs un *extrême* ſoulagement, «
& fus conſolé de ſçavoir, &c. «

Il y a en ce lieu certains ani- «
maux, qui ont la peau *extrême-* «
ment douce. «

Il dit dans la Lettre à Madame la Marquiſe de Sablé : p. 56.

Il me ſembloit que j'avois une «
extrême haſte de partir. «

Je ſuis *extrêmement* content, &c. «

» Outre le contentement que je
» reçois en cela pour mon regard,
» j'en ay encore un *extrême*.

» Soyez donc, s'il vous plaist, Ma-
» dame, *extrêmement* satisfaite, &c.

» Je ne laisse pas de remarquer
» parmy tout cela beaucoup d'esprit,
» & une merveilleuse adresse, & sur
» tout une *extrême* envie de faire
» quelque chose pour moy.

» Je trouve *extrêmement* plaisant
» ce que vous dites.

» Madame & Mademoiselle de
» Rambouïllet vous aiment *extrê-*
» *mement*.

Il falloit que M. de Voiture eust bien en teste *extrême* & *extrêmement*; ou pour mieux dire, il falloit qu'il n'y pensast gueres pour s'en servir si souvent. Peut-estre qu'estant tout appliqué à trouver de jolies choses, & à tourner finement ses pensées, il ne songeoit pas assez aux paroles, & négligeoit un peu la justesse de l'expression. Quoy-qu'il en soit, je ne croy pas,

MESSIEURS, qu'en cela il faille imiter ce grand Homme si inimitable en tout le reste.

A-propos de *cela*, j'ay encore remarqué qu'il le répete tres-souvent ; & il y a des Lettres assez courtes où il le dit jusques à six fois.

Ensuite de *cela* je n'en ay point « *p. 66.*
trouvé d'autres. «

J'employois tous mes desirs en «
cela. «

Il ne nous reste plus aprés *cela*. «

Vous venez la derniére troubler «
la joye de tout *cela*. «

En *cela* vous faites voir que la «
fortune, qui a le monde sous ses «
pieds, est dessous les vostres. «

Il me semble que j'aurois sujet «
de gronder de *cela*. «

Si *cela* estoit, &c. «

Apparemment ce n'est pas-là ce qui a fait admirer les Lettres de M. de Voiture. Elles sont admirables avec ces petites négligences ; mais quand ces négligences n'y se-

roient pas, on ne les en admireroit peut-eſtre pas moins : & je croy que s'il les avoit fait imprimer luy-meſme, il les auroit renduës plus exactes.

p. 148. J'ay appris dans les *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, qu'il y a une négligence qui ne gaſte rien, qui plaiſt meſme, & qui pare quelquefois le diſcours, & que c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'affectation : mais qu'il y en a une autre, qui ſied mal, qui choque toûjours, bien loin de plaire ; & que c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'exactitude.

La premiére fait qu'on pardonne plus aiſément la ſeconde à M. de Voiture. Car enfin, ſi nous en croyons M. Coſtar, il a recherché ſur toutes choſes cette ſorte de négligence qui ſied ſi-bien aux belles perſonnes, qui fait tant valoir les avantages de leur naiſſance, & qui aprés avoir charmé les yeux, laiſſe encore à l'imagination le plaiſir de ſe figurer ce que les graces

Défenſe de Voiture. p. 17. 18.

de l'art auroient ajoûté à celles de la nature. Il ressemble à une des Heroïnes du Tasse, & l'on peut luy appliquer ces vers :

Non sai ben dir, s'adorna, ò se negletta ;
Se caso od arte, il bel volto compose :
Di natura d'amor, de' cieli, amici
Le negligenze sue sono artifici.

De-sorte que ce qui paroist négligence en luy, est un artifice caché, qui se déguise sous la forme de son contraire, pour agir avec plus d'adresse, & avec plus de seûreté.

Mais ce n'est pas de cette sorte de négligence dont il s'agit ; & je reviens à mes doutes.

Ne pourroit-on pas compter les Synonimes inutiles entre les fautes qui se commettent contre la justesse ? J'entens par les Synonimes inutiles, ceux qui ne contribuënt, ni à la clarté de l'expression, ni à l'ornement du discours ;

comme ſont ceux-cy à mon avis.

Lettres de Voiture. p. 114.

» J'ay leû voſtre lettre avec tout le
» *contentement* & la *ſatisfaction* que
» l'on doit recevoir cét honneur d'un
» des plus pareſſeux & des plus hon-
» neſtes hommes du monde.

Défenſe de Voiture. p. 1.

» Ce n'eſt pas ſeulement pour eſtre
» le plus grand & le plus bel eſprit de
» voſtre ſiécle que vous reſſemblez à
» Ciceron, ni pour avoir étendu preſ-
» que à l'infini les *bornes* & les *limites*
» de l'éloquence de voſtre nation.

Imitation de I. C. p. 224.

» Que ſeroit-ce donc, ſi vous n'a-
» viez pas allumé ce *flambeau* & cet-
» te *lumiére*, pour nous encourager
» à nous ſuivre?

Quoy-que *flambeau* & *lumiére* ne ſoient pas Synonimes dans le propre, ils le ſont à mon avis dans le figuré.

Homel. de S. Chryſ. ſur S. Matth. t. 1. p. 321.

» Quels *pleurs* & quelles *larmes* ne
» répandent-ils point pour ſe delivrer
» des reproches de leur conſcience?

t. 2. p. 148.

» Quoy-que les corps, aprés la
» mort, ſoient réduits en *cendre* &
» en *pouſſiére*.

Ces deux mots dans leur propre ſignification ne diſent pas tout-à-fait la meſme choſe ; mais ils ſont Synonimes au ſens de l'Auteur ; & *pouſſiére* n'ajoûte aſsûrément rien à *cendre*.

Le temps eſtoit venu d'inſtruire " de toutes les veritez & en une ma- " niére plus *ſublime* & plus *élevée*. " p. 256.

Je ſçay bien que les Auteurs Grecs & Latins ſont remplis de ces ſortes de Synonimes ; mais noſtre Langue n'eſt-elle pas à cét égard plus exacte que la Greque & que la Latine ?

Je ſçay bien encore que M. de Vaugelas ſemble prendre le parti des Synonimes ; quand il dit que p. 394. les paroles eſtant les images des penſées, il faut que pour bien repreſenter ces penſées-là, on ſe gouverne comme les Peintres, qui ne ſe contentent pas ſouvent d'un coup de pinceau pour faire la reſſemblance d'un trait de viſage ; mais en donnent encore un ſecond, qui

fortifie le premier, & rend la ressemblance parfaite. Qu'ainsi la premiére parole ébauche ou trace la ressemblance de ce qu'elle represente ; que le Synonime qui suit est comme un second coup de pinceau, qui acheve l'image.

Ce que dit M. de Vaugelas a-t il lieu, quand la premiére parole exprime la pensée parfaitement? Si le premier coup de pinceau acheve l'image, pourquoy s'amuser à en donner un second? N'est-ce pas faire deux fois la mesme chose? & ne l'avoüë-t-il pas luy-mesme, quand il dit ensuite qu'une seule parole est souvent une image si parfaite de ce que l'on veut representer ; qu'il n'est pas besoin d'en employer deux : la premiére ayant fait l'impression entiére dans l'esprit du lecteur & de l'auditeur?

Pour moy, MESSIEURS, je vous avoüë franchement que je ne puis souffrir ces Synonimes tout purs, qui n'ajoûtent rien au sens ;

qui ne servent qu'à remplir ou à étendre les périodes ; & je trouve la pensée du Cardinal Palavicin sur ce sujet, également juste & plaisante. Il compare ces mots superflus aux Passevolans ; & il dit que les Lecteurs délicats ont autant de peine à voir une mesme chose revestuë de paroles differentes, que les Commissaires des guerres en ont à voir passer plusieurs fois en reveuë les mesmes soldats sous des habits differens. Il ajoûte que l'usage de ces Synonimes ne se peut permettre que quand on fait parler une personne passionnée ; qu'alors ils se souffrent, & qu'ils plaisent mesme quelquefois, parce que c'est le propre de la passion d'user de redites, & d'exprimer la mesme pensée avec toutes les paroles qui se presentent. *Arte dello stile cap. 25.*

Mais j'ay bien d'autres scrupules sur la répetition des mots, ou pour mieux dire sur la rencontre des mesmes paroles dans une mesme

période. Les exemples vous feront entendre ma pensée.

Lettres de Costar. t. 2. p. 898. » Une puissante armée de ce jeune
» Conquerant estoit *sur* le point de
» luy fondre *sur* la teste.

M. de Vaugelas appelle cela une negligence; & l'exemple qu'il ap-
p. 303. » porte est assez semblable. Il dis-
» courut long-temps *sur* l'immorta-
« lité de l'ame, *sur* le mépris de la
» vie, *sur* la gloire des bonnes actions;
» & *sur* le point de mourir, il luy té-
» moigna, &c.

Hist. du V. & du N. Test. p. 34. » *Comme* ce chastiment effroyable
» n'empesche pas, *comme* dit Saint
» Bernard, qu'il ne vole encore de
» toutes parts des cendres de ces villes
» abominables.

Ces deux *comme* si prés l'un de l'autre ne blessent-ils point l'exactitude & l'oreille?

p. 138. » Le reste des peuples du monde
» estoit brûlé *par* les ardeurs du pe-
» ché; mais *par* un miracle contraire
» l'Eglise ensuite répanduë *par* toute
» la terre a receû, &c.

Aman s'imaginant qu'il eſtoit « *p.* 297.
celuy que le Roy penſoit à hono- «
rer de la ſorte, luy dit qu'il falloit «
que cét homme fuſt conduit *par* «
toute la ville *par* le plus grand du «
Royaume. «

Ces *par* mis de ſuite ne me paroiſſent pas trop agréables, ni trop neceſſaires.

Il parut alors *dans* la ville de Su- « *p.* 297.
ſan cét étrange renverſement *dans* «
l'eſtat de ces deux perſonnes. «

S'ils entrent *dans* des ſentimens « *p.* 174.
d'orgueïl *dans* un miniſtére qui «
doit eſtre tout d'humilité. «

Ils furent ſans aucun trouble au « *p.* 387.
milieu d'une Ville toute émeûë, & «
dans un peril ſi grand de la mort, «
parce que Dieu qu'ils avoient ſui- «
vi *dans* ce voyage les ſoûtenoit «
dans une entrepriſe, &c. «

Il peut de meſme arriver ſou- « *p.* 431.
vent *dans* l'Egliſe, que des perſon- «
nes engagées *dans* le monde font «
rougir ceux qui ſont *dans* une pro- «
feſſion plus ſainte. «

Vie de D. Barthel. des Martyrs. p. 552. » Dom Barthelemy a ſuivy avec » tant de ſoin *dans* ſa conduite les » ſentimens de ce grand Pape, qu'on » a veû *dans* cette Hiſtoire qu'il avoit » accouſtumé de faire *dans* ſes viſi- » tes un memoire tres-exact de tous » ſes Eccleſiaſtiques.

Tous ces *dans* entaſſez les uns ſur les autres vous plaiſent-ils fort? eſt-ce une élegance que d'en mettre trois enſemble?

Pour moy, ſi j'oſe vous dire mon gouſt, je ne les aime gueres, & je ſerois bien fâché qu'ils fuſſent du bel uſage. Je hay meſme un peu les *en* qui ſe ſuivent de trop prés, & qui ſe font trop ſentir.

p. 688. » Que ſi Dieu a voulu faire pa- » roiſtre *en* ſon Egliſe de temps en » temps des exemples de cette humi- » lité ſi profonde, qui a porté de » ſaints Eveſques à ſe démettre ainſi » de leur Evéſché, nous pouvons » croire qu'il *en* a voulu donner un » illuſtre exemple, *en* noſtre ſiécle, » *en* la perſonne de D. Barthelemy.

Il assembla tout son peuple, qui « *Hist. du V.*
se trouva *en* foule *en* cette trans- « *& du N.*
lation. « *Test. p 225.*

Et *en* expliquant ensuite *en* se- « *p. 421.*
cret cette parabole à ses disciples, «
il leur dit. «

JESUS CHRIST a mis tou- « *Educ. d'un*
tes ces choses entre les pompes du « *Prince.*
Diable, *en* paroissant *en* un estat « *p. 192.*
éloigné de toute pompe & de tout «
éclat. «

Cét exercice est particuliérement « *p. 424.*
necessaire *en* ceux qui l'ont *en* quel- «
que sorte profané, *en* y rece- «
vant, &c. «

Est-il possible, MESSIEURS, que les oreilles des Courtisans ne soient point choquées de ce qui choque celles des Provinciaux?

Mais comment la Cour s'accommode-t-elle de deux *en* avec deux participes? Par exemple :

Elle apprit à toutes les Vierges « *Hist. du*
Chrestiennes, qui sont touchées « *V. & du*
de l'amour du Ciel & de la haine « *N. Test.*
du siécle, à s'immoler à Dieu avec « *p. 146.*

» joye, & que s'il arrive que leurs
» peres ou leurs meres les ſacrifient
» à leur vanité, *en ſe réjouïſſant*,
» qu'*en ſortant* du monde elles laiſ-
» ſent à d'autres la part qu'elles au-
» roient deû avoir à leur bien, &c.
p. 182. » Si David luy-meſme ne l'euſt
» perſuadé de le laiſſer faire, *en* luy
» *diſant* qu'il eſtoit accouſtumé, *en*
» *gardant* les troupeaux, &c.

Ne ſont-ce pas-là de ces petites négligences qui ſont oppoſées à l'exactitude, & qui n'ont pas trop bon air dans un ouvrage poli?

Cette exactitude ne demande-t-elle pas qu'on évite tout ce qui bleſſe les oreilles délicates, & qu'on ne diſe rien meſme qui ſe faſſe trop remarquer? Car je penſe que la vraye exactitude eſt ennemie de l'affectation; & que ce n'eſt pas un moindre defaut à un Auteur de rechercher toutes ſes paroles avec un extrême ſoin, que de n'y prendre point garde, & de les négliger abſolument.

Trouvez-vous que deux *aprés* ſoient bien dans une meſme période ?

Quelque ſix mois *aprés* Dieu tira David de ce monde, *aprés* avoir donné à Salomon les avis qui luy eſtoient neceſſaires. *p. 217.*

L'exemple de ce courage heroïque ſurprit tous les ennemis, qui crûrent bien-toſt *aprés* que le meilleur pour eux eſtoit de faire la paix, & de jurer une alliance éternelle avec Judas & le peuple Juif, *aprés* laquelle ils s'en retournérent. *p. 360.*

Que dites-vous, MESSIEURS, de trois ou quatre *de* qui ſe ſuivent ?

Ne ſemble-t-il donc pas que leur principal ſoin & leur principale application devroit eſtre *de* s'inſtruire des regles veritables qu'ils doivent ſuivre dans la conduite *de* toute leur vie, & *de* tâcher *de* les diſcerner *de* ce nombre innombrable *de* fauſſes regles, &c. *Education d'un Prince p. 155.*

Gaſteroit-on la période, ſi l'on la tournoit autrement, pour dimi-

nuer ces *de*, dont le nombre frappe ceux qui lisent. Il est vray que ce ne sont pas des fautes contre la pureté & la netteté du langage; mais c'en sont peut-estre contre la politesse & la perfection du stile.

En voicy d'autres qui sont à-peu-prés de mesme espece.

p. 138. » Il est donc visible qu'estant nou-
» velles comme *elles sont*, *elles sont*
» des preuves sensibles de la nou-
» veauté des hommes.

Le second *elles sont*, qui est comme l'écho du premier, flate-t-il agréablement l'oreille?

Hist. du V. & du N. Test. p 373. » Des quatre Evangelistes, deux
» ayant esté Apostres, les deux au-
» tres ne l'ont pas esté, afin que l'on
» ne crust pas que pour écrire l'Evan-
» gile, il y eust quelque difference en-
» tre *ceux* qui ont veû les actions de
» JESUS-CHRIST de leurs propres
» yeux, & *ceux* qui les ont écrites
» sur le rapport fidelle de *ceux* qui
» les avoient veûës.

Comme ce dernier *ceux* n'embellit pas la période, je croy qu'on pourroit s'en passer, & mettre *des personnes* en sa place, sans gâter rien.

Quoy-que tout le monde murmurast de ce que JESUS-CHRIST avoit choisi le logis *d'un* homme *d'une* profession si odieuse. « p. 457. « « «

Tout Bas-Breton que je suis, je sens quelque chose de rude dans ces deux génitifs *d'un homme d'une profession si odieuse*, pour dire *d'un homme qui estoit engagé dans une profession si odieuse.*

Il me semble qu'un peu de variété contribuë beaucoup à la justesse & à l'élegance; & qu'au contraire, il ne faut quelquefois qu'un petit mot répeté, pour oster toute la grace à une belle période.

Aprés qu'elle eut veû la magnificence du Roy, la sagesse de ses discours, sa pénetration dans les choses les plus cachées, l'ordre de sa maison, & le nombre de ses Officiers, elle estoit toute hors « p. 227. « « « « «

» d'elle, *dit* l'Ecriture; & elle *dit* à
» ce Prince: Je reconnois maintenant
» que tout ce qu'on m'avoit *dit* de
» vous est veritable.

Dit l'Ecriture, & *elle dit*, me fait de la peine, outre *ce qu'on m'avoit dit*, qui vient aprés: & je m'étonne que les Ecrivains de profession n'évitent pas ces sortes de choses, quand ils le peuvent facilement. Il estoit si aisé de dire, *selon la parole de l'Ecriture, & elle parla ainsi à ce Prince.*

p. 337. » Jonas alors reconnut la main de
» Dieu, & dans sa douleur *alla* au
» fond du vaisseau, où il se laissa
» *aller* à un sommeil profond.

p. 362. » Cette victoire de Judas, qui *fut*
» honorée parmi les Juifs d'une feste
» solennelle, *fut* la derniére qu'il
» remporta.

Je sçay qu'il y a des répetitions qui sont figurées, & qui ont de l'agrément: mais celles-là ne me semblent pas tout-à-fait de cette nature.

Descendit au fond du vaisseau.

feroit peut-estre aussi bien qu'*alla au fond du vaisseau* devant *se laissa aller* ; & *que les Juifs honorérent d'une feste solennelle*, me plairoit autant que *qui fut honorée*, pour éviter les deux *fut* de suite.

Ceux qui n'ont pas le goust de nostre Langue, & qui ne sçavent ce que c'est qu'un stile exact, se moqueront sans doute de ces minucies. Le mot de *minucies* est, à ce que j'ay oüi dire, en usage parmi les Grammairiens & les Orateurs. Mais vous, MESSIEURS, qui avez le vray goust & la parfaite idée du langage, vous ne trouverez pas mauvais, sans doute, que je descende dans ces petits détails, pour m'éclaircir & pour m'instruire. Vous sçavez que dans la Grammaire, comme dans la Morale, la perfection dépend des petites choses ; & que ce qui n'est presque rien en apparence, fait quelquefois toute la difformité d'une période, aussi-bien que d'une action.

Qu'y-a-t-il de moins considera-

ble qu'un *&* & un *que* mal ménagez dans le discours? & cependant il ne faut que cela pour défigurer la plus belle période du monde ; au moins, MESSIEURS, je me l'imagine ainsi : & je croy mesme qu'un des secrets du stile, est de sçavoir ménager les *&* & les *que*. Vous verrez par les exemples qui suivent, si je me trompe.

Imitation de I. C. p. 100.

» C'est maintenant que vostre tra-
» vail peut estre utile ; *&* que Dieu
» peut écouter vos gémissemens, *&*
» recevoir les larmes *&* la douleur
» de vostre satisfaction, pour guerir
» *&* purifier vostre ame.

» Vostre travail sera leger *&* court ;
» *&* vostre bonheur sera grand, *&*
« vostre joye éternelle.

» Les *&* sont-ils dispensez-là comme il faut? N'y en a-t-il point trop? Ne faudroit-il point en retrancher, & lier ces phrases de la sorte?

Vostre travail sera leger & court ; vostre bonheur sera grand, & vostre joye éternelle.

C'est maintenant que vostre travail peut estre utile; que Dieu peut écouter vos gémissemens, & recevoir les larmes de vostre satisfaction, pour guerir & purifier vostre ame. Mais je ne sçay, MESSIEURS, si *les larmes* ou *la douleur de vostre satisfaction* n'est point un peu galimatias.

Comme les Traducteurs sont esclaves en quelque façon des pensées d'autruy, & qu'ils ne disent pas toûjours ce qu'ils veulent; j'ay eû la curiosité de consulter l'Original, & j'y ay trouvé ces paroles: *Nunc labor tuus est fructuosus, fletus acceptabilis, gemitus exaudibilis. dolor satisfactorius & purgativus.* Cela est net, & il estoit aisé de le traduire nettement.

Mais *dolor satisfactorius & purgativus* est-il bien traduit par ces mots, *la douleur de vostre satisfaction, pour guerir & purifier vostre ame*, en faisant tomber, *pour guerir & pour purifier*, sur Dieu; au lieu de le faire tomber sur la douleur du Peni-

tent, ſelon l'intention de l'Auteur? Il n'y avoit qu'à dire, pour faire une traduction exacte : *C'eſt maintenant que voſtre douleur peut ſatisfaire pour vos pechez, & purifier voſtre ame.*

Mais il ne s'agit pas icy de traduction, & je reviens aux *&* qui m'embaraſſent.

Educ. d'un Prince. p. 10. » C'eſt un tour ingénieux qu'il donne aux choſes, qui expoſe en veûë » celles qui ſont grandes, & qui meritent qu'on les conſidere; qui cache celles qu'il ne faut point voir, » qui rend le vice ridicule, la vertu » aimable; *&* qui forme l'eſprit inſenſiblement au gouſt *&* au ſentiment des bonnes choſes, *&* au dégouſt *&* à l'averſion des mauvaiſes.

La conjonctive *&* ne ſeroit-elle pas mieux ménagée, ſi l'on diſoit : *Qui rend le vice ridicule, & la vertu aimable; qui forme l'eſprit inſenſiblement au gouſt & au ſentiment des bonnes choſes; au dégouſt & à l'averſion des mauvaiſes.*

La

La particule *que* eſt-elle bien meſnagée dans les périodes ſuivantes ?

Vous doutez ſi peu de moy, Ma- «
dame, *que* je ſçay bien *que* vous «
recevrez de meilleur cœur les aſ- «
ſeûrances *que* je vous témoigne «
avoir de voſtre affection, *que* cel- «
les *que* je vous pourrois donner de «
la mienne. «

Lettres de Voiture. p. 32.

Je croy *que* nous éprouvons «
maintenant tous deux la verité de «
cette parole de Saint Auguſtin, *que* «
l'abſence de nos amis nous donne «
un ſentiment plus vif de l'amour «
que nous leur portons, *que* leur «
preſence nous rendoit inſenſible. «

Vie de D. Barth des Martyrs. p. 161.

Quelle abondance, quelle profuſion de *que* ? Apparemment un peu d'œconomie vaudroit bien une telle profuſion ; & quand il y auroit deux *que* de moins dans ces périodes, il y en auroit encore aſſez.

J'ay preſque les meſmes ſcrupules ſur *ſi* & ſur *mais* ; & à ne vous

point mentir, les phrases où ces particules sont mal dispensées, ne me plaisent gueres.

Lettres de Voiture. p. 30. „ Je suis *si* fort touché, que *si* j'é-„ tois capable de vous donner les „ loüanges qui vous sont deûës, &c.

Hist. du V. & du N. Test. p. 434. „ *Si* l'on veut juger *si* l'on sera du „ nombre des Bienheureux dans l'au-„ tre monde, on n'a qu'à voir *si* l'on „ est des enfans & des humbles en „ celuy-cy, & *si* on travaille, &c.

Quoy-que ces *si* mis d'abord l'un aprés l'autre, ne soient pas selon mon goust, je n'ay garde, MESSIEURS, de les condamner; c'est peut-estre une trop grande délicatesse que de ne les pas trouver bons : je vous demande seulement, si ce seroit mal fait d'oster le premier, & de dire par exemple;

Je suis tellement touché, que si j'estois capable, &c.

Pour juger si l'on sera du nombre des Bienheureux, &c.

A la verité *mais* est une liaison si necessaire, qu'on ne peut se dé-

fendre d'en uſer ſouvent ; & je confeſſe qu'il eſt difficile d'en éviter la répetition dans la ſuite du diſcours. Cependant je croy qu'il faut obſerver des meſures meſme à cét égard, & que ce n'eſt pas une élegance de joindre enſemble dans une période deux ou trois *mais* qui ont divers ſens, comme fait le Traducteur de Saint Jean Climaque.

Mais ce Sage me répondit : Je « p. 58.
ſçay bien auſſi, mon Pere, qu'il n'a «
point failli ; *mais* comme ce n'eſt «
pas une action juſte, *mais* déplo- «
rable, qu'un pere oſte le pain de la «
bouche de ſon enfant, &c. «

Le Traducteur de *Quinte-Curce*, M. de Vaugelas, dit luy-meſme.

Mais la fortune ne s'eſtoit pas « p. 176.
encore emparée de ſon eſprit ; & «
comme elle ne faiſoit que de com- «
mencer, il la porta moderément ; «
mais à la fin il n'eut plus la force «
de la ſoûtenir. «

Je ſouhaite, MESSIEURS, pour l'honneur de M. de Vaugelas, que

ces deux *mais* n'ayent rien qui vous choque ; car je ne ferois pas bien-aise que l'on pust luy reprocher de n'avoir pas gardé toutes les regles qu'il a prescrites aux autres. Ce n'est pas que je croye qu'il fust impeccable ; puisque luy-mesme ne croyoit pas l'estre : ayant déclaré à la fin de sa Préface, que s'il n'observoit pas toûjours ses propres Remarques, c'estoit sa faute ; & qu'il falloit s'en tenir à sa Remarque, sans avoir égard à la façon dont il en auroit usé contre sa Remarque.

Aprés une telle déclaration, je me persuade, MESSIEURS, que si ce grand homme vivoit encore, il ne trouveroit pas mauvais qu'on eust des scrupules sur ses Ouvrages ; & ce qui me confirme dans ma pensée, c'est le témoignage de Madame la Marquise *, de laquelle je vous ay parlé au commencement de ce discours.

Elle a connu particuliérement M. de Vaugelas, lors-qu'elle estoit

jeune. Comme elle eſt bonne amie, & qu'elle conſerve, pour la memoire de cét illuſtre Mort, tous les ſentimens qu'elle avoit autrefois pour ſa perſonne : elle ne perd point d'occaſion de le loüer.

C'eſtoit un homme admirable que M. de Vaugelas, diſoit-elle l'autre jour dans une Compagnie où je me trouvay: ce que j'eſtimois le plus en luy, ce n'eſt pas le bel eſprit, la bonne mine, l'air agréable, les maniéres douces & inſinüantes ; mais une probité exacte, & une dévotion ſolide, ſans affectation & ſans grimaces. Je n'ay jamais veû, ajoûta-t-elle, un homme plus civil & plus honneſte, ou, pour mieux dire, plus charitable & plus Chreſtien. Il ne fâcha jamais perſonne ; & M. Peliſſon a dit de luy véritablement, qu'il craignoit toûjours d'offenſer quelqu'un, & que le plus ſouvent il n'oſoit pour cette raiſon prendre parti dans les queſtions que l'on mettoit en diſpute. Au reſte, il joi-

Hiſtoire de l'Académie Françoiſe. p. 490.

gnoit à ses autres qualitez une rare modestie. Quoy-qu'il fust tres-versé dans nostre Langue, & que la Cour l'écoutast comme un oracle, il se défioit de ses propres lumiéres; il profitoit de celles d'autruy; il ne faisoit jamais le maistre; & bien-loin de se croire infaillible en fait de langage, il doutoit de tout, jusques à ce qu'il eust consulté ceux qu'il estimoit plus sçavans que luy.

Mais qu'est-il besoin, MESSIEURS, de vous dire ce que vous sçavez, & dont la pluspart de vous ont esté témoins?

Pour reprendre, & pour achever ce qui regarde l'exactitude, M. de Vaugelas compte entre les négligences du stile, les Vers Alexandrins, dans la Prose, parce que leur mesure sent plus le vers que celle des vers communs; & que marchant, s'il faut ainsi dire, avec plus de train & de pompe que les autres, ils se font plus remarquer.

On en trouve néanmoins plusieurs dans d'excellens Livres, témoin :

Cét air de vanité se glisse en un « *Imit. de*
moment. « *I. C. p. 52.*

Manger, boire, dormir, veiller, « *p. 90.*
se reposer. «

Nous voudrions bien estre affran- « *p. 92.*
his de tout mal. «

Souvenez-vous toûjours que vostre « *p. 111.*
fin est proche. «

Lors que la grace vient luire dans « *p. 139.*
vostre cœur. «

Ne devons-nous pas mettre au rang « *p. 150.*
des mercenaires «

Comment donc osez-vous chercher « *p. 156.*
une autre voye? «

Ce n'est point-là l'effet de la vertu « *p. 157.*
de l'homme. «

Mais tant que vous aurez de la « *p. 159.*
peine à souffrir. «

Cependant, ô honteux aveugle- « *p. 172.*
ment des hommes! «

Vous estes mon amour, vous estes « *p. 182.*
tout à moy. «

Je vous veux enseigner, mon fils, « *p. 202.*
beaucoup de choses. «

p. 206. » Ils ne les gouſtent point, meſme
» durant leur vie.

p. 283. » Tournez les yeux vers moy, qui
» regne dans le Ciel.

p. 290. » Pleuſt à voſtre bonté que j'euſſe
» aſſez de force.

p. 305. » Qui peut prévoir, qui peut éviter
» tous les maux.

p. 317. » Quand me ſerez-vous tout, en
» tout ce que je ſuis.

p. 324. » Les autres ſeront grands dans l'e-
» ſtime des hommes.

p. 336. » Je ne me ſouviens point d'avoir
» fait aucun bien.

Le Traducteur de l'*Imitation* n'a-t-il pas beaucoup de naturel pour la Poëſie ? Mais l'Auteur des *Remarques* n'a-t-il pas raiſon de dire que ces grands vers ſont trop viſibles ; & qu'il faut les éviter, principalement quand ils commencent ou achevent la période, & qu'ils font un ſens complet ?

Les autres vers qui ont la chûte des vers Alexandrins, quoy-qu'ils n'en ayent pas tout-à-fait la meſu-

re, n'offensent-ils pas aussi l'oreille ; & ne faut-il pas les rompre, quand ils paroissent comme ceux-cy ?

« Prenez plaisir à consulter les Sages. » *Imit. de I. C. p. 45.*

« On fait beaucoup, quand on aime beaucoup. » *p. 46.*

« Ainsi la mort emporte tous les hommes. » *p. 98.*

« Mon fils, ma grace est un don précieux. » *p. 339.*

Car enfin la Prose a un autre nombre que la Poësie ; & il y a pour le moins autant de difference entre elles, qu'il y en a entre deux personnes, dont l'une marche, & l'autre danse parfaitement bien.

Démetrius Phalereus avouë que les paroles mesurées & harmonieuses rendent le discours tres-agréable, pourveû que l'oreille ne s'apperçoive point que ce sont des vers.

Τάχα γὰρ δὴ ἔσται τις ἡδονὴ καὶ χάρις, ἐὰν ἁρμόζωμεν ἐκ μέτρων τὴν σύνθεσιν. οὐ μὴν ὥστε φαίνεσθαι αὐτὰ μέτρα ἐν τῷ συνειρμῷ τῶν λόγων. *De elocut.*

Ciceron, qui a si bien entendu le nombre oratoire, veut que l'on en ait un soin particulier ; mais il

veut aussi que l'on évite soigneusement le nombre poëtique; & il prescrit des regles expresses, pour empescher l'Orateur de donner dans le tour du vers, ou dans ce qui en a l'apparence.

Ne planè in versum aut similitudinem versuum incidamus. *De Orat. l.* 3. *c.* 12.

Quintilien dit qu'un vers entier est une vilaine chose dans le discours; & qu'un demy-vers y a tres-mauvaise grace. Il ajoûte qu'encore que la prose ait des liaisons qui la soûtiennent, & une structure qui la rend nombreuse; elle doit paroistre fort libre, & n'avoir rien qui sente la gesne. Il conclut enfin que l'Orateur doit mettre tout son art à bien penser & à bien parler; mais qu'il doit cacher son artifice de sorte, que les nombres qu'il employe pour donner de la majesté & de la douceur au discours, bien-loin de paroistre recherchez & contraints, semblent se presenter d'eux-mesmes, & tomber naturellement dans une juste cadence.

Versum in oratione fieri multò fœdissimum est, totum; sicut etiam in parte deforme. *Inst. l.* 9. *c.* 4.

Quamvis vincta sit, tamen soluta videri debet oratio. *Ibid.*

Cura magna ut sentiendi atque loquendi prior sit, dissimulatio curæ præcipua ut numeri sponte fluxisse non arcessiti & coacti esse videantur. *Ibid.*

Je croy, MESSIEURS, qu'à cét égard nostre Langue n'est gueres differente de la Greque & de la Latine ; mais je ne croy pas qu'à l'égard des rimes il en soit de mesme. Les Grecs & les Latins ne haïssent point les rimes en prose : au lieu de les éviter, ils les recherchent quelquefois ; & tant s'en faut que ce soit un vice parmi eux, qu'ils les affectent comme une espece de beauté & de figure.

Selon M. de Vaugelas, elles ne «
sont pas un moindre defaut dans «
nostre prose, qu'elles sont un des «
principaux ornemens de nostre poë- «
sie. Ce n'est pas assez de les éviter « p. 188.
dans la cadence des périodes, ou «
des membres d'une période : elles «
sont mesme à fuïr fort proches l'u- «
ne de l'autre, comme *il entend*, «
pourtant, *avant toutes choses* ; & si «
dans une mesme période de deux «
ou trois lignes, il y a trois mots, «
comme *consideration*, *reception*, *af-* «

» *fiction*, ou comme *delivrance*, » *souffrance*, *abondance*, encore que » pas un des trois ne se rencontre » ni à la fin de la période, ni à au- » cune cadence des membres qui la » composent, ils ne laissent pas de » faire un tres-mauvais effet, & de » rendre la période vicieuse.

» Cependant je m'étonne, ajoûte » M. de Vaugelas, que si peu de » gens y prennent garde, & que plu- » sieurs de nos meilleurs Ecrivains, » qui par la douceur de leur stile » charment tout le monde, ne s'ap- » perçoivent pas de la rudesse de ces » rimes. Il y en a qui ne font point » de difficulté de dire, par exemple, » *davantage le courage*, &c. & de » faire d'autres rimes semblables; » comme s'ils n'avoient ni yeux, ni » oreilles, pour voir en lisant, ou » pour ouïr en écoutant, la diffor- » mité & le mauvais son qui proce- » de de cette négligence.

Si M. de Vaugelas s'est étonné de voir des rimes dans les plus ce-

lebres Auteurs de son temps, ne doit-on pas s'étonner qu'il y en ait de toutes les sortes, & en grand nombre, dans les Ecrivains qui sont venus en suite, & qui, comme les autres, charment tout le monde par la beauté de leur stile. Pour moy, je pense qu'ils y entendent finesse, & que c'est tout exprés qu'ils disent :

« Il soupiroit beaucoup *devant* Dieu *auparavant*, comme nous avons déja remarqué qu'il faisoit *avant* d'estre Evesque. » *Vie de D. Barth. des Mar. p. 80.*

« Il m'est tres-avantageux de *sçavoir* comment je dois préparer mon cœur, pour *pouvoir recevoir* utilement ce saint mystére. » *Imitation de I. C. p. 402.*

« Les injures, les médisances, *les répréhensions, les humiliations, les confusions, les corrections*, & les mépris ne doivent jamais abbatre nostre patience. » *p. 279.*

« Ils s'occupent du soin de leur *équipage*, & de la recherche des commoditez de leur *voyage*. » *Educ. d'un Prince. p. 148.*

p. 158. „ Elles n'ont ni miracles, ni pro-
„ pheties, ni rien de *capable* de per-
„ ſuader les eſprits tant ſoit peu *rai-*
„ *ſonnables.*

„ Qu'on demande aux Bracmanes,
„ aux Chinois, aux Tartares, aux
„ Turcs, pourquoy ils ſuivent *la Re-*
„ *ligion* dont ils ſont *profeſſion?*

p. 244. „ Bien-loin que ce droit leur ſoit
„ alors ou avantageux, ou *agréable*,
„ il leur deviendra une charge *inſup-*
„ *portable.*

p. 222. „ Chacun dans ſon *miniſtere* doit
„ remplir entiérement tout le bien
„ qu'il a droit de *faire.*

Hiſt. du V. & du N. Teſt. p. 249. „ Il pénetra juſques dans leur ſour-
„ ce la plus profonde, pour y chan-
„ ger leur *nature*, & étendit ce chan-
„ gement juſques à la fin de tous les
„ les ſiécles, comme *l'Ecriture l'aſ-*
„ *ſûre.*

p. 268. „ On peut dire auſſi qu'Iſaïe ſe tint
„ tres-*heureux* de vivre ſous un Prin-
„ ce ſi *religieux.*

289. „ Les Juifs, à ces nouvelles, appre-
„ hendérent pour eux, & pour *le tem-*

ple ; & *l'exemple* de tant d'autres «
leur fit juger, &c. «

Le ſaint homme Tobie ayant « p. 285.
eſté éprouvé en la maniére que «
nous avons dit, pria Dieu en *re-* «
connoiſſant humblement la juſtice de «
ſes *traitemens.* «

Je ne finirois jamais, ſi je voulois marquer toutes les rimes que j'ay trouvées au milieu & à la fin des périodes, pour ne rien dire des *conſonances*, comme *Soleil* & *immortel*, qu'il ne faut gueres moins fuir que les rimes, ſelon le conſeil de M. de Vaugelas.

A juger des choſes par les ſeuls exemples que j'ay rapportez, je croirois, MESSIEURS, que les rimes ſont devenuës à la mode ; que la Proſe & la Poëſie ſe ſont alliées depuis peu, d'ennemies qu'elles eſtoient ; ou plûtoſt, pour me ſervir de l'expreſſion des *Remarques*, que ces deux ſœurs, dont le génie de noſtre Langue a fait les partages, afin qu'elles n'euſſent rien à démeſler,

ont entrepris l'une ſur l'autre, & que la cadette a uſurpé ce qui appartenoit à l'aiſnée.

Mais depuis quand les rimes, ou les conſonances qui ſe choquent, comme *on mépriſoit l'or alors, de grands ruiſſeaux d'eaux, un Prince du Sang ſans experience*, ſont-elles du bel uſage?

Hiſt. du V. & du N. Teſt. p. 221. p. 251. Educat. d'un Prince. p. 199.

J'avois toûjours crû que la rencontre de ces ſortes de ſyllabes eſtoit rude en noſtre Langue, & j'avois meſme pris garde, que pour adoucir certaines prononciations un peu dures, nous avions negligé les regles de la Grammaire, à l'exemple des Latins, juſques à recevoir des ſolecismes, par exemple, *mon ame, mon ardeur*, plûtoſt que de ſouffrir des Cacophonies, *ma ame, ma ardeur*, qui ſe devroit dire ſelon la ſyntaxe. Quelle révolution dans le Langage? Comment les oreilles Françoiſes ſe ſont-elles accoûtumées, ou plûtoſt comment prennent-elles plaiſir à *l'or*

Impetratum eſt à conſuetudine, ut peccare ſuavitatis cauſa liceret. *Orator. Cic.*

alors, ruiſſeaux d'eaux, ſang ſans, elles qui ſont ſi délicates d'ailleurs?

Aprés tout, ce qui me fait encore douter que des ſons de cette nature plaiſent fort à noſtre Langue, c'eſt que pluſieurs Ecrivains celebres ne les aiment gueres; je parle de ceux que l'Académie a formez, ou qui n'ayant pas eû l'honneur d'eſtre élevez dans une école ſi illuſtre, ont étudié la Langue dans le commerce du monde & dans vos ouvrages: du moins c'eſt le ſentiment de M. le Chevalier *.

Qu'il trouve de difference, MESSIEURS, entre ces Auteurs; & quelques autres qui ſe ſont faits eux-meſmes dans la Retraite!

Les Académiciens & leurs imitateurs, me diſoit-il derniérement, ont le ſtile beaucoup plus ſain, plus net, & plus chaſtié. Ils ne ſe donnent pas la liberté d'in-

troduire tant de mots nouveaux; ils sçavent mieux l'art de joindre les mots ensemble : & comme avec toute leur science ils doutent, ils consultent, ils examinent; il ne leur échape gueres de mauvaises phrases.

Pour la syntaxe, ils l'observent plus exactement que les autres; & l'on auroit peine à trouver dans tous leurs ouvrages deux ou trois de ces constructions qui se trouvent ailleurs en si grand nombre.

Ils tombent rarement dans l'équivoque, & ils évitent avec soin les expressions trop obscures ou trop brillantes, qui sentent le galimatias, & le phebus; de-sorte qu'il ne faut point de truchement pour les entendre.

Sur tout ils ne font point de ces périodes vastes & démesurées, qui embarassent l'esprit, & qui fatiguent la poitrine des lecteurs. Leur discours a l'étenduë & le tour que demande le bon sens, selon les re-

gles de la nature & de l'art. Ils n'affectent rien ; & pour tout dire en un mot, ils écrivent si poliment & si naturellement, qu'ils doivent passer pour les seuls modeles de l'éloquence Françoise.

Je croy, MESSIEURS, que ce n'est pas une petite affaire de copier ces excellens originaux. Il faut sans doute travailler beaucoup, pour aquerir leur pureté, leur netteté, & leur justesse : mais rien, à mon gré, ne couste plus que ce qui semble le moins couster ; je veux dire, cét air simple & naturel, mais noble & poli, en quoy nostre langue ressemble si fort à la langue Latine du siécle d'Auguste, & en quoy elle est si differente de toutes les autres.

Apparemment ceux qui écrivent ne peuvent parvenir à cette perfection, qu'en suivant les préceptes & les exemples des Maistres de l'art. Il est necessaire, à mon avis, de relire & de retoucher sou-

Sæpe stilum vertas, iterum quæ digna legi sunt scripturus. *Horat. l. 1. serm. 1.*

vent ce qu'on fait ; il faut consulter à toute heure son oreille, ne se pardonner rien, effacer beaucoup, estre mesme un peu chagrin sur son ouvrage, songer continuellement à plaire aux plus délicats, & à se faire entendre des plus grossiers : car je me défie de ces Auteurs, qui écrivent avec tant de facilité, & qui en écrivant, sont toûjours contens d'eux-mesmes. Ils ont bien la mine de ne contenter pas trop les autres.

Major stili pars quæ delet, quàm quæ scribit. *S. Hier. ep. ad Domn.*

Sur tout je me persuade que la précipitation est dangereuse en ce mestier-là. Ceux qui composent le plus de livres, ne sont pas toûjours les meilleurs Ecrivains; & ce que Quintilien a dit de sa Langue, se peut dire de la nostre. Ce n'est pas en écrivant viste, que l'on apprend à écrire bien ; c'est en écrivant bien, que l'on apprend à écrire viste.

Citò scribendo non fit ut benè scribatur; benè scribendo, fit ut citò.

L'exemple de M. de Vaugelas en vaut mille, si je ne me trompe. Vous sçavez, MESSIEURS,

que tout habile qu'il estoit en nostre langue, il fut plusieurs années sur la traduction de Quinte-Curce, la changeant, & la corrigeant sans cesse; & j'ay leû avec étonnement dans l'histoire de l'Académie, p. 498. qu'aprés avoir veû quelque traduction de M. d'Ablancourt, il recommença tout son travail, & fit une traduction toute nouvelle. Mais ce qui m'a le plus surpris, & ce qui devroit confondre les faiseurs de livres, c'est que dans cette derniére traduction, il se donna la peine de traduire la plus-part des périodes en cinq ou six maniéres differentes.

Aussi je ne m'étonne pas aprés cela, que son ouvrage ait esté admiré de tout le monde, & que M. de Balzac mesme, qui n'estoit pas grand admirateur des ouvrages d'autruy, ait dit de bonne foy, que l'Alexandre de Quinte-Curce estoit invincible, & celuy de Vaugelas inimitable.

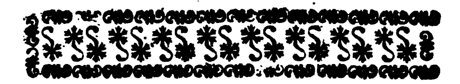
Pour moy, MESSIEURS, je vous confesse que j'en suis charmé ; & que plus je lis cette admirable Traduction, plus j'y découvre de beautez. C'est, à mon gré, un chef-d'œuvre en nostre Langue, & je pense que l'on ne peut se rendre parfait dans l'éloquence Françoise, sans suivre les *Remarques*, & imiter le *Quinte-Curce* de M. de Vaugelas.

Voilà, MESSIEURS, les principaux doutes que j'avois sur l'éloquence des paroles. J'en ay bien d'autres sur l'éloquence des choses, qui est plus essentielle & plus importante ; car de vieux mots, de méchantes phrases, & d'autres irrégularitez de Grammaire, ne gastent pas tant un ouvrage, que de fausses pensées, & de faux raisonnemens.

Mais c'est trop abuser de vostre loisir ; & il est temps de finir un discours dont je suis fatigué moy-mesme. Aprés tout, j'espere, MES-

SIEURS, que vous me pardonnerez la liberté que j'ay prise; quand vous considererez que je n'en aurois pas usé de la sorte, si je n'avois une extrême passion pour nostre Langue, & une tres-haute idée de vostre illustre Compagnie.





TABLE

DES LIVRES FRANCOIS qui ſont citez dans cét Ouvrage.

LEs Eſſais de Michel Seigneur de Montaigne, 8°. 1627.

Les ſentimens de l'Académie Françoiſe ſur la Tragicomedie du Cid. 8°. 1638.

Lettres choiſies du ſieur de Balzac, 8°. 2. *Volumes*, 1647.

Les Commentaires de Ceſar, de la Traduction du ſieur d'Ablancourt, 4°. 1652.

Les Annales de Tacite, de la Traduction du meſme, 8°. 2. *Tomes, nouvelle Edition*, 1652.

Défenſe des Ouvrages de Monſieur de Voiture, par Monſieur Coſtar. 4°. *ſeconde Edition*, 1654.

Les Confeſſions de Saint Auguſtin, traduites par Monſieur Arnauld d'Andilly, 12°. *ſixiéme Edition*, 1656.

Lettres de Monſieur Coſtar, 4°. 2. *Volumes*, 1658.

Remarques ſur la Langue Françoiſe, par Monſieur de Vaugelas, 12°. *quatriéme Edition*, 1659.

L'Art de connoiſtre les hommes, par le ſieur de la Chambre, 4°. 1659.

Lucien, de la Traduction du ſieur d'Ablancourt, 12°. 2. *Tomes, troiſiéme Edition*, 1660.

Les Vies des SS. Peres des Deſerts, traduites par M. Arnaud d'Andilly, 8°. 3. *Tomes, nouvelle Edition*, 1662.

Les Oeuvres de Monſieur Saraſin, 12°. 1663.

De l'Imitation de JESUS-CHRIST, *Traduction nouvelle, par le ſieur du Beuïl, Prieur de Saint Val*, 12°. *cinquiéme Edition*, 1663.

Relation, contenant l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, 8°, 1663.

La Vie de Dom Barthelemy des Martyrs, Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, Archeveſque de Brague, en Portugal, 8°. *ſeconde Edition,* 1663.

Caracteres des Paſſions, par le ſieur de la Chambre, 12°. 2. *Tomes,* 1663.

Grammaire génerale & raiſonnée, 12°. *ſeconde Edition,* 1664.

Quinte-Curce, de la vie & des actions d'Alexandre le Grand, de la Traduction de M. de Vaugelas, 12°. *troiſiéme Edition,* 1664.

Les Oeuvres de M. de Balzac, fol. 2. *Tomes,* 1665.

Lettres de Monſieur de Voiture, 12°. 1665.

Les Provinciales, ou les Lettres écrites par Loüis de Montalte à un Provincial de ſes amis, & aux RR. PP. Jeſuites, 12°. *ſixiéme Edition,* 1666.

Homelies, ou Sermons de S. Chryſoſtome, Patriarche de Conſtantinople, qui contiennent ſon Commentaire ſur tout l'Evangile de

S. Matthieu, traduits en François par Paul Antoine de Marsilly, 8°. 3. *Tomes*, *seconde Edition*, 1666.

Discours de l'Amitié & de la Haine qui se trouuent entre les animaux, *par le sieur de la Chambre*, 8°. 1667.

Histoire des Juifs, *écrite par Flavius Joseph*, *traduite par M. Arnauld d'Andilly*. 12°. 5. *Volumes*, 1668.

La Perpetuité de la Foy de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie, *défenduë contre le Liure du sieur Claude*, *Ministre de Charenton*, 4°. 1669.

De l'Education d'un Prince, *par le sieur de Chantenesne*, 12°. 1670.

L'Histoire du Vieux & du Nouueau Testament, *par le sieur de Royaumont*, *Prieur de Sombreual*, 12°. 1670.

L'Echelle sainte, *ou les degrez pour monter au Ciel*, *composez par S. Jean Climaque*, *& traduits par*

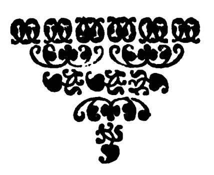
M. Arnauld d'Andilly, 12°. *nouvelle Edition*, 1670.

Les Entretiens d'Ariste & d'Eugene, 4°. 1671.

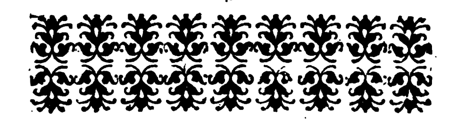
Préjugez legitimes contre les Calvinistes, 12°. 1671.

Essais de Morale, par le sieur de Mombrigny, 12°. *seconde Edition*, 1671.

Le Renversement de la Morale de JESUS-CHRIST, *contre les erreurs des Calvinistes touchant la justification*, 4°. 1672.



TABLE



TABLE

DES MATIERES.

A

B

C

E

DES MATIERES.

F

G

H

I

DES MATIERES.

L

M

S

T

Tout

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Versailles le 14. Février 1674. signées DESVIEUX, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, d'imprimer un Livre intitulé, *Doutes sur la Langue Françoise, proposez à Messieurs de l'Académie Françoise par un Gentilhomme de Province*, en telle forme, & en tel caractere qu'il voudra, durant dix années consecutives, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer: Avec défenses à toutes autres personnes d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, sous les peines portées par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 27. Février 1674. Signé, D. THIERRY, Syndic.



Him



